TUFTS COLLEGE LIBRARY

FROM THE INCOME
OF THE
LUCIUS R. PAIGE FUND

November 1937

121702

10.306 **Pompadour** (Mme de). Lettres depuis 1746 jusqu'à 1762. *Londres*, 1772, 3 part. en 1 vol. in-16, bas. anc. ornée. — *Edition originale* de ces Lettres intéressantes et bien écrites, elles furent attribuées tour à tour à Crébillon fils et au Marquis de Barbé Marbois. — Coiffes et coins usés, cachet au titre. 25 fr.

TUFTS COLLEGE

LETTRES

De Madame la Marquise

De Pompadour.

PREMIERE PARTIE.

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

Depuis 1753, jusqu'à 1762 inclusivement.

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES,

Chez THOMAS CADELL, dans le Strand,

M. DCC. LXXII.

H. DUFLOS
PRETRE

121702

DC
135
.P8B18

PRÉFACE.

PEU importe au Lecteur de ces Lettres, qui ait été le Pere ou l'Epoux de celle qui les a écrites. Tout le monde ſait, ſans ſe ſoucier, que l'un étoit un gros Boucher de Paris, nommé Poiſſon; & l'autre Mr. le Normand d'Etioles, Fermier-Général, qui perdit ſon épouſe dans Madame de POMPADOUR; que ſous ce nom elle tenoit le timon de l'État pendant plus de vingt ans, & qu'elle mourut d'ennui, ſinon de remords, âgée de 44 ans, en 1764.

Dans une de ces Lettres, Madame mentionne des Mémoires

qui ne devoient voir le jour que lorsqu'elle ne le verroit plus : mais, soit qu'elle n'ait pu les achever, (& qui peut achever ses propres Mémoires ?) soit qu'elle ne parlât que de ces Lettres, où elle se plaisoit tant, & où le public doit tant se plaire, ses meilleurs Mémoires seront toujours ses Lettres. On y voit les traits naïfs de son cœur & de son esprit, les ressorts mêmes de sa conduite publique & particuliere ; de sorte qu'elles ne laissent point à douter qui en soit l'Auteur, & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de l'étendue permanente de son pouvoir. Au

reste, l'Éditeur a racheté ce Recueil d'entre les mains de l'Exécuteur du Secretaire de Madame, lequel vient de mourir en Hollande, sans oser violer le secret qu'il avoit apparemment juré à sa Maîtresse.

Plusieurs personnes illustres auxquelles les Lettres sont adressées, sont encore en état de produire leurs propres originaux ; mais personne ne pouvoit en recueillir toutes les copies, excepté celui seul qui les avoit authentiquées.

De tous les genres d'écrire, l'Epistolaire est le plus important comme le plus naturel ; & de tous les Recueils de Lettres dont les Dames Françoises aient enri-

chi leur langue, il n'y a peut-être pas un qui faſſe éclater plus conſtamment, que celui-ci, une morale pure, un eſprit brillant, les ſentimens tendres & généreux, le ſtyle aiſé & élégant.

Pour rendre ces Lettres d'une utilité plus étendue, le Propriétaire les a lui-même traduites en Anglois, dans la vue non-ſeulement de complaire (s'il étoit poſſible) également aux deux nations, rivales en eſprit comme dans le commerce, mais d'en augmenter l'amitié & l'eſtime mutuelle, en facilitant par les moyens les plus agréables & les plus efficaces la connoiſſance réciproque de leurs langues.

LETTRES

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

LETTRE I.

Au Duc de Mirepoix.

VOS Lettres, Monsieur le Duc, me font toujours plaisir, comme vous savez: j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choisies & envoyées, parce qu'elles viennent de vous : elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les Anglois ne savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains sin-

cérement d'être obligé de vivre dans le pays du *rosbif* & de l'insolence. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires : il paroît qu'ils veulent la guerre, tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime & le plus grand dont la France soit coupable à leurs yeux, est celui de rétablir sa Marine.

La démarche que le Parlement d'Angleterre a faite en naturalisant les Juifs, étonne toute l'Europe : le vieux Maréchal dit que la religion, les loix, & les mœurs des Israélites les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets; c'est toujours un peuple à part, qui forme un Etat dans l'Etat, & à qui il ne faut accorder des priviléges qu'avec discrétion. On suppose que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, est le plus fort argument que les Juifs aient employé dans cette occasion. La France sait depuis long-tems que ce précieux métal est tout-

puissant en Angleterre ; & que tout y est à vendre, la paix, la guerre, la justice & la vertu. Vous êtes content de la politesse des Ministres du Roi Georges : mais nous ne le sommes pas de leur politique ; ils ont, comme le Cardinal Mazarin, un grand défaut dans les négociations, c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas l'être, & pensez toujours à votre patrie & à vos amis.

LETTRE II.

Au même.

1753.

MALGRÉ toutes vos espérances & vos promesses, & les mensonges de la Cour de Londres, nous regardons la guerre comme inévitable, mais sans nous allarmer : tous les cœurs des Indiens en Amerique sont pour nous ; nous avons des Vaisseaux, une bonne Armée & de bons amis. Mylord Albermale, qui s'occuppe plus de ses plaisirs que de politique, a pourtant présenté

un grand Mémoire, où il ſe plaint que c'eſt à l'inſtigation des Français que les Sauvages d'Amérique attaquent ſa nation. Il eſt triſte que ce peuple ſage ne puiſſe ſe faire aimer, & il eſt honteux de s'en plaindre. Ce Mémoire ne méritoit pas de réponſe ſérieuſe, & il n'en a pas eu. Monſieur l'Ambaſſadeur s'eſt encore plaint que la France conſtruiſoit des Vaiſſeaux : cette plainte ne méritoit pas non plus de réponſe ſérieuſe, & elle n'en a pas eu. Le Roi compte ſur votre zele, vos lumieres & votre vigilance dans ce temps critique : voyez tout, obſervez tout, examinez tout. Les Anglois ne ſont pas fins : je ne crois pas qu'ils puiſſent vous ſurprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la Ducheſſe de Queensberry : c'eſt une femme que j'aime pour ſon eſprit & la bonté de ſon cœur : ces caracteres ſont rares dans ſon pays, mais ils n'en ſont que plus eſtimables. Adieu, Monſieur le Duc, ayez ſoin de votre ſanté pour le ſervice du Roi, & la ſatisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bien-

tôt : j'en ſerois bien-aiſe, & j'en ſerois fachée, car je n'aime pas la guerre : elle ne fait jamais que très-peu de bien, & toujours beaucoup de mal.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

A Madame la Maréchale d'ESTRÉES.

1754.

JE m'apperçois de plus en plus que la condition des Rois & des Grands eſt bien triſte, & je m'imagine qu'un palfrenier eſt un peu plus heureux que ſon maître. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire, & les magnifiques bagatelles que le peuple ignorant a la bêtiſe d'envier ! Pour moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu ſix momens agréables depuis que je ſuis ici : tout le monde tâche de me plaire, & preſque tout le monde me déplait : les plus brillantes converſations me donnent la migraine ; je bâille au milieu des fêtes, & j'éprouve ſans ceſſe qu'il n'y a point de bonheur dans la

vanité. Cependant il faut avaler le calice, tout dégoûtant qu'il soit, puisque je l'ai voulu. Le Roi se porte bien, mais il s'ennuie tout comme les autres; & les querelles du Clergé avec le Parlement, ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les Ministres se donnent la torture pour les accorder; mais les Prêtres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne saurois pourtant m'imaginer que leurs billets de confession soient bien nécessaires, ni que Dieu chasse de sa présence un honnête homme qui meurt sans leurs passe-ports. Je m'imagine au contraire, qu'ils sont pour la plûpart, vains, ambitieux, mauvais sujets du Roi & mauvais serviteurs de Dieu. Mais leur crédit est malheureusement si grand, par la sainteté de leur caractere & le beau prétexte de la religion, qu'on se voit obligé de les ménager. Le Roi sent bien que le Parlement soutient les droits de sa couronne contre le Clergé, qui voudroient être indépendans: cependant il se trouve, pour ainsi dire, forcé de punir ses amis, & de carresser ses ennemis: voilà

la condition de ces Dieux de la terre, qu'on adore & qu'on mépriſe en même tems. Ces querelles ne vous affectent pas, ma chere amie, parce que vous êtes éloignée de la ſcene : mais moi, elles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois. Prions Dieu qu'il inſpire à ſes Miniſtres l'eſprit de paix & de charité. Avez-vous vu notre Comte de Valbelle? Je l'ai chargé d'une petite affaire : il eſt excellent pour les petites affaires. Aprés celle-là, j'en ai encore une autre à lui donner de la même importance : je connois ſes talens, & il en faut faire uſage : parlez-lui. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE IV.

A Monſieur BERRYER (*).

NE parlons point de remercîmens, Monſieur; ſi j'avois connu un plus habile homme que vous, je l'aurois recomman-

(*) D'abord Lieutenant de Police à Paris, puis Contrôleur-Général, & enfin Secrétaire des affaires étrangeres.

dé. Témoignez votre reconnoiſſance au Roi, en faiſant mieux que vos prédéceſſeurs : c'eſt le plus beau compliment & le ſeul que j'attends de vous. Il faut ſurtout à préſent une grande intégrité, & de grands talens pour un emploi de cette importance : c'eſt cette raiſon qui vous a fait choiſir. Il y a des gens qui prétendent qu'il eſt impoſſible que la France ait une bonne Marine, ou qu'elle la conſerve long-temps. Ils diſent encore que cela pourroit produire une révolution dans le Gouvernement ; que pour le moins l'autorité royale en ſouffriroit ; qu'une grande Marine, & le grand commerce, qui en eſt la ſuite, ſuppoſent la liberté des ſujets, comme dans la Monarchie mixte, telle que l'Angleterre, ou dans une République, telle que la Hollande. Si cela étoit, il n'y auroit pas le petit mot à dire : je ne ſerois pas bien aiſe que le Roi deſcendît de ſon Trône, & que de maître abſolu il devînt le premier ſerviteur de l'État. Croyez-vous, Monſieur, que les Français ſoient faits pour la liberté, ou

que

que ces beaux raisonnemens soient raisonnables ? Il me paroît que c'est une mauvaise excuse pour les Ministres précédens, & elle n'en sauroit être une bonne pour leurs successeurs. Travaillez donc, Monsieur, avec zele, & faites respecter le nom Français dans les deux mers. Votre Département est le plus important, comme le plus difficile : qui commande la mer, commande à la terre. Vous serez étonné qu'une femme vous parle de tout cela; mais ma situation est singuliere en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé plus d'une fois, que les femmes peuvent avoir raison & donner de bons conseils: votre élévation en est un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France, honorez-vous, honorez-moi. Adieu, Monsieur, je vous souhaite autant de bons succès, que vos ennemis & les miens vous en souhaitent de mauvais. Je suis, &c.

LETTRE V.

A Monsieur DIDEROT.

MONSIEUR, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* : on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion & à l'autorité du Roi. Si cela eſt, il faut brûler le livre : ſi cela n'eſt pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureuſement ce ſont les Eccléſiaſtiques qui vous accuſent, & ils ne veulent pas avoir tort. Je ne ſais que penſer ſur tout cela, mais je ſais quel parti prendre ; c'eſt de ne m'en mêler en aucune maniere : les Prêtres ſont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous, on eſtime votre mérite, on honore votre vertu. Sur ces témoignages, qui vous ſont ſi glorieux, je vous crois preſque innocent ; & je me ferai un plaiſir de vous obliger en toute autre choſe. La proſcription de l'*Encyclopédie* eſt un point réſolu ſur la dépoſition des dévots, qui ne ſont pas toujours juſtes & vrais

Si le livre n'eſt pas tel qu'ils le diſent, je ne puis que vous plaindre, & déteſter l'hypocriſie & le faux zele, en attendant que vous m'offriez une autre occaſion de vous être utile. Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

A la Marquiſe de BRÉTEUIL.

Mars 1754.

JE vous dois une réponſe, & je vous la fais avec beaucoup de plaiſir. Vous voyez que dans ce pays, où l'on a d'ordinaire la mémoire ſi courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amuſent à me repréſenter comme une femme hautaine, intéreſſée, incapable de ſentir & d'aimer le mérite. Vous ſavez ce qui en eſt : mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent, parce qu'ils ſont injuſtes, & peut-être m'affligeroient-ils d'avantage s'ils ne l'étoient pas ; car en pareil cas la vérité irrite plus que le menſonge. Je ne ſuis pas hautaine, car je vis

familiérement avec les personnes que j'estime : pour les autres, je ne me soucie pas de les fâcher ni de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée, puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis, & plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable d'aimer le mérite, puisque je vous aime tendrement, & que je saisis avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bienheureuse d'en avoir encore trouvé une nouvelle : mais savez-vous, Madame, que je suis dans une grande colere ? Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la Reine ? Est-ce que je ne pense pas toujours à vous ? Je devrois vous punir, & vous cacher ce qui est arrivé : mais mon cœur, que je consulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place, avant que j'eusse reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle est la personne qui vous a proposée, & qui a réussi : sachez seulement que c'est une personne qui est toute à vous, &

ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il eſt bon que vous veniez promptement remercier le Roi, & m'embraſſer.

Vous verrez ici Mr. Courtin, fameux partiſan, grand homme ſec, noir comme un démon, haïſſant comme Charles XII. les femmes & les plaiſirs ; mais aimant comme lui à la fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la derniere guerre, & il eſt venu offrir ſes ſervices pour en faire autant aux Anglois à la premiere occaſion, qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma Lettre pour aller ſouper, & puis m'ennuyer. Adieu, ma belle Marquiſe : aimez tout le monde, & moi plus que tous les autres.

LETTRE VII.

A la Comteſſe de BRANCAS.

VOUS m'avez fait rire avec votre petit Evêque : eſt-il donc vrai qu'il s'amu-

ſoit dans ſon Carroſſe à mettre des mouches ſur le viſage de la belle Ducheſſe ? Je ne crois pas que ce ſoit-là une fonction épiſcopale ; mais elle eſt agréable, & il ſeroit à ſouhaiter que les Prêtres ne fiſſent jamais plus grand mal. Mais laiſſons-là ce *Révérend Pere en Dieu*, & parlons de nous, ma chere amie ; m'aimez-vous encore d'avantage que la ſemaine derniere, Pour moi, je ſens que je vous aime tous les jours de plus en plus, & que votre affection m'eſt néceſſaire : je m'ennuye quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes qui prétendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous ; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connoiſſances, beaucoup de très-humbles ſerviteurs & de très-humbles ſervantes, que je vois ſans plaiſir, & que je quitte ſans regret. Il me faut un bon cœur, un eſprit agréable comme le vôtre pour me plaire. Le Roi eſt allé à la chaſſe par le plus furieux tems du monde ; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ſes petits Seigneurs qui ſont faits de papier mâché,

c'eſt toute autre choſe; mais il faut ſuivre le maître, & paroître content. Pendant ce temps-là, comme il faut faire quelque choſe, je me promene dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je bâille & j'écris. Ne trouvez-vous pas que je ſuis bienheureuſe ? On a repréſenté ici la nouvelle Tragédie de Voltaire : il eſt étonnant que ce vieillard faſſe encore des enfans ſi beaux & ſi vigoureux. C'eſt un homme unique ce Voltaire ; il n'y a perſonne qui ſache mieux faire rire & faire pleurer.

Je vous prie, Madame, de m'amener votre petite fille ; je veux la baiſer & la marier, ſi vous le voulez bien : je l'aime beaucoup, parce que j'aime tout ce qui vous appartient & qui vous reſſemble. Mais j'entends du bruit : voici des importuns qui viennent me chercher pour un petit ſouper, & qui m'obligent d'interrompre ma Lettre & mon plaiſir. Je la reprendrai demain.

En ſortant du lit, je commence par vous ſouhaiter le bon jour. J'avois prévu que je m'ennuyerois hier, & j'ai deviné

juſte. Ah ! que les bienſéances du monde ſont une choſe bien imaginée ! La compagnie ne me plaiſoit pas : c'étoient des gens fort civils, très-fades, & dont les flatteries faiſoient mal au cœur. Ils rioient de tous les bons mots que je n'avois pas dits, & vouloient me perſuader en dépit de moi-même, que j'avois envie de briller avec eux. Croyez-moi, ma chere, tous les flatteurs ſont des ſots qui s'imaginent que les autres leur reſſemblent. Il y avoit auſſi de belles femmes, mais ridicules, qui ſembloient dire aux hommes, *voilà mon viſage, admirez-le.* Quel tourment, ma chere Comteſſe, que ces petits ſoupers qu'on trouve ſi agréables & ſi délicieux ! Je ſuis preſque convaincue qu'il n'y a perſonne qui n'ait envie de bâiller, lorſque tout le monde ſe récrie qu'il a bien du plaiſir. Pour moi, je n'y en ai point : mais en récompenſe, je ne manque jamais d'y attraper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà la vie agréable que je mene, & que je ſouhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publi-

ques,

ques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues & de baſſeſſes particulieres. J'écoute encore ceux qui me les racontent; mais je les mépriſe, & ils ne me plaiſent plus comme autrefois; ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais pourquoi ne me dites-vous pas de finir! Je m'imagine que ma Lettre eſt aſſez longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je m'en vais la relire: mon Dieu! quel fatras! Je n'y trouve qu'une choſe que vous approuverez: ce ſont les marques d'amitié que je vous donne: tout cela eſt bon & vrai. Quant au reſte, je vous conſeillerois de ne pas le lire, ſi vous ne l'aviez deja lu. Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Au Duc de MIREPOIX.

1755.

VOUS êtes, Monſieur, l'Ambaſſadeur, un charmant correſpondant pour une fem-

me : mais on a peur que vous ne ſoyez pas vigilant pour obſerver les démarches des Anglais. Il paroît évident qu'ils ont quelque grand deſſein en vue : ils font de grands Armemens dans tous leurs Ports, ils font paſſer en Amérique des troupes & des munitions de toute eſpece. Cependant on trouve extraordinaire que vous repétiez ſans ceſſe dans toutes vos dépêches que le Roi d'Angleterre eſt toujours notre ami, & qu'il n'a aucune mauvaiſe intention contre nous. Vous ſavez mieux que moi que tout le ſecret de la politique conſiſte à mentir à propos, & que les Rois peuvent mentir comme les autres. Il ſeroit honteux que dans ces matieres un Français fût la dupe des Anglais ; & j'ai bien peur que vous ne le ſoyez, à moins que vous ne vous teniez bien ſur vos gardes pour votre réputation, & pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain Général Braddock qui a commencé les hoſtilités en Amérique : il eſt impoſſible qu'il ait oſé agir ſans ordre ; & s'il en a reçu, vous voyez que

vos bons amis d'Angleterre ſont des fourbes & ſe moquent de vous. Les affaires ne peuvent reſter où elles en ſont ; nous ſaurons bientôt à quoi nous en tenir : mais en attendant je crains que vous ne reveniez bruſquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique, par les plus mauvais politiques qui ſoient ſur la terre. Si cela arrivoit, j'en ſerois très-affligée & pour vous & pour moi ; car vous ſavez avec quel zele j'ai toujours été & ſerai toujours diſpoſée à vous ſervir. Je vous ſalue de tout mon cœur ; ayez ſoin de votre gloire & de nos intérêts. Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Au même.

1755.

VOUS nous avez enfin trompés, Monſieur le Duc, parce que vous avez été trompé le premier ; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment eſt-il poſſible que le Roi d'Angleterre ait donné un ordre auſſi injuſte & digne du ſiecle

d'Attila, sans que vous en ayez eu le moindre soupçon ? Voilà donc deux vaisseaux de guerre & plus de trois cents vaisseaux marchands saisis au milieu de la paix, & sans aucune déclaration de guerre. Après cela, vantez encore la justice & l'humanité des Anglais. Le Roi a été surpris, & toute la nation est indignée : jamais personne ne les auroit cru capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos Ministres sentent bien que toutes leurs représentations à la Cour de Londres, seront inutiles : les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'est une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du Roi, & pour suivre les formes de la justice, même avec les injustes. L'Europe verra alors avec étonnement sa modération & le crime de ses ennemis.

LETTRE X.

Au même.

Juin 1755.

Je pense comme vous, Monsieur l'Ambassadeur, que vous ne pouvez plus rester

décemment à Londres ; & on eſpere vous voir bientôt ici. Je ne ſais pas quel ſera l'événement de cette guerre ; mais ſi la fortune ſe met du parti de la juſtice, nous n'avons rien à craindre. Notre Marine eſt, dit-on, ſur un aſſez bon pied, & capable de faire tête aux Anglais : Dieu le veuille ! Cependant, malgré les promeſſes & la confiance de nos Miniſtres, le Roi n'eſt pas ſans inquiétude, ni la nation non plus. C'eſt une guerre de mer que nous allons avoir, & la mer ne ſemble pas être l'élément des Français ; on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas : quoi qu'il en ſoit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liſte exacte de la Marine Anglaiſe, du nombre de leurs vaiſſeaux, de leurs matelots, de leurs troupes de terre & de mer ; informez-vous avec adreſſe de leurs deſſeins, de leurs négociations avec les Princes du continent, de leurs reſſources & de leurs projets, &c. Tout le monde ſe flatte que

nous aurons la supériorité sur terre & il y a beaucoup d'apparence ; de sorte que quelques pertes que nous fassions sur mer, le continent nous dédommagera ; & le pis aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle, par laquelle toutes les Puissances, après s'être épuisées d'hommes & d'argent, se sont à peu près trouvées au même point d'où elles étoient parties : car le tems de faire des conquêtes est passé. On croit que le Roi Georges s'est trouvé forcé de faire cette démarche violente, si contraire à sa gloire : les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent & leurs clameurs, menent leur Roi par le nez, & l'obligent à faire la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, Monsieur le Duc, qu'il y a des inconvéniens partout : dans les monarchies absolues, les Rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent ; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toujours de le faire, en aimant & en servant notre Roi & nos amis. Je suis, &c.

LETTRE XI.

A la Ducheſſe d'AIGUILLON.

1755.

JE m'afflige avec vous de la mort de M. de Monteſquieu : c'étoit un grand homme, un bon citoyen ; il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laiſſera ſes cendres en paix ; c'eſt une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Caſtel ſe vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je penſe que les honnêtes gens & les gens de mérite le ſont, quoiqu'ils ne faſſent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils ſoient plus modeſtes, ſans préjugés & ſans fanatiſme. Le Roi eſtimoit cet illuſtre mort, & il a été touché de ſa perte. Ses petits ouvrages, comme le *temple de Gnide*, & autres, faiſoient mes délices. Quant à ſon *Eſprit des Loix*, je n'avois ni le tems, ni peut-être la capacité de le lire : ces lectures

profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laissé quelques papiers intéressans : je ne doute pas que vous n'en fassiez part au public, lorsque le tems aura apporté quelque soulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre, & c'est un des biens que j'estime le plus. Si je puis vous être utile à quelque chose dans cette occasion, ne me refusez pas, Madame, le plaisir de vous obliger, &c.

LETTRE XII.

A la Duchesse de CHAROST (*).

1755.

VOUS me demandez, Madame, ce que nous faisons à Versailles : nous parlons politique, nous battons les Anglais; nous pensons aussi à la paix. Comme vous

(*) Dame d'honneur de la Reine.

aimez ces matieres, & que j'en ai malheureuſement la tête pleine, je m'en vais cauſer amicalement avec vous un quart d'heure; après quoi, ma belle Ducheſſe, vous irez à la comédie, ſi vous avez mal à la tête. Pour commencer, je vous dirai donc que le Roi eſt pacifique: il n'a jamais oublié les leçons que ſon biſayeul lui donna à ce ſujet, lorſqu'il étoit encore. Cependant il ſe voit aujourd'hui forcé de tirer l'epée pour venger ſon honneur & celui de ſa Couronne. Si on liſoit dans quelque hiſtoire ces paroles: » Le Roi de ce peuple » ſaiſit & confiſqua à ſon profit trois cens » vaiſſeaux d'une nation voiſine qui tra» fiquoient en mer, ſous la protection des » traités; & tous les hommes qui s'y trou» voient furent chargés de fers, & jet» tés dans des culs de baſſe-foſſe: » on demanderoit auſſitôt ſi cela ne s'eſt pas paſſé parmi les Cannibales? C'eſt pourtant le Roi humain d'une nation humaine, qui a commis cette action. Il paroît que les ſauvages d'Angleterre ont une juſtice comme une religion à

part, ce qui ne les empêche pas de reclamer pour eux la juſtice générale. On diroit néanmoins que ces hommes ſi hardis ſont embarraſſés dès le premier pas : ils cabalent beaucoup dans le nord pour nous chercher des ennemis, & défendre le pays d'Hanovre. Mais à propos de ce beau pays d'Hanovre, Mr. de Maurepas diſoit une fois pour plaiſanter, que c'étoit ſans doute par amitié pour les Français que les Anglais avoient mis l'illuſtre maiſon d'Hanovre ſur le trône, & pris pour leur Roi le dernier des neuf grands vaſſaux du ſaint empire romain. Auparavant ils pouvoient preſque dire qu'ils n'avoient que la chûte du ciel à craindre ; mais à préſent, il faut qu'il viennent ſe battre ſur terre pour défendre les déſerts de ce miſérable électorat : il faut qu'ils s'épuiſent par les guerres & les alliances du continent, juſqu'à ce qu'à la fin ils ſuccomberont ſous le poids de leurs dettes & de leurs pertes. Le Roi eſt réſolu de donner aux Anglais l'exemple de la juſtice & de la modération. On leur demande-

la la reſtitution de nos vaiſſeaux, & ſur leur refus on fera uſage de la *derniere raiſon des Rois*. On croit que les Hollandais accepteront la neutralité qu'on leur offrira : leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invaſion, & nous ne penſons pas du tout à envahir leur Iſle; il y a aſſez d'endroits où nous pourrons les joindre.

Adieu, ma chere Ducheſſe, je ſuis au bout de ma politique; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme: mais pour moi, qui ai preſque paſſé le tems de plaire, toute occupation m'eſt bonne, pourvu qu'elle m'empêche de bâiller, & qu'elle me donne occaſion d'obliger ceux que j'aime. Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

Au Marquis d'ALBRET (*).

1755.

VOUS nous avez appris une bonne nouvelle; cette converſion du Prince de Heſſe

(*) Ambaſſadeur à Vienne.

eſt un miracle de la grace & de la politique ; ainſi Dieu, dans ſa ſageſſe profonde, ſe ſert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges ſurnaturels. Ce bon Prince ne pouvoit pas ſe faire catholique plus à propos, pour nous & pour lui. Les Anglais en murmureront, & nous bénirons le ciel. Mais on dit que le vieux Duc, qui eſt fort dévot dans ſa vieille croyance, ne voit pas cette démarche de ſon fils avec plaiſir, & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune Prince ne ſera-t-il pas maître après la mort de ſon pere, & pourra-t-on le forcer de vendre ſes ſoldats & ſa conſcience aux ennemis de ſa nouvelle religion? Les Anglais & le... *du nord* feront ſans doute grand bruit, & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la religion proteſtante, quoique, pour le dire en paſſant la religion ne les touche gueres: mais il faudra les laiſſer crier, & profiter de toutes les graces de la providence.

Je penſe toujours à vous, Mr le Marquis: je vous prie d'être perſuadé que je ne laiſſe-

roi échapper aucune occasion de vous obliger, parce que vous servez bien le Roi & vos amis, &c.

LETTRE XIV.

Au Comte d'AFFRY.

1755.

ON se doutoit déja ici de cette négociation des Anglais en Russie, & nos Ministres n'en paroissent pas fort allarmés. Qu'est-ce que le Roi Georges pourra faire avec les cinquante mille Russes qu'il marchande ? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, & il y a à parier que l'Impératrice rompra, avant qu'il soit six mois, son traité avec le Roi Georges. Nous ne sommes plus dans le tems des alliances durables, & les intérêts des Princes de l'Europe changent à présent presque toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le Prince de Hesse, puisqu'il faut qu'il vende ses troupes, les vendra aux

honnêtes gens : qui pourroit l'en empêcher ? On eſt toujours fort content de vous, & des diſpoſitions des Hollandais à notre égard. S'ils avoient quelque défiance, le Roi eſt diſpoſé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains juſqu'à la paix, pour caution de ſa parole. S'ils le refuſent, & ſe contentent de ſa parole, ils lui rendront juſtice, & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaiſe opinion de nous. J'avois déja ouï parler de cette belle *Hiſtoire de Madame la Marquiſe de Pompadour*, qui ſe débite en Hollande : je ſoupçonne, comme vous, qu'elle vient originairement d'Angleterre, parce qu'elle eſt pleine de menſonges palpables, de bêtiſes & d'injures groſſieres. Les Anglais ſont incapables d'écrire ; ils ont plus de paſſion que de raiſon. Quoiqu'il en ſoit, s'il étoit poſſible de ſupprimer ce beau livre, je n'en ſerois pas fâchée, pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité, qu'il faut conſidérer en toutes choſes. Il eſt vrai qu'il n'y a que des Anglais & des laquais qui puiſſent la lire ou la croire :

mais il eſt bien déſagréable de ſervir de paſſe-tems à des Anglais & à des laquais. Voyez, Mr. l'Ambaſſadeur, ce qu'il y a à faire, & ce qu'on peut faire. Il faut toujours vous remercier de vos Lettres & de votre correſpondance : rien ne peut m'être plus agréable & plus utile dans la poſition où je me trouve. Le Roi a toujours beaucoup d'eſtime pour vous : vous l'avez ſervi avec zele & avec ſuccès dans une conjoncture fort critique ; ſoyez ſûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'Ambaſſadeur d'Hollande parle très-bien de vous, & dit que vous avez dans ſon pays la réputation d'un très-honnête homme & d'un grand Miniſtre : cela eſt fort heureux pour les affaires du Roi, & donne beaucoup de ſatisfaction à tous ceux, qui, comme moi, vous veulent du bien, & ne négligent aucune occaſion de vous en donner des preuves.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

A Madame DU BOCAGE.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de reconnoissance le beau Poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Christophe Colomb n'avoit déja éternisé sa mémoire, vos vers le rendroient immortel. Vous le rendez amoureux, comme Enée le fut de sa Didon : cela est galant & naturel : l'amour est la passion des grands hommes, & leur fait mériter la gloire, pourvu qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été si bien chanté, ni par une plus belle bouche : vous en faites d'ailleurs un excellent chrétien : ainsi il ne lui manque aucun mérite. Je ne sais ce que dira notre bon ami Voltaire : il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, & que la seule différence qui soit entre les deux sexes est que le nôtre est plus aimable. Je suis tentée

de

de croire qu'il a raiſon, ſurtout, après avoir lu votre *Colombiade*; & je m'imagine qu'il en eſt peu jaloux, car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudroit ſans doute avoir faits. Je vous prie Madame, de me fournir une occaſion de vous obliger. Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

A Monſieur ROUILLÉ (*).

1756.

VOUS ſavez, Monſieur, quelle eſt la réſolution du Roi; il faut ſans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche eſt un peu humiliante & inutile, les Anglais n'ont pas ſaiſi nos vaiſſeaux pour les rendre. Il eſt vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conſcience; mais les Rois n'en ont point. Ecrivez cependant au Miniſtre Fox: on dit que ce mot ſignifie *renard* en François;

(*) Miniſtre de la Marine,

je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au Roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples & des Princes qui connoissent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre Lettre soit modérée, mais forte, & digne du Roi que vous servez. Mr. d'Affry me mande que l'Ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux Hollandais qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous : & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire, & il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers, parce qu'il a la justice & la raison de son côté. Les *bons comperes* d'Henri IV. sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre, dont ils ne pourroient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la derniere leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, Monsieur, dans

votre département, qui eſt ſans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager: aſſurez-les dans toutes vos dépêches & vos inſtructions de l'eſtime & de l'amitié du Roi. Ces petites politeſſes ne ſont rien en elles-mêmes, & cependant elles produiſent toujours de bons effets. Le Marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV. par ſa hauteur & ſon inſolence avec les Princes étrangers. Soyons toujours modeſtes, mais ſans baſſeſſe & ſans lâcheté. Adieu, Monſieur, je penſe & je dis toujours du bien de vous.

LETTRE XVII.

Au Maréchal Duc DE BELLE-ISLE.

Mars 1756.

VOUS voyez, Monſieur le Maréchal, que les badauds de Paris, dans leur babil oiſif, peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conſeils. Vous approuvez l'expédition de Minorque, & en effet il ſera fort plaiſant d'aller dans un

endroit où les Anglois ne nous attendent pas, au lieu d'aller à Londres où ils ont si peur de nous voir. Je ne connois pas les Miniſtres du Roi Georges ; mais il paroît que ces gens-là ont perdu la tête, & ſont ſupérieurement ridicules. Ils ne ſavent ce qu'ils veulent faire, ou ce qu'ils ne veulent pas faire ; & au lieu de ſe préparer à attaquer, puiſqu'ils ſont les premiers agreſſeurs, ils ne ſongent qu'à défendre leur pays contre une invaſion qu'ils craignent, & qu'ils ne devroient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuſe. Tout le monde convient que Mr. de la Galiſſonniere eſt l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, & d'ailleurs il n'y a pas grand péril : grace à la profonde ſageſſe du miniſtere Anglais, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditéranée. On a recommandé Mr. Richelieu pour le ſiege de Port-Mahon : cet homme ſe croit propre à tout, ſe préſente à tout, & obtient tout : il eſt intriguant, hardi, & parle bien ; on l'aime, & on l'emploie. Dieu

veuille qu'il réuſſiſſe, quoi qu'il y ait bien des gens qui en ſeroient ſurpris & fâchés ! Vous avez bien raiſon de dire que la ſituation de ce pauvre Prince de Heſſe eſt fâcheuſe. Les Anglais, par leurs intrigues & le fanatiſme de ſes propres ſujets l'ont donc forcé à leur vendre ſes troupes. Avec ce ſecours & leurs Hanovriens, ils auront une Armée en Allemagne, qui ſera, dit-on, commandée par le Duc de Cumberland. C'eſt un mauvais Général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'Ecoſſois : j'eſpere qu'il ne ſera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a été en Flandre pendant la derniere guerre. On aſſure que notre bon ami le Roi de P... eſt ſur le point d'accepter l'argent que les Anglais lui offrent pour ſe battre à ſon profit: il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer, Mr. le Maréchal, que voici une guerre bien étrange qui ſe prépare. C'étoit une querelle particuliere entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle va embraſer toute l'Europe. Il ſemble que la juſtice & la probité ne ſoient faites

que pour le peuple : les Princes se mettent au-dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique, puisque par la bizarrerie de mon sort je suis obligée d'y prendre part & d'en savoir quelque chose. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumieres, & la nation vous révere : dirigez-nous dans ces temps critiques, & rempliſſez nos espérances, &c.

LETTRE XVIII.

A Madame la Maréchale d'ESTRÉES.

Mars 1756.

CROYEZ-MOI ; ma respectable amie, que ce n'est pas ma faute si Mr. le Maréchal n'a pas le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigues, l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le Duc de Richelieu a tout promis, & on a tout cru. Cependant c'est une petite affaire de deux mois tout au plus. On employera Mr. le Maréchal dans

une autre occaſion, encore plus importante. Il eſt deſtiné à commander bientôt une armée en Allemagne, & il aura affaire à une ancienne connoiſſance, le Duc de Cumberland : je m'imagine qu'il ne le craint gueres. Le Comte de Saxe diſoit que ce Duc étoit un gaſcon qui n'avoit jamais tenu parole : en effet, il il avoit promis *de venir à Paris en 1745, ou de manger ſes bottes ;* il n'eſt pas venu à Paris ; il n'a pas mangé ſes bottes, & nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort de votre niece : une jeune perſonne ſi belle & ſi vertueuſe méritoit de vivre plus long-temps, ſi toutefois la vie eſt un bien ; ce que je ne crois pas du tout. Je conçois & je partage la douleur que ſa perte a dû vous cauſer : que ne puis-je vous conſoler! On eſpere vous voir bientôt à Verſailles : & pour moi je le déſire plus que perſonne, pour vos propres intérêts & ma ſatisfaction particuliere. Je vous ſalue, Madame, avec tendreſſe ; croiez que je ne penſe qu'à vous ſervir & à vous aimer, &c.

LETTRE XIX.

Au Duc De Boufflers.

1757.

J'ai reçu ce matin une belle & importante Lettre de votre part, & puis une autre d'Hollande, ou l'on me dit que les Anglais viennent d'annoncer un jeûne public, pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne sais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles : mais je sais que pour plaire à Dieu il ne faut pas commettre d'injustices, ni prétendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France ; mais je la recommanderai à la justice du ciel & aux bras de nos soldats. Mr. de Turenne disoit que Dieu *étoit toujours pour les plus gros escadrons :* c'est pourquoi, comme le Ciel est sourd aux prieres des foibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, & de mettre à la tête un meilleur Général que le Duc de Cumberland,

berland, qui doit être envoyé contre nous à ce qu'on assure. Je plains sincérement le pauvre Prince de Hesse; sa conversion ne sera utile qu'à lui : c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négociation : elle paroîtra étrange à toute l'Europe; mais elle est nécessaire, & par conséquent fort naturelle. Il semble que vos Allemands savent entendre raison : que Dieu les conserve dans leurs bons sentiments, & vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre Patrie, & nous procurer des amis, &c.

LETTRE XX.

Au Comte de TRESSAN.

6 Mai 1756.

J'AI lu avec bien du plaisir votre Lettre & vos beaux vers : je vous en remercierois, si je les méritois. Je savois bien que vous excelliez à écrire en prose; mais j'ignorois jusqu'ici vos talents pour le lan-

gage des Dieux & de la flatterie : vous êtes pourtant un charmant flatteur ; on ne sauroit ni vous croire, ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du Roi Stanislas est vrai & touchant : c'est un grand homme, parce qu'il est bienfaisant & humain. Il porte sur son visage, comme sa digne fille, le caractere de la vertu : les Lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, & souhaite inutilement que leurs maîtres lui ressemblent. Toutes les fois que j'ai vu ce bon Prince, j'ai été saisie d'un sentiment de vénération, qui est sans doute le tribut naturel que les méchants même paient à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour Madame la Marquise de Bouflers, & je suis bien sensible à son souvenir : je vous prie, Mr. le Comte, de lui faire mes civilités & mes offres de service.

On dit que le Roi de Pologne a un Nain qui est un prodige, & qui fait mille espiegleries pleines d'esprit, quoiqu'on ne puisse lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrois bien le voir : mais

comme cela est impossible, il n'y faut pas penser. Je vous prie de m'en dire quelque chose la premiere fois. J'embrasse de tout mon cœur Madame la Comtesse & vos jolis enfants : comptez que je ne vous oublierai jamais, lorsque je pourrai vous être utile, &c.

LETTRE XXI.

Au Marquis de la GALISSONIERE.

Mai 1756.

Je vous suis bien obligée, Monsieur le Marquis, de vos attentions pour moi, & charmée de votre victoire sur les Anglais pour vous & pour nous. Les Dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément : mais vous les y accoutumerez. Venez, Monsieur, jouir de la gloire & des récompenses que vous méritez : personne ne vous verra avec plus de plaisir que moi. Je suis, &c.

LETTRE XXII.

Au Comte de STARAMBERG.

Juin 1756.

MR. ROUILLÉ m'a remis la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'eſtime qui eſt due au Miniſtre d'une grande Reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumieres. Le zele avec lequel vous vous appliquez à faire réuſſir l'importante négociation qui ſe traite à préſent, vous méritera la reconnoiſſance de votre Patrie & celle de la France. Il y a plus de trois cents ans que les auguſtes Maiſons d'Autriche & de France ſont ennemies : le Cardinal de Richelieu avoit augmenté la breche ; leurs intérêts les ont diviſées, & leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI, qui haïſſoit tant la France, n'auroit imaginé que ſa fille s'allieroit avec elle : mais ce nouveau ſyſ-

tême ; quoiqu'extraordinaire ; eſt juſte & naturel, parce qu'il eſt néceſſaire ; & ce Prince l'auroit approuvé. Quant au ſuccès de nos armes, il eſt entre les mains de la providence : mais ſi le ciel protege la juſtice & la bonne foi, il ſe déclarera pour nous ; & comme il faut s'aider ſoi-même, nous ferons tous nos efforts pour ſervir nos amis & confondre nos ennemis. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXIII.

A la Comteſſe de BRIENNE (*).

Juillet 1756.

MA chere amie, nous ſommes tous dans la joie ; il faut que vous la partagiez. L'entrepriſe ſur Minorque a d'abord paſſé pour téméraire, à préſent, qu'elle a réuſſi, on la regarde comme un préſage de nou-

(*) Epouſe du Comte de ce nom, de la Maiſon de Lorraine, & grand Écuyer de France.

veaux succès, & comme une chose tout-à-fait naturelle. Le Marquis de la Galissoniere à dissipé la Flotte Anglaise, & le Duc de Richelieu a pris le Fort St. Philippe d'assaut : ce sont-là des événements heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans nos guerres navales avec les Anglais, & qui n'en sont que plus agréables & plus importants. Nos soldats ont montré une intrépidité & une passion pour la gloire qui étonnent. Le Maréchal de Richelieu, voyant que la débauche & la crapule lui tuoient beaucoup de monde, & faisoient beaucoup de dégât dans l'armée, fit dire à l'ordre ; que quiconque s'enivreroit à l'avenir seroit privé de l'honneur de monter à la tranchée, c'est-à-dire, de l'honneur de se faire casser la tête. Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens, que depuis ce temps-là on n'a pas vu un homme ivre. *Où le point d'honneur va-t-il se nicher ?* auroit dit Moliere, la Ville de Paris va faire de grandes réjouissances ; & pour moi, je ferai de mon mieux. On m'a ap-

porté une fort jolie chanson de Collet sur cette conquête; je lui ai donné cinquante louis, & le Roi une pension de quatre cents francs: il faut que tout le monde soit heureux, & même les Poëtes, dans la joie publique. Dites, si vous voulez, au grand homme qu'il peut venir me voir cette semaine, pourvu qu'il soit agréable, & qu'il me fasse rire. Adieu, ma chere amie, je baise vos belles mains, & votre fille. Je suis, &c.

LETTRE XXIV.

Au Duc De Bouflers.

1756.

Les nouvelles qui nous sont venues de Saxe ont affligé le Roi, & je n'ai pu les entendre sans verser des larmes: vous me mandez que la Cour de Vienne est indignée: je le crois bien, Madame la Dauphine est inconsolable. Est-ce donc ainsi que des Princes chrétiens & civili-

tes se font la guerre ? Ce Roi de Prusse, que notre Voltaire a appellé, je ne sais pourquoi, le *Salomon du nord*, qui écrit d'une maniere si humaine, & fait des actions si cruelles, a donc forcé les archives de Dresde malgré la Reine qui en défendoit l'entrée elle-même, & a entraîné cette Princesse à la chapelle où il faisoit chanter le *Te Deum* en action de graces de ce bel exploit ! Est-ce dans ce siecle de politesse & de philosophie qu'un Roi, qui se fait passer pour un grand homme, a pu faire un affront si insultant & si inutile a une femme, à une Reine, qui n'avoit que ses larmes & sa douleur pour toute défense ? Nous craignons tous ici pour sa santé : le grand cœur d'une Princesse de la Maison d'Autriche doit beaucoup souffrir au milieu de ces indignités & de ces humiliations : nous déplorons sincérement le sort de cette illustre Maison : mais j'espere que nos larmes ne seront pas stériles, & qu'elles produiront une illustre vengeance ; vous pouvez en assurer tous nos amis.

LETTRE XXV.

Au Comte D'AFFRY.

1756.

VOUS êtes un Ambaſſadeur bien heureux, puiſque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je ſuis charmée de vos Hollandais ; ils ont donc refuſé nettement les ſix mille hommes qu'on leur demandoit. Ce parti eſt fort ſage, & nous met à notre aiſe. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réuſſi avec tant de facilité, ſi le vieux Stadhouder avoit encore vécu. Il étoit Anglais par le cœur ; il avoit une femme Anglaiſe ; & le grand pouvoir que la derniere révolution lui avoit donné, auroit été à craindre. Mais il eſt mort, ſon fils eſt enfant, & les Hollandais entendent leurs intérêts : j'en ſuis bien aiſe, pour eux & pour nous.

Je ne connois pas ce gros Prince

Allemand, qui parle si familiérement de moi & me connoît si bien. Je n'ai jamais eu de grande liaison avec la nation germanique, encore moins avec des petits-maîtres Allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connoître, & se vanter de ma connoissance, il faut les laisser faire: vous voyez que tous les étourdis ne sont pas en France.

Les Suisses ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher en Allemagne, & ils en murmurent. Il est étonnant qu'il fassent toujours les mêmes chicanes, lorsqu'il s'agit de passer le Rhin. Le dernier Roi les y avoit bien accoutumés, mais ils ne s'en souviennent plus: d'ailleurs s'ils servent bien, on les paie bien: le dernier Maréchal de Noailles disoit qu'ils avoient plus gagné de louis-d'or au service de France qu'ils n'avoient perdu de goûtes de sang. Vous, qui êtes Suisse, Monsieur le Comte, vous n'en croirez rien; mais pourtant exhortez vos compatriotes à devenir raisonnables; vous aurez sans doute autant de pouvoir sur leur

esprit que vous en avez sur celui des Hollandais.

Les tableaux que vous m'avez achetés sont excellents, sur-tout le Paul Veronese : le Roi les a admirés le premier, comme de juste : & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hazard ces chef-d'œuvres se trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de soie par des marchands sans goût ? Je vous remercie de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Vous auriez, dites-vous, envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le Roi vous le permettroit volontiers, mais il ne croit pas que ce petit voyage soit convenable dans la circonstance pour le bien de ses affaires : attendez encore un peu, & soyez sûr que je ne laisserai pas échapper la premiere occasion qui se présentera de vous faire plaisir.

On se propose de contracter avec les Hollandais pour quelques munitions de guerre : l'embarras ne sera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec

beaucoup de prudence & de secret. Je crois sans peine que la nation Hollandaise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte, & qui a été acceptée. un Etat qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire, a de quoi se satisfaire tandis que ses voisins s'égorgent & se ruinent. Les Hollandais partagent les succès des vainqueurs sans partager les risques & les pertes des vaincus. Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur de Reischach qui m'écrit? Je ne sais pas pourquoi ce Monsieur de Reischach pense à moi : cependant je lui répondrai avec politesse, parce que son Prince est de nos amis.

Comment passez-vous votre temps parmi ces bons Hollandais? Savent-ils vivre agréablement? Peuvent-ils rire, se réjouir, oublier leur argent pour quelques moments? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce pays-là; & j'en suis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir, ce qui est très-rare & très-louable. Je vous salue cordialement, Monsieur l'Ambassadeur, & je vous re-

commande toujours les affaires du Roi. Je suis, &c.

LETTRE XXVI.

A la Comtesse de BASCHI.

Janvier 1757.

MA chere amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir : mon esprit est dans la plus horrible situation; je suis surprise, confuse désespérée : donnez-moi, s'il se peut, des consolations & des conseils. Un monstre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce, contre le plus aimable des hommes & le meilleur des Rois. Ce bon Prince, qui devroit être adoré de tout le monde, a été frappé par un scélérat, comme il montoit dans son carrosse pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrable attentat, je cours à l'appartement du Roi qu'on avoit trans-

porté dans son lit; j'arrive toute essoufflée, éperdue, & je me disposé à entrer; mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces, de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le désespoir dans le cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle; car tous mes amis m'abandonnent, & je suis toute seule ici à pleurer. Hélas! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher Prince, je donnerois ma vie pour sauver la sienne. Au nom de Dieu & de notre amitié, courez, demandez, informez-vous de son état: prenez pitié de votre amie. Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

A la Maréchale D'ESTRÉES.

Août 1756.

JE vous félicite sincérement, Madame la Maréchale, sur la gloire que vient d'acquérir notre ami: mon amitié pour vous & mon estime pour lui redoublent la joie

que je reſſens de ſa victoire. Le Duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le Maréchal de Saxe, & il n'a pas mieux réuſſi contre ſon meilleur éleve. Mais au milieu de ma joie, je ſens une vraie douleur de voir qu'on lui ôte le commandement de ſon Armée, au moment même de ſon triomphe. Un homme que je n'aime pas, plein d'ambition & de vanité, a perſuadé que la guerre alloit trop lentement, qu'on auroit pu la terminer dans une campagne, & qu'il étoit le héros à qui le ciel avoit reſervé cet exploit. C'eſt cet homme qui va ſuccéder au brave d'Eſtrées, au grand étonnement de la France & de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher Maréchal revienne, mais couvert de lauriers, & honoré de l'eſtime publique ; ce qui eſt plus que ſuffiſant pour dédommager les grands hommes de la perte de la faveur. Cependant je ne puis m'empêcher de plaindre la France, qui, à ce que je crains, perdra beaucoup par ſa retraite. Outre ce motif, qui me rend ſi ſenſible à ſa diſgrace, ma tendreſſe pour vous eſt un nouveau

sujet de douleur, quand je pense à celle que vous éprouvez. Consolez-vous, ma chere amie; vous voyez que je ne suis pas toute-puissante : je n'ai pas été consultée dans cette affaire, sans quoi vous concevez bien que les choses auroient tourné autrement. Votre vertu & votre courage vous mettront au dessus des injustices de la fortune, quant à moi, je ferai tout mon possible pour la changer, & serai toujours votre sincere amie, &c.

LETTRE XXVIII.

Au Maréchal de SOUBISE.

Novembre 1757.

VOUS n'avez pas besoin de vous justifier avec moi, mais auprès du Roi & de la France, qui sont surpris & irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un Général battu est toujours un mauvais Général dans l'esprit du public : les Parisiens sur-tout sont furieux; ils ont commis mille insolences à la porte de votre

maison

maiſon. Voilà quelles ſont les douceurs de ma ſituation, & ce que je gagne à ſervir mes amis. Cependant le Roi vous eſtime toujours, & je crois que vous conſerverez votre faveur ; mais vous perdrez votre commandement. On vous impute beaucoup de fautes. On dit que le Roi de Pruſſe vous a tendu un piege, & que vous y avez donné mal-adroitement. Il ne m'appartient pas de juger ſur ces matieres ; mais il me ſemble que je puis dire ſans erreur, qu'une bataille eſt un jeu où les perdants paſſent preſque toujours pour des ſots, & ſouvent, peut-être, injuſtement. J'eſpere, Monſieur le Maréchal, que dans un autre occaſion vous montrerez ce que vous ſavez faire, & forcerez vos ennemis à vous admirer, & ceux de votre Roi à vous craindre. En attendant je ne puis m'empêcher de vous dire que la guerre ayant été heureuſe juſqu'ici, il eſt bien triſte pour vous & pour la nation, que la fortune ait commencé par vous à nous tourner le dos, & que vous ſoyez le premier qui nous faſſe verſer de larmes. Ne perdez

cependant pas courage : vos amis vous seront fidéles & utiles ; comptez là-dessus. J'ai voulu vous gronder un peu pour soulager ma douleur : j'ai peut-être tort, & ceux qui vous blâme encore plus. Venez, & prouvez devant toute la France que vous avez fait le devoir d'un bon Général à Rosbach, & que votre défaite est la faute de la fortune & non pas la vôtre : ce sera le premier plaisir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuse bataille. Je vous salue de tout mon cœur : consolez-vous, espérez & portez-vous bien. Je suis bien fâchée contre votre Prince de Hildbourgshausen : il paroît que cet homme a beaucoup de présomption & très-peu de capacité ; il a demandé le premier la bataille ; & il s'est sauvé le premier ; le renard qu'il croyoit prendre, a été plus fin que lui. Je le hais, je crois, encore plus que le renard, &c.

LETTRE XXIX.

A la Comtesse de BASCHI.

1757.

IL n'y a pas de nouvelles à présent; mais nous en attendons de jour en jour : Dieu veuille qu'elles soient bonnes! je vous dirai seulement que je vous aime toujours; mais ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros, & qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire : où le courage se trouve-t-il ? Ce scélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Grève, il a mangé deux perdrix & bu une bouteille de vin, considérant tous les apprêts de son supplice, comme s'ils avoient été faits pour une autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme, & qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craignoit que ce misérable n'eût quelques complices cachés, qui

pourroient entreprendre de le sauver. Les Gardes & la Maison du Roi étoient sous les armes : je ne sais pas si tout cet appareil étoit bien nécessaire, à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant, & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baville est mort? tout le monde le regrette, excepté sa femme, qui en pareil cas ne sera certainement regrettée de personne : mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même semblant de pleurer; elle est fort gaie, & paroît aussi indifférente à la mort de cet honnête-homme que si elle n'avoit perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires, & qui me font rougir de mon sexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de Mr. de Renecé? Car je n'ai pas de temps pour cela. On dit qu'il a d'excellents tableaux des plus grands maîtres : je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût, s'il me prend envie d'acheter. Nous sommes actuellement fort solitaires : tout le

monde est à l'Armée ; & en cela la guerre si horrible d'ailleurs, est un bien ; puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas & rampants, qu'on ne peut aimer, mais qu'il faut souffrir, j'en excepte deux ou trois qui ne sont pas des singes, & qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu, ma chere ; venez voir votre amie, & l'embrasser sur les deux joues, &c.

LETTRE XXX.

Au Maréchal de NOAILLES.

1758.

HÉLAS ! vous aviez raison, Mr. le Maréchal ; il est malheureusement arrivé au Comte de Clermont ce que tout le monde avoit prévu : on disoit qu'il étoit brave & aimoit la gloire, comme tous les Bourbons ; mais qu'il n'étoit pas bon Général. On disoit vrai, & l'événement a justifié l'opinion publique. On rapporte que le Roi de Prusse sachant qu'il avoit été

nommé pour commander notre Armée, dit qu'il falloit que la France fût dans une grande disette de Généraux, puisqu'on avoit choisi un Ecclésiastique. Le Comte de Charolois, qui se connoît en hommes, & qui connoissoit son frere, lui dit à son départ pour l'Allemagne : *Ah! mon frere, vous feriez mieux de dire votre bréviaire!* Le conseil étoit fort bon : mais malheureusement pour lui & pour nous il n'a pas voulu le suivre. On rapporte même qu'il étoit à faire la débauche avec ses amis dans sa tente, lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit; qu'il traita ce bruit de ridicule, quoiqu'il entendît le canon ronfler à ses oreilles; & qu'il ne se leva de table avec ses braves amis que pour prendre la fuite. C'est sans doute une plaisanterie contre ce pauvre Prince; & cela ne peut être vrai, parce que cela n'est pas vraisemblable. Il est impossible qu'un Prince du sang soit assez lâche & assez bas pour se déshonorer ainsi lui-même & son pays de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer, Mr. le Maréchal, nous commen-

çons à appréhender le ſuccès de la guerre; nous ſommes battus par-tout, & nos premieres victoires ne ſervent qu'à augmenter le ſentiment de nos diſgraces préſentes, de même qu'un homme riche qui tombe dans la miſere, ſouffre doublement quand il ſe rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre eſt ſur-tout horrible pour le vaincus : les fonds nous manquent, les peuples ſe découragent & ſont miſérables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans, que la paix ne fait de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés, & quoique nous ayons très-mauvais jeu, il faut finir la partie. Le miſérable point d'honneur, qui gouverne le monde, eſt auſſi puiſſant ſur l'eſprit des Princes, que ſur celui des particuliers ; mais il eſt infiniment plus funeſte dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il eſt bien triſte pour nous que votre âge vous empêche d'agir, Mr. le Maréchal : donnez-nous au moins des conſeils, & ſauvez-nous, &c.

LETTRE XXXI.

Au Duc de BOUILLON.

1759.

JE vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaisir de vous obliger ; mais je ne veux point de remerciements ; les petits services que je peux rendre, je les rends de bon cœur ; je les dois au mérite ; & quand je paie mes dettes, personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités, nos Ministres veulent frapper un coup hardi : c'est un projet du vieux Maréchal, qui, comme vous savez, est très-fertile en projets : je souhaite que cette fois-ci il soit plus heureux. L'entreprise sera noble, mais peut-être téméraire : Louis XIV en a donné l'exemple, & s'en est repenti ; Dieu veuille que Louis XV ne se repente pas. Quoi qu'il en soit, la chose

chose est résolue, & la Flotte se prépare. Croyez-vous que votre parent, le grand & infortuné Prince Charles Edouard, nous aime encore assez pour s'exposer à faire une seconde visite aux Anglais? L'expédition est dangereuse, mais grande & digne de lui. Son nom, sa réputation, son mérite & sa valeur nous donneroient beaucoup à espérer. Des hommes bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuse actuellement qu'à boire & à faire des folies à Bouillon : mais des hommes bas & jaloux ne méritent pas d'être crus; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce Prince s'ennuie de sa retraite & de son obscurité, voici peut-être la derniere occasion qu'il aura de changer sa fortune. Sondez adroitement son esprit, voyez quelles sont ses dispositions à notre égard, & s'il est toujours déterminé à n'être plus, comme il le disoit, *l'épouvantail des Anglais*. Comme il a pris un Ministre de l'Eglise Anglicane, & qu'il semble avoir entiérement abjuré le Pape, son nom n'effaroucheroit plus tant les esprits, & peut-

être le verroit-on de meilleur œil qu'auparavant : du moins il leur a ôté un grand prétexte. La premiere fois que vous viendrez ici, & il faudroit que ce fût bientôt, on vous parlera plus amplement. Je suis toujours, Monsieur le Duc, avec le plus sincere attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à Madame la Ducheſſe : l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite ? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser ?

LETTRE XXXII.

A Monsieur DUCLOS *Sécrétaire de l'Académie Françaiſe.*

VOUS m'avez fait un beau préſent, Monsieur, & je vous en suis bien obligée. Votre petit livre eſt un livre d'or ; c'eſt un portrait excellent d'un original que je hais & que je mépriſe : vous êtes heureux de ne connoître ce monde qu'en

Philosophe, & de n'être que spectateur. Si l'Académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation, je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup, qui a bien servi le Roi, & qui s'est fait un beau nom dans la Littérature. Une place parmi vous, Messieurs, est le *Cordon bleu* des Gens de Lettres: ils y aspirent tous, quoi que peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande le mérite sans contredit; & j'attends de votre justice qu'il l'obtiendra. Je suis, &c.

LETTRE XXXIII.

Au Duc de BROGLIE.

Mars 1759.

MONSIEUR le Duc, le Roi & Nation vous ont de grandes obligations: votre victoire nous fait respirer, & nous donne un rayon d'espérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent sur la

France des quatre coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vu à Berghen que nous avions encore des hommes qui savoient se battre & vaincre. Le service important que vous venez de rendre au Roi ne restera pas sans récompense. Il est fort satisfait de votre conduite ; les peuples sont dans la joie, & pour moi je vous servirai de tout mon pouvoir par justice & par inclination. Vous êtes d'une famille qui a produit plus d'un grand homme ; vous imitez les mêmes exemples, & vous irez encore plus loin. Je vous remercie bien de la relation que vous m'avez envoyée ; elle est charmante pour le fond & pour la forme : le vieux Maréchal dit que vous vous battez, & que vous écrivez comme César. Tous nos Maréchaux sont jaloux ; c'est-là votre plus grand éloge : en effet ils doivent l'être ; il ne leur est jamais arrivé de battre l'ennemi, & sur-tout un homme comme le Prince Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire sur-tout la sagesse de votre conduite après la victoi-

re, afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles, mais il est assez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux Français l'exemple de la valeur & de la conduite, & nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, Monsieur le Duc, de me compter au nombre de vos amis, & je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent. Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

A la Maréchale de CONTADES.

Août 1759.

LES malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre Patrie, consternent toute la nation; mais pour moi, par ma situation, ils m'affligent doublement. Il semble que je les ressente deux fois, parce que j'ai souvent part aux choix des hommes, & que je suis presque toujours trompée. Le peuple dans son injuste & extrava-

gant dépit va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang & la gloire de la Nation : je lui pardonne, mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Minden est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre : je suis bien fâchée, & pour vous & pour moi, que ce soit Mr. de Contades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui ; on vantoit par-tout sa valeur & ses talents. J'ai dit un petit mot en sa faveur, & il est parti avec une confiance que je partageois, & qui a été bien trompée. Il court un billet que le Prince Ferdinand écrivit la veille de la Bataille à Freitag, partisan de son Armée : le voici tel qu'on me l'a montré : » Je livre demain Bataille aux » Français ; s'il échappe un seul équipage, » vous en répondrez sur votre tête. » Ce billet fait connoître que le Prince étoit sûr de sa victoire, & qu'il ne faisoit pas grand cas de son ennemi. Il a en effet gagné une Bataille complete ; tous les équi-

pages & les munitions ont été pris, & nous voilà presque sans Armée : tout est perdu, l'honneur même. Je ne condamne ni n'approuve personne; les affaires de la guerre ne sont pas de mon ressort : mais je me plains seulement à une amie. Je voudrois de tout mon cœur que notre Maréchal pût justifier clairement sa conduite; ce qui est bien difficile. Je suis, &c.

LETTRE XXXV.

Au Maréchal de BELLE-ISLE.

1759.

Je suis bien sensible à la catastrophe de ce pauvre Thurot : on m'a recommandé sa famille, & malgré le malheur des temps je ferai tout mon possible pour la consoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur sort. Il a fait des prodiges avec trois petites Frégates, & a tenu en échec la Flotte Anglaise pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'Escadre de

Breſt, les choſes auroient pris un autre tour. Il a vécu & il eſt mort en héros ; les Anglais même le craignoient & l'admiroient : c'en eſt aſſez pour ſa gloire, mais ce n'en eſt pas aſſez pour celle de la France : il étoit la derniere eſpérance de notre Marine, & malheureuſement il n'eſt plus. Je le répete, je veux prendre ſoin de ſa famille : les grands hommes ſont rares ; il faut honorer leur mémoire, & inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrois n'avoir d'autre ſoin que celui de faire du bien ; c'eſt le ſeul qui me convienne & qui me ſoit agréable. Votre département, Mr. le Maréchal, eſt de diriger le gouvernail de l'Etat au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage ; c'eſt tout ce que nous oſons eſpérer & demander.

J'ai achevé de lire le Mémoire ſur le nouvel Impôt : je crois qu'il y a de bonnes choſes ; mais il y a trop d'obſcurité & trop peu de détails, Je vous en parlerai encore.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVI.

Au Duc de RICHELIEU.

1759.

VOUS m'avez écrit une Lettre singuliere, & votre conduite l'est encore plus depuis quelque temps. Vous avez la foiblesse d'être jaloux d'une femme : mais je vous demande quel droit vous avez de l'être ? Vous vous croyez capable de régner sous le nom du Roi, & personne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, & je suis la seule qui arrête le cours de vos grandes destinées. Monsieur, mettez la main sur la conscience, & écoutez-moi : apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai un peu de crédit ; je l'ai toujours employé pour servir ceux que j'en croyois dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite,

Vous n'êtes pas le seul qui soyez de ce nombre; mais vous êtes le seul qui ayez été bassement ingrat; & qui ayez attribué à votre mérite personnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la foiblesse des autres. Si j'étois aussi puissante que vous le prétendez, j'aurois donc pu punir les insultes que j'ai reçues de vous; & je le pourrois encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places; vous en avez obtenu de nouvelles; vous avez eu de grands commandements, & vous en avez encore. Si je suis si puissante, je ne suis donc pas vindicative, comme vous le dites; & si je suis vindicative, je ne suis donc pas puissante; puisque vous avez conservé votre faveur & vos emplois, & que vous osez impunément cabaler contre moi: tirez-vous de-là. Vous m'accusez hautement d'ingratitude: mais, Mr. le Duc, permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs, si je vous avois d'aussi grandes obligations que vous prétendez, la conservation de votre faveur à la Cour prouveroit que je suis reconnoissante. Je

fais de quelles obligations vous voulez parler : mais un homme qui a un peu de respect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, devroit en rougir ; pour moi, j'en ai rougi depuis long-temps pour vous, & je desire de m'en repentir pour moi-même. Voilà quels sont mes sentiments, sur lesquels je vous prie de vous régler, en vous recommandant de devenir, s'il est possible, raisonnable, juste & modeste, &c.

LETTRE XXXVII.

A la Comtesse de BASCHI.

J'AI vu Madame de Lussac, qui m'a donné un baiser pour elle & un pour vous : je lui ai fait beaucoup de caresses, parce qu'elle est votre amie, & qu'elle veut bien être la mienne. En vérité, ma belle Comtesse, vous avez de jolies amies, la beauté cherche la beauté : cela n'arrive gueres parmi les femmes, mais vous n'êtes pas

une femme comme les autres. Vous avez, avec toutes les graces de notre sexe, tout le mérite d'un galant homme, & c'est sur-tout pour cela que je vous aime. La mort de Madame de Cruffol est étrange. Comment! enlevée en deux jours par une petite fievre. Les amours ont sans doute bien répandu des larmes, que les belles femmes qui se portent bien vont avoir peur! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable sur la terre : on apporte au monde un joli visage, & voilà qu'il se ride en moins de trente ans; après quoi une femme n'est plus bonne à rien. Ceci m'afflige : parlons d'autre chose. Savez-vous bien qu'après le plaisir de vous voir, ou de vous écrire, un des plus grands pour moi est à présent la lecture. Voilà comme les goûts changent : je ne pouvois pas lire à dix-huit ans. Mon auteur favori est Voltaire : c'est un homme enchanteur qui plaît toujours, & qui persuade tout ce qu'il veut je ne crois pas qu'un homme puisse avoir plus d'esprit, plus d'éloquence & plus d'humanité. Avez-vous lu son *Ecossaise?* Con-

noiſſez-vous la tendre Lindane, le malheureux Montroſe, le généreux Murray & le vilain Frélon ? Tout cela eſt charmant : j'ai bien pleuré. Ce Maraud de Frélon, ſi je l'avois eu auprès de moi, je lui aurois craché au viſage ; car ſon caractere fait peur. Je ſuis étonnée que Voltaire faſſe de ſi belles choſes à ſon âge, & qu'il ſoit ſi gai, ſi humain ; car la vieilleſſe eſt dure, & toujours de mauvaiſe humeur. Tous les vieux viſages que j'ai connus étoient chagrins, bizarres, bourrus, ne rioient jamais, & haiſſoient ſur-tout les jeunes gens. Croyant que c'étoit un effet naturel de l'âge, je craignois preſque autant de devenir alors auſſi ridicule par l'eſprit que par la figure ; mais l'exemple de Mr. de Voltaire me raſſure, & fait voir que c'eſt le vice de l'homme, & non pas de l'âge : il eſt rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je ſerai gaie ; mais je tâcherai d'être contente & réſignée. Cependant, entre nous, je crois que cela eſt plus difficile à un femme qu'à

un homme. Pour revenir à l'*Ecossaise*, (car je suis en train de causer;) si vous ne l'avez pas lue, lisez-la; & si vous l'avez lue, relisez-la encore, vous y trouverez de nouvelles beautés; après quoi faites une priere pour la conservation de l'Auteur, qui est un très-bon Chrétien, quoique disent les ignorants & ses jaloux.

Mais à propos de Chrétien, savez-vous que la jeune Marquise de Pecquigni a quitté le rouge & couvre sa gorge? Elle étoit hier à la Messe du Roi, belle & modeste comme un Ange, & prioit Dieu avec une dévotion qui faisoit enrager les hommes, & plaisoit beaucoup aux autres femmes par le même motif: car c'est un une redoutable rivale de moins. Je vous embrasse tendrement, ma chere Comtesse; vous voyez par la longueur de ma Lettre combien je vous aime, &c.

LETTRE XXXVIII.

A la même.

COMME je m'ennuie, & que j'ai la migraine, je m'en vais vous écrire ; c'eſt un remede qui m'a toujours réuſſi. Il ſe paſſa hier au cercle une ſcene que je veux vous raconter la premiere. Il y avoit un Maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas long-temps, une Bataille & ſon honneur. Cependant il paroît plus fier & plus content de lui-même qu'auparavant : il y a des fronts d'airain. La Ducheſſe de S... (*) qui ne perd jamais l'occaſion de ſe réjouir aux dépens des autres, ſe tourna vers la mere du héros, & lui dit gravement : » Hélas, Madame, comment » reçutes-vous la nouvelle de la diſgrace » de Mr. votre fils ? Dormiez-vous ? Man» giez-vous ? Vous cachiez-vous de hon-

(*) St. Simon.

» te ? Aviez-vous envie de mourir ? » Tout cela fut dit avec le ton que vous savez. Le Maréchal, qui est Philosophe, n'a pas voulu se quereller avec une femme : mais il alla se plaindre au Roi, qui se mit à rire, & lui demanda s'il avoit peur de la langue d'une femme.

J'aurai soin de la petite Valbelle, parce qu'elle est belle & douce, & que vous la recommandez ; cependant je vous dirai en passant que j'ai déjà bien des filles, dont je ne suis pas la mere, & que les temps sont difficiles. Mais après tout il faut faire du bien, & j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la Cour a d'abord ébloui la petite personne, comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la premiere fois : j'ai eu aussi cette foiblesse, mais il y a long temps que j'en suis guérie. J'espere que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques moments. Mais si cette folie lui dure deux mois, je la renverrai comme indigne de votre amitié & de la mienne. Adieu,

ma chere, le pauvre Marquis veut vous faire ses compliments malgré moi, & ce ne sont peut-être que des compliments : mais moi je vous embrasse avec toute la tendresse possible, comme aussi votre petite fille : je souhaite qu'elle ressemble à sa mere, &c.

LETTRE XXXIX.

Au Marquis de BEAUFORT.

1760.

J'AI reçu avec bien du plaisir votre Lettre & votre beau Mémoire sur vos négociations en Espagne : il paroît que ce grand coup de politique réussira plus facilement qu'on ne l'avoit cru. Après tout, c'est l'intérêt de toute la Maison de Bourbon en général, comme c'est la seule ressource de celle de France en particulier. Ce *Pacte de famille* étonnera les Anglais ; mais il ne s'agit pas seulement de les étonner, il faut encore les faire craindre. On

trouve que le plan eſt très-bien concerté dans toutes ſes parties. Le Roi de Portugal, qui eſt le premier ſujet des Anglais & leur tributaire, ſera forcé de ſe déclarer ; &, quoi qu'il arrive, ceci produira une diverſion qui ne peut être qu'avantageuſe à la France, & embarraſſante pour ſes ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec leſquelles vous conduiſez cette grande affaire, malgré les difficultés ſans nombre que vous trouvez dans l'irréſolution du Conſeil d'Eſpagne & la faction Anglaiſe. La faveur du Roi & l'eſtime générale de votre Patrie ſeront votre récompenſe : ſouvent un bon Négociateur eſt plus utile à un Etat qu'un bon Général, & ſait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami ; nous eſpérons lui devoir notre ſalut. Conſervez-vous pour le ſervice de votre Roi, & pour le bien de votre Nation. Je ſuis, &c.

LETTRE XL.

Au Marquis de CASTRIES.

Novembre 1760.

JE vous remercie de votre Lettre, & sur-tout de votre victoire (*). Cette petite affaire que vous venez d'avoir avec le Prince de Brunswick, est une consolation dans le torrent de calamités qui fondent sur nous de toutes parts. Le Roi est fort content; & quant à moi, je suis charmée que ce soit à vous que nous ayons cette obligation : vous n'avez pas trompé nos espérances comme tant d'autres. Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occasion, montrent que les Français n'ont besoin que d'un bon chef pour bien se battre. On dit des merveilles du brave Régiment d'Auvergne, qui a aussi le plus souffert. Le Prince de

(*) A Closterkamp.

Brunswick est toujours à craindre, & sa retraite n'est pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pieces sa petite Armée : mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet, ne sont ni justes ni raisonnables. Adieu, Mr. le Marquis, vous êtes un homme admirable ; envoyez toujours de pareilles nouvelles ; nous en avons grand besoin. Tout le monde vous aimoit, à présent on vous estime beaucoup ; & je connois une personne qui fera tout son possible pour travailler à votre fortune, tandis que vous travaillerez à votre gloire, &c.

LETTRE XLI.

Au Comte D'AFFRY.

6 Novembre 1760.

JE ne sais pas si la mort du vieux Roi Georges occasionnera quelque changement dans nos affaires : je crois que nous aurons très-peu à espérer & beaucoup à

craindre. Le Gouvernement Anglais eſt très-différent des autres. C'eſt le peuple qui fait la guerre, plutôt que le Roi : les Princes meurent, mais l'eſprit général ſubſiſte; & cet eſprit eſt contre nous. Le nouveau Roi eſt très-jeune; il doit haïr Pitt autant que ſon grand-pere le haïſſoit; mais ce Miniſtre conſervera ſon poſte malgré lui, parce qu'il a la faveur populaire. Le ſeul moyen de nous procurer la paix ſeroit de vaincre : les victoires ſont plus efficaces pour cela que les plus habiles négociations. Vous dites que les cœurs des Hollandais ſont pour nos ennemis : cela eſt étonnant, mais poſſible. Eſt-ce parce que les Anglais déſolent leur commerce, enlevent leurs vaiſſeaux, & leur font déjà ſentir qu'ils aſpirent au commerce général & excluſif de l'Europe ? Au reſte, c'eſt la faction d'Orange qui nous veut du mal : les Etats ſont pour nous; la . . . . . n'eſt rien, elle hait & aime ſans juſtice & ſans raiſon. Les Etats Généraux paroiſſent fort irrités contre les Anglais à cauſe de leurs pirateries : croyez-vous que leur indigna-

tion puisse aller jusqu'à une rupture ? Voyez, examinez tout, continuez à bien servir le Roi, & à faire honneur à ceux qui vous estiment. Je suis, &c.

LETTRE XLII.

Au Duc de WIRTEMBERG.

6 Mai 1760.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de respect la Lettre dont votre Alteſſe m'a honnorée. J'admire votre généreuse résolution, & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'Empire & la nôtre avec un zele, qui, à ce que j'espere, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres ; & si elles en partagent les travaux & les périls, elles en partageront aussi l'honneur & les avantages. Mais je crois, Monseigneur, qu'avant de partir pour l'Armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris : il y a mille choses, mille

détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche, que par écrit ou par des négociateurs. Nos Miniſtres eſperent que vous ramerez dans notre Armée la fortune, qui nous a été ſi contraire juſqu'à préſent : je l'eſpere auſſi : de bonnes troupes & un bon Général ne ſe laiſſent pas vaincre aiſément. Je ſuis, &c.

LETTRE XLIII.

Au Duc de BELLE-ISLE.

En vétité vos faiſeurs de projets ſont des gens admirables ; il n'y a rien d'impoſſible pour eux ; ils trouvent des moyens pour tout ; & je ne doute pas que, ſi le Roi avoit envie de la tour de porcélaine de Nankin, ou de la vigne de diamants du grand Mogol, ces Meſſieurs ne trouvaſſent la choſe fort facile & ne donnaſſent une méthode pour les tranſporter à Paris. Le mémoire en queſtion eſt un chef d'œuvre d'impertinence, & ne peut avoir

été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des petites-maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement, que pour acquitter les dettes de l'Etat, il faudroit seulement que le Roi fît banqueroute tous les quinze ans. Si le Roi faisoit une banquercute suivant ce système, je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une seconde. Il vaudroit autant proposer d'aller voler sur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me fut adressé d'Hollande, l'année derniere, & que je pris d'abord pour une mauvaise plaisanterie sur la misere du Royaume: mais j'appris ensuite qu'il venoit d'un fou qui mouroit de faim à Amsterdam. Il prétendoit fournir au Roi deux cens millions annuels par une seule taxe & sans fouler le peuple. La chose étoit la plus simple du monde. Il ne s'agissoit que de publier un édit pour obliger tous les sujets à réciter tous les jours un *Rosaire*, faute de quoi ils paieroient cinq sous pour chaque

que omiſſion. Comme les Français ne ſont pas dévots, diſoit l'Auteur, ils ſeront preſque tous les jours en faute, ce qui produira des ſommes immenſes. Il finiſſoit par demander une place pour ſa peine, & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point eſt de trouver de l'argent, & non pas de faire des projets. Chaque nouveau Contrôleur-Général promet des merveilles; mais il ſe trouve embarraſſé dès le premier pas, & on eſt obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un troiſieme ſuccéde bientôt. Les Finances ſont dans un déſordre épouvantable; les peuples ſont pauvres, murmurent, & vont chez l'étranger chercher une meilleure Patrie. Notre crédit eſt perdu. Les Anglais ſont heureux, & nous ſommes ſans reſſource & ſans eſpérance. Je ne crois pas que la guerre de la ſucceſſion ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour ſauver la France? Il nous faudroit la paix: mais comment l'obtenir, & comment continuer la guerre? Le bon cœur du Roi ſouffre cruellement dans ces

calamités publiques : n'y auroit-il pas moyen, Mr. le Duc, de le soulager en soulageant son peuple ? Je serois bien aise de vous voir : j'ai mille choses à vous dire, &c.

LETTRE XLIV.

A la Comtesse de BASCHI.

1760.

Je suis bien fâchée, mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre Duc de Wirtemberg, que nous avons vu si brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de sa témérité. En vendant au Roi ses douze mille hommes, il stipula qu'ils formeroient un camp & un corps à part ; ce qui lui fut accordé. Le Roi de Prusse apprenant qu'il s'étoit mis à la solde de France, après avoir été à celle de l'Impératrice, écrivit ce billet au Prince Ferdinand de Brunswick : » Le Duc de Wir» temberg est, dit-on, avec les Français :

» le Prince héréditaire, mon neveu, fe-
» roit bien de lui donner une petite le-
» çon ». Il vient de recevoir cette leçon, ſans en être plus ſage. Le Maréchal de Broglie lui écrivit après ſon déſaſtre pour l'inviter à ſe réunir à ſon Armée, & à ne plus camper à part, de peur des conſéquences; ce qu'il refuſa : ſur quoi le Général Français a reçu ordre de renvoyer cet ami incommode & inutile dans ſon pays. Mais laiſſons-là le Duc de Wirtemberg. Je viens de lire le *Ruſſe à Paris*, & je trouve qu'il ne raiſonne pas mal pour un Ruſſe : il a bien raiſon, la France n'eſt plus qu'un vaſte tombeau, où on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, & dont la race eſt preſque éteinte : il n'y a plus que baſſeſſe, lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinents, & une extrême miſere. O France ! qu'eſt devenue ta gloire ? Vous vous moquez de moi, Madame, avec votre comédie des *Philoſophes* : c'eſt un libelle groſſier & ſans eſprit, j'ai bien eu de la peine de la lire juſqu'au bout, & je ſuis

étonnée que les Magistrats aient permis la représentation d'une satyre personnelle. Mais quel est donc ce Palissot, qui se donne pour le protecteur de la Religion & de la vertu contre des Gens de Lettres qui passent pour religieux & vertueux ? Cet homme-là a mauvaise réputation. On a voulu me présenter Mr. Palissot comme le bel-esprit à la mode, mais j'ai refusé de le voir ; j'aimerois autant, Dieu me pardonne, voir l'illustre Mr. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigni ? Le Comte est-il toujours de bonne humeur ? Quand vous verrai-je ? m'aimez-vous toujours ? Voilà bien des questions de femmes. Adieu, vous savez que *femina cosa garrula, e loquace.*

LETTRE XLV.

A la même.

1760.

Vous me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine, ni

mauvaise compagnie? J'écris, Madame; je barbouille du papier, comme tant d'autres; je fais des Mémoires sur ma fortune singuliere, & sur les choses que j'ai vues, qui sont plus singulieres encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire, & qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirai bien des vérités désagréables pour certaines gens; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des sots ou des mal-honnêtes gens. Cependant ces Mémoires ne verront la lumiere que lorsque je ne la verrai plus : par-là j'éviterai les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas & haïssables, dont je fais mention dans mon Histoire véritable; car les morts se moquent des vivants. Mais vous, Madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes? car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même? Lisez-vous le charmant Hermite (*) de Ferney? Pensez vous à

(*) Mr. de Voltaire.

moi? Priez-vous Dieu pour ceux qui vous aiment? toutes ces occupations ſont bonnes & louables: c'eſt pourquoi je devine que ce ſont les vôtres.

J'ai honte que de jeunes perſonnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, ſans que j'aie le courage de les imiter: je le mépriſe ſincérement, mais je voudrois faire plus. La belle Comteſſe de Neuville vient tout à coup de ſe jetter dans la haute dévotion; elle entend tous les jours quatre Meſſes, communie toutes les ſemaines, & ne jette jamais la vue ſur un homme: elle ne voit que ſon mari & ſon Confeſſeur. Je loue beaucoup ſa réſolution & ſon courage: mais j'ai peur qu'elle ne perſévere pas, & ce ſeroit bien dommage. Convertiſſons-nous auſſi, mais ſans faire de bruit ni d'éclat, & ſans affecter rien. Adieu, ma très-chere; ſi cet avis ne vous plaît pas, dites mieux, &c.

LETTRE XLVI.

A Monsieur BERRYER.

1761.

LES Français sont admirables : le bon Peuple ! Qu'un Roi est heureux d'avoir de pareils sujets ! Nous allons donc avoir une puissante Marine qui sera un présent volontaire de la Nation. Je suis surprise & enchantée de ce zele qui anime tous les ordres de l'Etat, pour fournir des Vaisseaux à l'Etat. Ceux qui prétendent que l'amour de la Patrie est plus fort dans les Républiques que dans les Monarchies, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un Etat libre, où les particuliers aient fourni trente Vaisseaux de ligne de leur plein gré, sans même en être priés, s'ils veulent que je les croie. Le Roi est attendri : jamais il n'a tant aimé son Peuple. Cependant je crains que ce secours ne vienne trop tard ; au reste il ne sera pas perdu pour cela, & servira dans un autre occasion. Les An-

glais haïſſent les Français de tout leur cœur, & les Français les déteſtent ſincérement : ils ſont toujours en guerre, du moins en intention ; & quand ils mettent bas les armes par laſſitude ou par épuiſement, c'eſt pour les reprendre avec plus de fureur. Mais, Monſieur, ne pourroit-on pas tenter quelque entrepriſe pour le moment ? L'Angleterre eſt entiérement dégarnie : ſes Flottes nous pourſuivent dans les deux Indes. Ne pourroit-on pas profiter de l'occaſion pour faire une ſeconde tentative, qui ne ſeroit peut-être pas auſſi infructueuſe que la premiere ? Voilà ce qui m'a paſſé par la tête depuis quelques jours ; & ſi c'eſt un rêve, c'eſt du moins le rêve d'une bonne Françaiſe. Faites-en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez ; je n'en parlerai à perſonne, pas même au grand Seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour ſon fils, je crois qu'il le mérite : c'eſt une famille où le courage eſt héréditaire, & qui a toujours bien ſervi. Pour l'expérience, elle viendra, il eſt jeune. J'aime les jeunes gens ; ils

ſont dociles & aiment à s'inſtruire. Pour les vieux, ils ſont intraitables, quand ils ont une fois pris leur pli, ils ſont inſupportables en affaires, comme en amour.

Ce que vous appellez ma faveur, c'eſt peu de choſe : ce n'eſt pas elle qui vous ſoutient, mais votre mérite ; vous lui devez tout, penſez-y bien. Quelquefois on m'écoute, ſouvent on me contredit : quelquefois je donne de bons conſeils, ſouvent on m'en attribue de mauvais ; mais en général, comptez que mon pouvoir eſt bien borné, & je ne ſerois pas fâchée qu'il le fût davantage, afin de ne vivre que pour moi. Cependant j'aime & ſers de tout mon pouvoir ceux qui ſervent bien le Roi & l'Etat. Comme vous êtes de ce nombre, il m'eſt impoſſible de ne pas vous vouloir du bien : laiſſez crier vos ennemis & les miens, & continuez à vous rendre digne de l'eſtime des honnêtes gens. Je ſuis, &c.

LETTRE XLVII.

Au Comte de ST. FLORENTIN.

MONSIEUR le Comte, je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes espérances. J'aime ses protecteurs, & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille, où l'honneur & les talents sont comme naturels. Ces motifs vous suffiroient pour l'avancer ; mais il falloit vous le faire connoître. Je reçois dans ce moment une Lettre de Mr. de Paris qui me demande familiérement des choses impossibles, quoique je lui eusse déjà dit que je n'avois ni le pouvoir ni l'inclination de le servir. Je vous prie de le lui dire encore, car je ne veux pas lui répondre. J'admire la sainte hardiesse de ces Messieurs : quand une fois ils se sont mis dans la tête qu'ils soutiennent la cause du Ciel, ils parlent & ils agissent avec une hauteur que Dieu ne doit pas approuver, & qui est certai-

nement insupportable aux hommes. Ce ne sont pas des graces qu'ils demandent, mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine, Mr. le Comte, que votre département doit être le plus désagréable de tous; car si vous voulez parler raison aux Ecclésiastiques, ils vous contredisent par un passage de la Bible; je suis en peine de savoir si cette race d'hommes est aussi nécessaire au monde qu'elle lui est incommode. Il est vrai que nous avons l'autorité en main, ce qui les fâche beaucoup: gardons-la avec soin, & faisons la craindre, de peur qu'ils ne se fassent craindre à leur tour & ne soumettent le sceptre à la mitre.

Mais à propos de mon jeune homme, si vous n'avez rien pour le présent qui lui convienne, il attendra: je ne vous demande pas de déplacer personne, ni de faire injustice à un autre pour m'obliger.

Je suis, &c.

LETTRE XLVIII.

Au Cardinal de BERNIS (*)

VOTRE situation me touche, quoique vous l'ayez méritée ; & si je pouvois changer votre fortune, je le ferois encore, comme si vous en étiez digne : mais il y a des choses que je ne puis ni demander ni obtenir. Souvenez-vous de ce que vous étiez il y a quelques années : vous étiez pauvre, mais heureux & aimable ; votre ambition & mes bontés vous ont gâté. A peine avez-vous été employé dans les affaires qu'on s'est apperçu qu'il y avoit une grande différence entre le talent de faire de petits vers & celui du Gouvernement. Les fautes que vous commettiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous m'affligeoient : mais je n'osois vous croire incapable, & j'attribuois

(*) D'abord Ambassadeur à Vienne, puis Ministre d'Etat.

au défaut d'expérience ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumieres. J'espérois toujours, jusqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai personnellement à me plaindre de vous: néanmoins tout mon ressentiment se borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le silence qui me convenoit, & si vous avez à la fin été sacrifié, ce n'est pas à moi, mais au bien de l'Etat. Mais parlons sérieusement: pourquoi déplorez-vous si amérement votre prétendue disgrace? Qu'avez-vous perdu? Les inquiétudes & les tourments de l'ambition; & vous avez retrouvé le repos & la liberté avec un grand revenu & de grandes dignités. Vous êtes malheureux en une chose, c'est de ne pas sentir votre bonheur actuel, & de regretter le trouble, les inquiétudes & les peines qui accompagnent l'administration des affaires publiques. Toutes ces réflexions sont très-vraies, quoique mon cœur ne les sente pas aussi bien que ma raison; & si j'étois à votre place, peut-être serois-je aussi foible que vous:

mais j'en rougirois & ne le dirois à perſonne. Je ſuis honteuſe de vous prêcher : c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations pour m'encourager à ſouffrir avec patience les vanités du monde & de la grandeur. Pour revenir au ſujet de votre Lettre, voici ma réſolution, que je ne changerai jamais. Je ne m'oppoſerai jamais à votre retour, ni aux faveurs qu'on pourra vous faire & que vous deſirez : mais ſi cela arrivoit, ne prenez pas la peine de m'en ſavoir gré ; car ſoyez ſûr que je n'y aurai aucune part, &c.

LETTRE XLIX.

A Monſieur de Bussy.

Nous avons d'abord jugé, par les propoſitions extravagantes de Mr. Stanley, que la Cour de Londres n'étoit pas ſérieuſement diſpoſée à la paix ; & vos dépêches le confirment. Mr. Pitt eſt un chicaneur, qui ne traite pas de bonne foi : il joue la comédie. Cependant il faut continuer juſqu'au bout, & mettre les Anglais dans

leur tort à la face de toute l'Europe, en exposant leur ambition & leur éloignement pour la paix, On ne doute cependant pas ici que dans le fonds ils n'en aient presque autant besoin que nous. Leur dette est immense, & augmente tous les jours : les soldats & les matelots commencent à leur manquer ; & je ne sais pas si leur crédit, qui est leur seul soutien, pourra se soutenir encore long-temps. A proprement parler, nos guerres avec cette Nation ne sont que des guerres de marchands, & n'en sont que plus difficiles à terminer, parce que l'esptit de commerce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres qui font de grandes fortunes par la ruine & le massacre de leurs compatriotes mêmes, voudroient que ce jeu cruel durât toujours : ils peuvent aisément acheter le Ministere & le Parlement dans un pays où tout est à vendre ; de sorte que, lorsque les marchands ont déclaré la guerre à la Bourse de Londres, il faut qu'elle se déclare à St. James six mois ou un an après. Voilà le grand obstacle qui s'oppose à la paix jusqu'à ce que le Roi d'An-

gleterre ait des Miniſtres aſſez honnêtes gens pour aimer le bien public, & mépriſer les clameurs & l'argent de ceux qui s'enrichiſſent par la déſolation des peuples. Vous dites que votre ſituation à Londres eſt bien déſagréable : je n'en doute pas. Vous êtes expoſé aux inſultes d'un peuple brutal, & au mépris d'un Miniſtre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience : ſouffrez généreuſement pour votre Roi & votre Patrie ; c'eſt la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations, conduiſez-vous avec modeſtie, ſans baſſeſſe : la hauteur eſt ridicule dans les vaincus. Quel que ſoit le ſuccès de cette tentative, tâchez ſur-tout de vous faire honneur & à vos amis. Préſentez mes très-humbles reſpects à cette perſonne qui a beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous : concertez-vous avec elle ; faites-nous des amis ; oppoſez, s'il eſt poſſible, le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas & intéreſſés, qui préférent la guerre qui les enrichit, à la paix qui n'enrichit que la Nation. Je ſuis, &c.

Fin de la premiere Partie.

TABLE
DES
LETTRES
Contenues dans la Premiere Partie.

Lettre I. *Au Duc de Mirepoix* Page 1
Lettre II. *Au même.* 3
Lettre III. *A Madame la Maréchale d'Eſtrées.* 4
Lettre IV. *A Mr. Berryer.* 7
Lettre V. *A Mr. Diderot.* 9
Lettre VI. *A la Marquiſe de Breteuil.* 10
Lettre VII. *A la Comteſſe de Brancas.* 13
Lettre VIII. *Au Duc de Mirepoix.* 17
Lettre IX. *Au même.* 19

Lettre X. *Au même.* 20
Lettre XI. *A la Ducheſſe d'Aiguillon.* 23
Lettre XII. *A la Ducheſſe de Charoſt.* 24
Lettre XIII. *Au Marquis d'Albret.* 27
Lettre XIV. *Au Comte d'Affry.* 29
Lettre XV. *A Madame du Boccage.* 32
Lettre XVI. *A Mr. Rouillé.* 33
Lettre XVII. *Au Maréchal de Belle-Iſle.* 35
Lettre XVIII. *A la Maréchale d'Eſtrées.* 38
Lettre XIX. *Au Duc de Bouflers.* 40
Lettre XX. *Au Comte de Treſſan.* 41
Lettre XXI. *Au Marquis de la Galiſſonniere.* 43
Lettre XXII. *Au Comte de Staremberg.* 44
Lettre XXIII. *A la Comteſſe de Brienne.* 45
Lettre XXIV. *Au Duc de Bouflers.* 47
Lettre XXV. *Au Comte d'Affry.* 49
Lettre XXVI. *A la Comteſſe de Baſchi.* 53

Lettre XXVII. *A la Maréchale d'Estrées.* 54
Lettre XXVIII. *Au Maréchal de Soubise.* 56
Lettre XXIX. *A la Comtesse de Baschi.* 59
Lettre XXX. *Au Maréchal de Noailles.* 61
Lettre XXXI. *Au Duc de Bouillon.* 64
Lettre XXXII. *A Mr. Duclos.* 66
Lettre XXXIII. *Au Duc de Broglie.* 67
Lettre XXXIV. *A la Maréchale de Contades.* 69
Lettre XXXV. *Au Maréchal de Belle-Isle.* 71
Lettre XXXVI. *Au Duc de Richelieu.* 73
Lettre XXXVII. *A la Comtesse de Baschi.* 75
Lettre XXXVIII. *A la même.* 79
Lettre XXXIX. *Au Marquis de Beaufort.* 81
Lettre XL. *Au Marquis de Castries.* 83
Lettre XLI. *Au Comte d'Affry.* 84
Lettre XLII. *Au Duc de Wirtemberg.* 86

Lettre. XLIII. *Au Duc de Belle-Isle.* 87
Lettre XLIV. *A la Comtesse de Baschi.* 90
Lettre XLV. *A la même.* 92
Lettre XLVI. *A Mr. Berryer.* 95
Lettre XLVII. *Au Comte de St. Florentin.* 98
Lettre XLVIII. *Au Cardinal de Bernis.* 100
Lettre XLIX. *A Mr. Bussy.* 102

Fin de la Table de la premiere Partie.

LETTRES

De Madame la Marquise

De Pompadour.

SECONDE PARTIE.

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

Depuis 1753, jusqu'à 1762 inclusivement.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES,

Chez THOMAS CADELL, dans le Strand,

M. DCC. LXXII.

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

LETTRE L.

A la Maréchale de BROGLIE.

1761.

MADAME, votre Lettre me fait honneur, & votre douleur me touche beaucoup : mais il m'eſt impoſſible de vous ſoulager ; le Roi eſt fort en colere, & je crois que Monſieur le Maréchal n'eſt pas ſans tort. Il vouloit vaincre tout ſeul, & il a été vaincu. Son adverſaire ſe dé-

fend assez bien ; il a une Lettre en poche qui semble le justifier. Cependant je suis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de Mr. le Maréchal ; il est brave, il entend parfaitement la guerre ; on dit que c'est le seul que les ennemis craignent & respectent, & le seul qui puisse faire oublier le Comte de Saxe, qui étoit l'Ange tutélaire de la France. Ainsi sa gloire est à couvert, & le dédommage bien de la perte de la faveur. Voilà bien des motifs de consolation, Madame, en attendant que la fortune change. Le Roi est bon ; il a beaucoup d'estime pour Mr. le Maréchal, & vous devez tout espérer. Il faut laisser passer cet orage, qui ne sauroit durer, & vous verrez un temps plus heureux ; dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite, & on en a toujours besoin. Je suis, &c.

LETTRE LI.

Au Maréchal de SOUBISE.

JE vis hier le gros Prince (*) Allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'estime : il savoit sans doute qu'il me faisoit plaisir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre, mais il est persuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles : consolez-vous. Le Roi est fort mélancolique ; cette suite continuelle de mauvais succès dans la guerre la plus juste & la plus nécessaire qui fût jamais, afflige sensiblement son bon cœur. Il souffre de tout ce que ses peuples souffrent ; il ne signe pas un Édit d'impôt qu'il ne le fasse en gémissant ; il faut l'avoir vu dans ces temps d'humiliation & d'adversité pour bien juger de

(*) Le Prince de Nassau-Saarbruck.

lui ; il a l'ame belle & généreuse. Le bon droit est pour nous, & le Ciel pour nos ennemis : adorons les profonds desseins de la Providence.

Quoi qu'il en soit, on a enfin mis la derniere main à ce qu'on appelle un chef-d'œuvre de politique, au *Pacte de famille* ; & ce que la France n'auroit osé demander ni espérer dans les temps les plus heureux, elle l'a obtenu au milieu de ses disgraces. Les Français sont, à présent, Espagnols, & les Espagnols sont Français ; c'est sur-tout à présent qu'*il n'y a plus de pyrénées*, comme disoit Louis XIV. On espere beaucoup de ce coup d'État, & les Anglais n'en seront pas contents ; ils seront obligés de séparer leurs forces pour faire tête aux Espagnols, qui ont une très-belle Flotte, une bonne Armée & de bons Officiers. On a résolu de forcer les Portugais à se déclarer ; leur neutralité est plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte, par les secours de toutes especes qu'ils fournissent aux Anglais, dont ils sont les très-hum-

bles ſerviteurs. C'eſt une choſe plaiſante de voir un Roi de cinquante ans en tutele, avec un fantôme d'autorité, qui regne ſans gloire & ſans liberté. Une nation qui a quelques ſentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, ſans ſe rendre inutilement eſclave, ridicule & mépriſable. Le Miniſtre d'Eſpagne agit avec beaucoup de zele & de chaleur. Cependant on croit que le Portugal refuſera d'abandonner les Anglais; les intérêts du Commerce de ces deux Nations ſont tellement liés & compliqués, qu'on regarde une rupture comme preſque impoſſible. C'eſt pourquoi les Eſpagnols ſe préparent ſérieuſement à faire un voyage à Lisbonne; & la France, malgré ſes preſſants beſoins, ne pourra ſe diſpenſer d'y envoyer un corps de troupes. Voilà, Monſieur le Maréchal, quelle eſt notre ſituation actuelle, craignant toujours, mais eſpérant beaucoup. J'eſpere auſſi que vous verez employé cette année : comptez ſur vos amis, &c.

LETTRE LII.

A la Comteſſe du BARAIL.

VOUS pouvez vous aſſurer que le jeune Marquis ne ſera pas oublié, à moins que je ne perde tout mon crédit : mais n'eſt-ce pas mon devoir de recommander les gens de mérite & ceux que j'eſtime ? Craignez-vous que je manque de mémoire ? Non, Madame, je me ſouviendrai toujours de vous aimer tendrement, & de vous obliger. La Cour n'a jamais été ſi brillante qu'à préſent au milieu de la miſere publique. Nous avons une demi-douzaine d'Alteſſes Allemandes, qui font grand fracas. Il y en a un, ſur-tout, qui daigne me faire ſa cour. Les hommes, & ſur-tout les Princes, ne font rien pour rien ; c'eſt pourquoi je devine qu'il a quelques vues, mais je le laiſſerai venir, & peut-être le ſervirai-je, car j'ai le cœur bon, & il a du mérite. Le vieux viſir (*)

(*) Le Maréchal de Belle-Iſle.

devient insupportable ; mais on le souffre parce qu'il est nécessaire, ou qu'il passe pour l'être. Il est toujours mécontent, sombre & farouche : la vieillesse, comme les honneurs, change les mœurs. Cela est insupportable, & il faut pourtant le souffrir. Adieu, ma chere amie, je ne changerai jamais pour vous, car j'ai trop de plaisir à vous aimer & à vous le dire. Donnez mille baisers pour moi à votre petite fille, & faites mille compliments au grand homme, &c.

LETTRE LIII.

A Monsieur de VOLTAIRE.

1762.

Je suis déjà informée de la sanglante Tragédie qui s'est passée à Toulouse. Votre charité pour la malheureuse famille de Calas & votre zele pour la servir, font honneur à vos sentiments & correspondent avec les miens. Vous êtes comme la sentinelle de l'Etat, vous vous faites un

devoir de découvrir les grands abus; il faut que vous ſoyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger, juſqu'à préſent les Juges de Toulouſe ont été bien précipités & bien cruels; il n'y a que des contradictions & des improbabilités dans leurs procédures, ce qui eſt d'abord un grand préjugé contre elles; la vérité & la juſtice n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un Avocat célebre & honnête-homme, travaille à un Mémoire ſur cette malheureuſe affaire; je le lirai auſſi-tôt qu'il paroîtra, pour me mettre bien au fait de la queſtion, après quoi j'emploierai hardiment tout mon crédit pour venger la cauſe de la juſtice & de la vertu opprimée. Je ſuis charmée, Monſieur, que vous vous ſoyez adreſſé à moi; cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous me croyez le cœur bon. Oui, je l'ai, ou crois l'avoir; & dans cette occaſion je tâcherai de mériter votre eſtime, & celle de ceux qui vous reſſemblent. Je ſuis, &c.

LETTRE LIV.

Au Marquis de BEAUSSAC.

1762.

JE vous remercie sincérement de vos soins, & je vous prie de me les continuer. Les nouvelles de Russie sont actuellement plus importantes que jamais. Il y a long-temps que nous savons que le nouvel Empereur n'aime pas la France; nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III ne se donnoit pas même la peine de cacher ses sentiments du vivant de sa tante; & j'ai oui dire qu'il ne manquoit jamais de plaisanter sur les défaites des Russes, ou des Alliés, quand l'occasion s'en présentoit, ce qui faisoit voir qu'il avoit un mauvais cœur & un mauvais esprit. Personne ne doute que ce Prince n'abandonne bientôt l'alliance: encore serons-nous bienheureux s'il ne se joint pas à nos ennemis. Dans une pareille circonstance, votre ministere est très-délicat; vous mar-

cherez par-tout sur des épines. Cependant, tout despotique que soit un Empereur de Russie, on ne croit pas que celui-ci ose abandonner brusquement la cause commune ; cette démarche, si elle étoit trop précipitée, ne manqueroit pas de déplaire à la Nation. Les Russes savent obéir, mais ils savent aussi se défaire de leurs Maîtres, quand ils osent abuser de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit sa Couronne, est un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce Prince seroit sur-tout déplorable dans la circonstance ; car l'Alexandre du nord est perdu, si la guerre dure seulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il est possible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées sont fort belles, & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada ; mais, hélas ! celles du Canada étoient à nous.

Le Roi est fort satisfait de votre conduite ; il a beaucoup de confiance dans

vos lumieres ; & perſonne ne doute que ſi le Czar abandonne ſes amis, vous n'aurez rien négligé pour l'empêcher. Je ſuis, &c.

LETTRE LV.

Au Duc de FITZ-JAMES.

1762.

Vous avez bien raiſon, Monſieur le Duc, l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il falloit le plaindre d'être né huguenôt, mais il ne falloit pas le traiter pour cela comme un voleur de grand chemin. Il paroît impoſſible qu'il ait commis le crime dont il étoit accuſé : cela n'eſt pas dans la nature. Cependant il eſt mort, ſa famille eſt flétrie, & ſes Juges cruels ne veulent pas ſe repentir. Le bon cœur du Roi a bien ſouffert au récit de cette étrange aventure, & toute la France crie vengeance. Le pauvre homme ſera vengé. Ces gens de Toulouſe ont la tête chaude, & plus de religion à leur maniere qu'il ne

leur enfaut pour être bons chrétiens. Dieu veuille les convertir & les rendre humains!

Vous vous moquez de moi, Monsieur le Duc, avec vos remercîmens. Il y avoit un poste vacant qui vous convenoit : vous le méritiez, j'en ai parlé au Roi, & voilà tout. Le service que je vous ai rendu m'a fait plus de plaisir qu'à vous. Partez donc pour l'Armée, & soyez l'ami du Prince de Condé. J'ai dans l'esprit que ce jeune homme ira loin : il a de grands exemples dans sa famille, & bonne envie de les imiter. Ses talens pour la guerre se développeront bientôt. Tant mieux ; on ne connoît plus la France : la race des grands hommes est presque éteinte : j'espere que vous aiderez à la faire revivre, & je souhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une maniere digne de vous.

LETTRE LVI.

Au Duc DE NIVERNOIS.

1762.

COMMENT vous portez-vous, Monsieur le Duc? Vous allez voir que vos amis ne

vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface, qui est *la falsa del libro*. Vous savez que nous n'avons que trop long-temps fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons besoin de la paix avec les Anglais, & que les Anglais n'en ont peut-être gueres moins besoin que nous. Eh bien, le Roi a hier résolu dans son Conseil de vous charger d'une petite commission à ce sujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne pour venir à Fontainebleau recevoir vos instructions: de-là vous irez à Londres faire la révérence au bon roi Georges qui vous attend, & l'inviter à être de nos amis. Le Roi ne savoit d'abord qui charger d'une négociation si importante & si délicate : une certaine personne a cité votre nom ; sur quoi ce bon Prince a beaucoup loué vos lumieres, vos talens & votre zele pour son service. Je l'écoutois avec plaisir, & j'étois bien éloignée de parler contre ma conscience en disant du mal de vous. Je sens que cet emploi est un peu désagréable : il seroit plus beau d'être l'Am-

baſſadeur d'un Roi vainqueur que celui d'un Roi vaincu. Mais vous êtes bon Français ; l'amour de la patrie l'emportera ſur vos répugnances. La paix que j'eſpere eſt la ſeule choſe que je deſire actuellement, & qui puiſſe m'attacher encore un peu à la vie. Ma ſanté n'eſt pas bonne ; mais ſi je puis voir la France paiſible, le Roi content, & ſes ſujets tranquilles après tant de calamités, j'aurai aſſez vécu. Je vous ſalue de tout mon cœur, Monſieur le Duc : vous aurez toujours une des premieres places dans la liſte de ceux que j'eſtime, & qui eſt très-courte, &c.

LETTRE LVII.

A la Comteſſe DE BASCHY.

1762.

MA chere Amie, car ce nom eſt plus beau que celui de Madame la Comteſſe, & c'eſt pourquoi je m'en ſers ſouvent, vous me demandez ſi je penſe toujours à vous ? Que ne me demandez-vous ſi je vis encore ?

Pourrois-je oublier vos charmes & votre mérite ? Enfin j'espere que nous aurons la paix. Elle nous est bien nécessaire après la guerre la plus funeste & la plus honteuse qui se soit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation sous Louis XIV s'est dissipée comme un songe, & elle ne trouve à son réveeil qu'une honte réelle. Quel temps ma belle Comtesse ! Le Roi est chagrin, & moi je pleure, tandis que le monde croit que nous sommes ici fort contens. Le bonheur ne se trouve pas dans les cours ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modestes & modérés, qui ne desirent, n'esperent & ne demadent rien.

Valcourt disoit hier en riant, qu'il auroit fallu pendre une demi douzaine d'Officiers Généraux, pour donner l'exemple, & que les Anglois avoient été bien servis depuis qu'ils avoient tué un Amiral. Le Roi ne rioit pas; mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire que ce raisonnement-là n'étoit pas tout-à-fait ridicule. Les Anglais nous ont bien fait du mal, & nous leur en avons bien fait aussi : voyez s'il y

a-là quelque sujet de consolation, car il faut profiter de tout. Valcour disoit aussi qu'au lieu de demander la paix, il n'y auroit qu'à laisser prendre aux Anglais le reste de nos colonies, retirer nos troupes d'Allemagne, & faire une guerre défensive sur nos frontieres; tandis que nous employerions la plus grande partie de nos forces pour faire des descentes chez l'ennemi, le harceler, désoler son commerce : &c. que par-là les Anglais seroient obligés de demander la paix à genoux en moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours : mais il auroit fallu prendre ce parti il y a deux ans; c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépite contre moi-même quand je considere quels gens j'ai recommandés pour soutenir l'honneur de la France; des gens qui n'étoient propres à rien & qui aspiroient à tout, qui savoient faire des révérences & des basseſſes, & couroient ensuite en Allemagne se battre comme des femmes, & servir de risée à toute l'Europe.

Ces réflexions me désolent & le Roi aussi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au Prince de Conti, pourquoi la France avoit tant dégénéré, & qu'on ne voyoit plus de Turennes, ni de Villars, ni de Saxes? *C'est*, dit-il, *depuis que nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Hélas! tout a changé. Adieu, ma belle Comtesse; je vous aime de tout mon cœur, &c.

LETTRE LVIII.

Au Maréchal de SOUBISE.

1762,

NOUS sommes accoutumés à recevoir de mauvaises nouvelles, mais nous n'y sommes pas moins sensibles. Celle de votre derniere Bataille a achevé de nous jetter dans la consternation. Vous avez de nouveau trompé les espérances du Roi & les miennes, & nous sommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, & nous admirons mal-

gré nous la sageſſe du Prince Ferdinand, qui avoit promis de vous battre, & qui a tenu ſa parole. Il falloit, diſent vos ennemis, qu'il comptât bien ſur ſa fortune, ou ſur votre incapacité. Quant à votre Collegue, tout le monde le juſtifie & le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger ſi ſévérement, & moi encore plus de vous avoir expoſé à l'être. Ne craignez pourtant rien: je prendrai ſoin de vos intérêts, & je tâcherai de faire votre paix avec le Roi, qui eſt réſolu de la faire avec ſes ennemis. Les vieillards qui ſe reſſouviennent des dernieres années de Louis XIV, leur comparent le temps préſent. Nous avons tout perdu, des Batailles ſans nombre, un million d'hommes, nos colonies, notre crédit & notre honneur. Nous n'avons plus n'y argent, ni reſſources. Le Roi parloit, il y a quelque temps, de s'aller mettre à la tête de ſes Armées pour les ranimer par ſa préſence. Je m'imagine que cette démarche auroit été utile; mais on l'en a diſſuadé. Au nom de Dieu, Monſieur le Maréchal, ſi les affaires ne

ſont pas encore tout-à-fait déſeſpérées ; tâchez de les réparer, & de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Sur-tout faites tous vos efforts pour ſauver Caſſel, qui feroit alors un équivalent dans le traité de paix. Quel eſt ce brave Luckner, dont on m'a tant parlé, & qui a acquis tant de gloire à nos dépens ? Il faut avouer que les Anglais ſont trop bien ſervis. Je hais ſur-tout & j'eſtime ce Marquis de Granby, qui doit au moins partager par moitié la gloire du Prince Ferdinand. Je conviens qu'il eſt bien difficile de vaincre de pareils hommes, & nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux déſaſtres, à moins que vous ne faſſiez changer la fortune, ce que je ſouhaite de tout mon cœur, ſans oſer l'eſpérer. Je ſuis, &c.

LETTRE LIX.

Au Duc de CHOISEUL.

1762.

JE suis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le Roi est content & vous estime. Le vieux Maréchal étoit trop systématique, & les hommes à système réussissent rarement. Jamais Ministre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier Roi, que l'on fit Ministre de la Guerre parce qu'il savoit bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire, & de réparer ses fautes. Vous commencez dans des temps bien difficiles; mais votre gloire en sera plus grande, si vous triomphez des difficultés, comme je l'espere.

Ce qui se passe parmi les Russes est inouï: quels Maîtres! quels Sujets! L'Impératrice Elisabeth meurt, son neveu lui succéde,

& sa femme le supplante, & tout cela en six mois de temps. Le pauvre Pierre avoit grand tort aussi de se brouiller avec sa femme. Je ne pense pas qu'il faille se fier à la nouvelle Impératrice, ni compter sur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ses principaux prétextes la paix honteuse qui avoit été conclue avec la Prusse; soyez sûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des horreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus espérer grand chose de la part des Espagnols : je les crois sinceres, mais ils sont inactifs & irrésolus. Quant à l'Allemagne, tout y est désespéré. L'Allemagne a toujours été le tombeau des Français : dans cette guerre elle a encore été le tombeau de leur gloire. Ainsi ce bel épouvantail du *Pacte de famille* n'aboutit à rien. Les Anglais en ont eu peur : à présent ils rient avec raison de leurs frayeurs & de nos vaines espérances. Le plus sûr est donc de faire la paix : mais l'ouvrage sera difficile avec un peuple insolent dans la victoire, qui est l'ennemi naturel du genre humain & sur-tout des Français.

Monsieur le Duc, si vous venez à bout de cette grande affaire, vous aurez la gloire d'avoir sauvé votre Patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix sûre, cela est impossible; les Anglais & les Français ne peuvent rester long-temps amis: la haine réciproque des deux Nations, la rivalité du commerce, l'opposition des intérêts & des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'est pourquoi je m'imagine qu'il faut tâcher de nous conserver quelques établissemens en Afrique & dans les Indes : c'est l'unique moyen de réparer & d'augmenter votre Marine, de sauver notre commerce, de nous fortifier par-tout, & d'attaquer les Anglais avec plus de succès & de sûreté, quand l'occasion s'en présentera. La prise de nos Vaisseaux maachands avant la déclaration de guerre étoit uue action infame que la France n'oubliera jamais, qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous sommes humiliés! Nous donnons à nos ennemis des Perruquiers, des rubans & des modes; & ils nous donneront des Loix ! J'espere que

cela ne durera pas : tâchez, Monsieur le Duc, de faire la paix aux conditions les plus raisonnables qu'il se pourra ; après quoi préparez-vous à la guerre. Je suis, &c.

LETTRE LX.

A la Comtesse de BASCHY.

1762.

JE voulois vous écrire ce matin, & ma plume commençoit déjà à courir, lorsqu'une femme que vous connoissez m'est venue interrompre brusquement. » Allons, Madame, m'a-t-elle dit, laissez-» là votre Lettre & vos complimens ; il » faut nous divertir ». Je l'ai suivie en grondant, & nous avons été pour nous divertir chez la grosse Ducheſſe qui a fait tout au monde pour m'amuser sans pouvoir y réussir : j'étois de trop mauvaise humeur. A la fin, cependant nous avons vu entrer un petit Ange, que j'ai beaucoup embrassé & caressé : c'étoit votre fille.

En honneur elle est adorable, la petite : elle a de beaux yeux, de beaux traits, un air fin dans tout ce qu'elle dit ou qu'elle fait ; beaucoup d'esprit, de douceur, de modestie & un bon cœur : l'homme qui l'aura sera bien heureux, s'il est digne d'elle & de vous. Sa présence a dissipé ma mélancolie & la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une si belle bouche n'a dit des choses si agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, & puis nous sommes revenues ici. Pour continuer mon plaisir, je me suis aussi-tôt mis à vous écrire. A propos, connoissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille ? Il étoit hier à la Messe du Roi auprès de la belle Marquise de Gondi. Elle l'avoit vu deux ou trois fois chez ses amies, & lui avoit parlé avec politesse. Ne voila-il pas que ce benêt avec sa figure abominable se met dans la tête qu'elle est folle de lui ? Il étoit donc à la Messe à côté d'elle, sans qu'elle s'en apperçut, & il ne savoit comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin

fin l'amour eſt ingénieux : il lui pouſſe donc rudement le bras, & fait tomber ſes *Heures*, afin d'avoir la ſatisfaction de les ramaſſer & de lui baiſer la main. Tout cela lui a réuſſi juſqu'au baiſer, qu'on eut l'adreſſe d'éviter. La Dame de retour chez elle lui à fait dire que ſon procédé avoit été indécent & groſſier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui montrer ſon viſage, & qu'elle ſouhaitoit ſincérement qu'il devînt auſſi ſenſé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui ſe croit un Adonis. Il en eſt tombé malade : quatre Médecins n'ont pû empêcher qu'il n'eût le tranſport au cerveau, & il eſt à l'agonie. S'il meurt, ſon hiſtoire ſera une des plus tragiques dans celle de l'amour-propre. Mais, hélas ! qui eſt-ce qui n'en a pas ? Il y a dix momens dans la journée, où je me crois encore très-jeune & très-belle, contre un où je n'en crois rien du tout. La Ducheſſe vous a-t-elle vue, comme elle l'avoit dit ? Elle eſt du très-petit nombre des femmes eſtimables. Elle a beaucoup

de religion, d'esprit & de gaieté : ce sont les personnes que j'aime, quoique je ne les suive que de loin.

On raconte des merveilles de la B... (*), elle est folle à lier. Hélas! c'est l'amour, le tendre amour qui en est la cause. L'autre jour elle fut si contente de son amant qu'elle lui donna son portrait enrichi de diamans, qu'elle avoit reçu la veille de son mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que sa maîtresse. Il avoit beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part, & lui demande cent pistoles sur son bijou. La pauvre B.... est enragée de cette marque de mépris, & veut tout de bon renoncer à l'amour : personne n'en croit rien, mais en attendant elle fait pitié. Les passions sont bien dangereuses & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien! Il n'y a point de nouvelles. Nous passons notre temps à l'ordinaire à nous ennuyer, & nos Ministres à bâtir des châteaux en

(*) La Duchesse de Beauvilliers.

Espagne. Les Habitans de Dunkerque se préparent à célébrer une Fête séculaire : il y a presque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être Français, & ils vont s'en réjouir solemnellement : cela fera rire les Anglais. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer une ame toute entiere & tout dire sans crainte & sans réserve. Venez, que je vous embrasse : mais ; hélas ! je n'ai pas le bras assez longs, &c.

LETTRE LXI.

A Madame l'Abbesse de CHELLES (*).

1762.

Je recommande à vos prieres le Roi, la France & moi, avec tout le reste : le Ciel n'est jamais sourd aux prieres des Saints. On va travailler à la paix, mais il n'y a que Dieu qui puisse nous la don-

(*) Auparavant Mademoiselle de Rupelmonde.

ner. C'eſt une grace, Madame, que vous êtes digne de demander & d'obtenir. Que vous êtes heureuſe d'avoir quitté ce monde bas & méchant ! Il y a des belles Dames qui me portent envie, & moi j'envie leur liberté. La raiſon, les années, le malheur des temps, le mépris des petites vanités des Cours, qui font pitié quand on les connoît, m'ont jetté dans une mélancolie noire qui me dégoûte de tout. J'ai deſiré les grandeurs, & m'en voilà raſſaſiée. Cependant il me faut porter la joie ſur le viſage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. » Mais qu'avez-vous, me dit » quelqu'un, vous n'êtes pas contente ? » Sire, lui dis-je, je ſuis fort contente; » & en même temps je ſuis prête à pleurer, me voyant forcée de diſſimuler. Le Roi ſe ſouvient toujours que vous étiez l'ornement de ſa Cour ; il vous regrette & vous admire : il dit que vous ſervez à préſent un meilleur maître. Hélas ! je voudrois bien le ſervir ce meilleur maître. J'ai dans l'eſprit que l'ennui, la triſteſſe qui m'accablent, ſont une invitation de

sa part : mais je suis foible, & je continue à porter mes chaînes. Je vous salue, Madame, avec le respect & l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, & priez pour moi, &c.

LETTRE LXII.

Au Duc de NIVERNOIS.

1762.

VOUS avez donc vu la Capitale & les nouveaux Romains, comme ils s'appellent : vous aurez de la peine à les aimer. Le Roi Georges vous a bien reçu, les Seigneurs vous caressent, & la canaille vous siffle : c'est tout ce que nous avions prévu. Le grand point est de s'attacher au principal : il faut parler au Pilote & aux Officiers du Vaisseau, sans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'histoire de votre souper de Cantorbery nous a bien fait rire : cela est juste, la paix n'est pas faite, & votre hôte vous a traité en ennemi. Les Anglais, dites-

vous, ont généralement désapprouvé la conduite de cet honnête homme : la réparation est généreuse & suffisante ; mais je ne crois pas que vous soupiez jamais chez lui. On admire vos dépêches ; le Roi est très-content. On est prêt à céder volontiers le Canada aux Anglais : grand bien leur fasse ! Mais pour les Isles & Pondichery, il faut les sauver à quelque prix que ce soit. Quant à la rançon des prisonniers & aux billets du Canada, il n'y aura pas de difficulté : c'est un petit Mémoire de marchand, qu'il faudra payer aussi-tôt. Je vous prie de ne pas oublier de présenter mes respects à la grande Dame : la bagatelle que je lui ai envoyée est trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir : nous nous recommandons toujours à elle, &c.

LETTRE LXIII.

A la Comteſſe de B A S C H Y.

1762.

Que dites-vous de l'Archevêque? (*) N'eſt-il pas plaiſant de venir nous fatiguer de ſa bulle & de ſes querelles avec le Parlement, tandis que nous ſommes dans des inquiétudes mortelles ſur le ſuccès de la guerre, ou les négociations de la paix? C'eſt comme ſi on diſoit à un homme de venir ſéparer des enfans qui ſe battent dans la rue, tandis que le feu eſt dans ſa maiſon. Je ſuis bien en colere, Madame: de quels charmes voulez-vous parler? Je croyois d'abord que c'étoit quelqu'un qui vous regardoit, qui avoit fourré cette phraſe-là pour vous. Hélas! mes charmes ſont partis avant moi. De grace, à l'avenir, mettez beaucoup d'amitié dans vos Lettres, & point de complimens.

(*) De Paris.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le Duc nous mande que les Anglais savent faire la guerre, mais qu'ils ne savent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des sacrifices ; ils nous rendent notre sucre & les toiles des Indes ; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges du Canada : grand bien leur fasse ! La perte n'est pas grande, exceptez celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien servis.

Il faut, ma chere, que je vous conte une folie. l'Ambassadeur que vous savez (*), m'est venu rendre ce matin une visite, & aprés les premiers complimens, il s'est écrié : *En vérité, Madame, vous avez de beaux yeux* ! Je me suis tournée vers lui, & lui ai demandé gravement s'il parloit à moi ? Eh, à qui parlerois-je donc ? dit-il, ce n'est pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, & m'a donné tant de vanité que je me suis d'abord habillée en couleur de rose comme une petite fille. Mais voilà

(*) Le Duc de Bedford.

par malheur qu'en passant devant une glace, j'ai rencontré un visage maigre de quarante ans. J'ai demandé qui étoit cette femme-là ; on m'a dit que c'étoit moi, & sur cela j'ai quitté ma robe couleur de rose. Mais parlons sérieusement, ma belle Comtesse ; je vous aime avec une tendresse, dont je suis quelquefois surprise & dont je ne me serois jamais crue capable pour une femme. Croyez que c'est le plus grand plaisir de ma vie : *Dolce vita amorosa : per che si tardi nel mio cor veniti !* C'est de mon amitié pour vous au moins que je parle : l'amour ne mérite ni mes éloges ni mes regrets. Ayez soin de votre santé, si vous avez quelque égard pour la mienne. La belle insensible vous salue, & m'a donné un baiser pour vous, &c.

LETTRE LXIV.

Au Duc de NIVERNOIS.

1762.

Il faut toujours vous remercier, Monsieur le Duc : vous ne nous envoyez que

de bonnes nouvelles, & vos Lettres ſont charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes ſombres & jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir là canaille de Londres avec un air bête vous regarder comme des rhinocéros, & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous, qu'à vous en louer: je n'en doute pas: j'ai connu des hommes de ce Pays-là, qui pour les manieres, la politeſſe, la magnificence & les ſentimens auroient pu nous donner des leçons. Vous avez la modeſtie de dire que c'eſt à votre caractere public qu'on fait accueil : point du tout ; j'oſe dire que c'eſt à vous même : on voit votre mérite, & on l'honore ; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la Bourſe de Londres, & on vous a hué? Mais pourquoi y alliez-vous? J'aimerois autant m'aller expoſer dans la forêt noire. La Populace Auglaiſe n'eſt ni polie ni aimable: c'eſt peut-être tant mieux. Il y a des gens qui penſent que ſi ce peuple le devenoit jamais, il ceſſeroit d'être

craindre. Quant à l'objet de votre mission, tâchez ; Mr. le Duc, de votre côté, l'adoucir certains articles, comme la pêche de Terre-Neuve, que la France ne sauroit accepter à des conditions aussi honteuses. Nous nous en rapportons toujours votre sagesse & à vos lumieres: Mr. de Choiseul vous seconde ici de son mieux. Cultivez nos amis : je vous prie de leur présenter mes devoirs, &c.

LETTRE LXV.

Au même.

Octobre 1762.

JE vous remercie beaucoup, Monsieur le Duc, de votre attention & de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négociation. Elle va rapidement, & elle ne pouvoit être en de meilleures mains. C'étoit l'opinion du vieux Maréchal de Belle-Isle, qu'il n'y avoit point de Pays au monde où il fût plus aisé de semer la division qu'en Angleterre : il faut

qu'il y ait toujours deux factions; il ne s'agit que d'en gagner une, & vous faites vos affaires pendant qu'elles se déchirent. Il disoit aussi quelquefois en riant que, s'il étoit assez riche & assez fou pour acheter la Couronne d'Angleterre, rien ne seroit plus facile que de trouver des marchands qui la vendroient. Après tout, les Anglais sont de bonnes gens : ils sont actuellement raisonnables, & sinceres dans leurs procédés. Le seul obstacle à la paix l'année derniere étoit ce vieux renard de Pitt : il sentoit bien qu'elle étoit nécessaire; mais il ne vouloit pas y avoir part, de peur qu'il ne perdît sa faveur parmi la populace, à qui il jugeoit bien qu'elle seroit odieuse, & afin qu'il pût désoler son Roi, quand il jugeroit à propos. Cet homme-là est très-habile Ministre sans contredit; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme, l'année passée, & je ne sais pas s'il en agit en honnête homme avec sa propre Nation. Sa faction est puissante, & il est impossible d'acheter tous ces gens-là : en pareil cas, il faut se fortifier d'un autre côté.

Il eſt certain, Mr. le Duc, que vous vous conduiſez avec un adreſſe infinie : c'eſt un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure la paix la plus néceſſaire qui fût jamais ; c'eſt une obligation que le Roi & la France vous auront.

Eſt-il vrai qu'il y ait beaucoup de priſonniers Français en Angleterre, qui s'y ſont mariés, & ont établi de Manufactures de batiſtes ? Examinez cela, s'il vous plaît ; & voyez s'il ſeroit poſſible de prévenir la perte de tant de Sujets du Roi, & d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je ſouhaite que vous paſſiez auſſi agréablement votre temps à Londres, que le Duc de Bedford le fait à Paris : il ſe réjouit, & paroît fort gai. Sa commiſſion n'eſt pas embarraſſante : il n'a qu'à dire oui ou non à ce qu'on lui propoſe ; ce qui lui laiſſe beaucoup de temps pour les amuſemens. Les Anglais ne ſavent pas rire chez eux ; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, Mr. le Duc,

vous n'avez certainement pas le temps de vous divertir : les affaires vous occupent tout entier : ces soins sacrés qui regardent la Patrie sont les plaisirs des belles ames. Je vous salue de tout mon cœur : j'espere que vous penserez aux petites emplettes que vous savez, & que vous ferez mes civilités à tous nos amis. Je suis, &c.

LETTRE LXVI.

A la Comtesse de BASCHY.

1762.

IL y a quinze jours que je vous ai écrit, ma tendre amie ; c'est-à-dire, qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaisir ; car à présent je n'en connois gueres d'autre que celui de lire vos Lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien soin de votre santé & de votre beau visage que je baise tendrement.

Nous avons eu ici le vieux Roi Stanislas : il est toujours gai, quoique dévot.

Sa digne fille ne l'imite que dans le second point : c'eſt une Sainte, dont la vue ſeule afflige les pauvres pécheurs. Staniſlas aime fort les Jéſuites, qui dirigent ſa conſcience & ſes revenus : ainſi les voilà en bonnes mains. Cependant par égard pour ſon rang, ſon âge & ſes vertus, la proſcription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas juſqu'en Lorraine : ce bon Prince en mourroit de chagrin ; & il eſt bon qu'il vive encore pour l'exemple des Rois & le bien de ſes peuples. C'eſt une choſe étonnante & en même temps fort naturelle, que l'affection que les Lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avoit coutume de ſe promener par-tout le Pays dans une caleche : il n'avoit qu'un ſeul page avec lui dans ces courſes, & il s'amuſoit à fumer avec une grande pipe à la turque de ſix pieds de long. Comme on lui repréſentoit un jour à ce ſujet qu'il expoſoit ſa perſonne ſacrée : *eh ! qu'ai-je à craindre*, dit-il, *ne ſuis-je pas au milieu de mes enfans ?* Voilà ſelon moi, un mot ſublime, que les Souverains devroient bien

méditer : il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ſentiſſent comme lui le bonheur d'être aimés, & méritaſſent de l'être. Sa bonté lui a acquis le ſurnom de *Bienfaiſant*, qui eſt, à mon gré, le plus grand & le plus beau des titres pour un Roi.

On n'a pas approuvé ici les Lettres qu'il a écrites aux Puiſſances belligérantes pour leur offrir ſa médiation. S'il n'eût pas été ſi vieux, il auroit bien prévu qu'on la mépriſeroit. Un médiateur doit être parfaitement neutre : mais un beau-pere n'eſt pas cenſé l'être dans une affaire entre ſon gendre & ſes ennemis. Au reſte, cette démarche irréguliere lui fait honneur dans le fond : il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui eſt ſans ceſſe le jouet de l'ambition des Princes

Vous voyez, ma chere amie, que je retombe toujours dans la morale. C'eſt un ſujet que j'aime, & qui me convient pour bien de raiſons, vous le ſentirez vous-même un jour auſſi bien que moi.

La paix eſt preſque conclue, & nous nous en réjouiſſons comme les joueurs, qui

qui, après avoir preſque tout perdu, viennent à bout de ſauver quelques louis d'or qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la premiere occaſion. Adieu, ma belle Comteſſe, réjouiſſez-vous auſſi avec nous, & aimez-moi.....

LETTRE LXVII.

A la même.

OUI, Madame, j'ai vu quelque choſe de la *Nouvelle Héloïſe;* mais je n'ai pas eu la patience d'aller juſqu'au bout. Quelle mauſſade créature que cette *Julie d'Etanges !* Combien de raiſonnemens & de babil vertueux pour coucher à la fin avec un homme! Je crois que le pauvre Rouſſeau eſt un peu fou, malgré tout ſon mérite : il a des idées ſi ſingulieres, il écrit d'une maniere ſi extraordinaire & ſi arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de ſa tête: car la ſageſſe eſt ſimple, unie, douce & ſociale. La folie de cet homme eſt d'être

admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, grossier, avec autant de soin que d'autres à être amusans, gais & polis. Il y a quelques temps qu'ayant appris qu'il étoit pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre, il falloit user d'artifice, & donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de musique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avois réellement que faire, & on lui compta cent louis pour sa peine. *Non, non; c'est trop*, dit le bourru, *il ne me faut que douze francs.* Il prit donc douze francs, laissa le reste, & se renferma sur le champ dans la caverne pour se caresser & s'admirer soi-même. Vous m'avouerez, ma chere, que voilà un originale d'un nouvelle espece. Les anciens Cyniques mépriſoient tout, l'or, la table, les plaisirs, & les Rois, pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de

reſſembler à ces gens-là, & n'en eſt que plus à plaindre. Les Cyniques avoient grand nombre d'admirateurs, & ils avoient quelquefois la ſatisfaction d'inſulter à des Rois qui étoient aſſez bons pour les aller voir. Mais ce temps paſſé n'eſt plus, & je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaiſir de dire à Louis XV : *Ote-toi de mon Soleil.* Cependant j'admire ſon éloquence & la force de ſon ſtyle. J'ai fait du bien à des gens qui valoient beacoup moins que lui, & je l'aurois obligé très-volontiers s'il l'avoit voulu. Après tout cet homme-là n'eſt pas un Auteur pour moi, il eſt trop ſombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours augmentant, & cela ne me plaît pas. Il me faut une Philoſophie aimable, douce, touchante, ſans raiſonnemens alambiques, ſans argumens d'Avocat, & ſur-tout ſans mauvaiſe humeur. N'êtes-vous pas de mon goût ?

Ne montrez cette Lettre à perſonne : liſons & jugeons les livres pour nous-mêmes, ſans rien prétendre, ni rien affecter. Voilà une longue Lettre ſur des riens ;

mais je n'avois rien à vous dire, & j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix, que cette paix sera humiliante, que le Comte plaît toujours beaucoup au Roi, & que je vous aime de tout mon cœur : mais vous savez tout cela. Adieu, mon amie, souvenez-vous toujours de la belle Déesse, qui n'est plus ni Déesse, ni belle, & qui ne s'en soucie gueres. . . . . .

LETTRE LXVIII.

A la même.

1762.

Vous me parlez toujours du pauvre Mr... (*) Je le souffre, mais je ne suis pas obligée de l'estimer. Je lui dis quelquefois : » Mon pauvre ami, vous devriez » considérer ce que vous étiez, plutôt que » ce que vous êtes : j'espérois que la va-

(*) Le Marquis de Marigni, frere de Madame, autrefois Monsieur Poisson.

» nité vous rendroit un galant homme,
» & je me suis trompée. Vous prenez des
» airs de grand Seigneur, qui sont in-
» supportables dans ceux qui sont nés
» grands Seigneurs, mais ridicules dans
» un homme comme vous. » Eh bien, il écoute tout cela, dit que j'ai raison, me remercie, & va de-là se faire appeller *Monseigneur*, par D... & ses pareils. Comme je désespere de le corriger, j'ai résolu de lui laisser recueillir la haine & le mépris de ceux qui ont le malheur de l'approcher, puisqu'il n'y est pas sensible. Je l'appelle aussi quelquefois *Monseigneur*, & il ne voit pas que je me moque de lui. Mais laissons-là ce pauvre homme, & parlons de vous, ma chere : vous êtes bonne, vraie, décente; vous connoissez le monde qui vous estime ; tout le monde vous honore, vous aime & vous recherche. Continuez à vous faire estimer : c'est le seul plaisir solide de la vie, & je tâcherai de le partager avec vous. Je m'imagine que les belles qualités des personnes que j'aime sont aussi les miennes : telle est la dé-

licateſſe des cœurs qui ſe chériſſent véritablement comme les nôtres.

Que vous dirai-je du Duc de B... (*)? Nous l'avons reçu comme un Ange de paix : mais cet Ange eſt vieux, & n'eſt pas aimable. Il m'a rendu viſite en cérémonie; & je l'ai reçu ſans façon. Il parle aſſez bien, mais il raiſonne aſſez mal, & ne me paroît pas avoir l'eſprit juſte : ainſi c'eſt le meilleur Ambaſſadeur qu'on pût nous envoyer. La premiere qualité d'un Miniſtre public eſt de ſavoir bien mentir pour l'avantage de ſon pays : le Duc ment comme tous les autres, mais il ne ſait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les piſtoles d'Eſpagne, & qu'il ne hait pas les Louis-d'Or de France, qu'il a pour regle inviolable de faire d'abord ſon profit, & puis celui des autres. Je voudrois que cela fût vrai, mais je ne le crois pas : il eſt aſſez riche pour pouvoir reſter honnête homme. Nos Miniſtres ont tous les jours des conférences

(*) Bedford.

avec lui : il parloit d'abord fort haut. Comme on s'y étoit attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou six heures de temps on a deviné tous ses secrets, ce qu'il vouloit dire, & ce qu'il ne vouloit pas dire, sans même qu'il s'en doutât; de sorte qu'on sait déjà quelles seront les conditions de la paix, comme si elle étoit déjà faite avec le Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande. Mais à propos de ces beaux titres du Roi Georges, le Duc de Bourgogne les ayant vus dans un livre, demanda hier à son Gouverneur, *s'il y avoit deux Rois de France, & si son grand-Papa avoit un Collegue ?* On lui répondit que son grand-Papa étoit réellement Roi de France, mais qu'il y avoit un autre homme qui disoit qu'il l'étoit. Le petit Prince éclata de rire, & trouva que cet autre homme étoit fort plaisant.

Vous savez sans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté : on l'accuse de concussions, de péculat, & de toutes sortes de crimes : mais on ne l'accuse pas de poltronnerie. On va lui faire son procès;

je plains tous les malheureux : cependant la juſtice veut qu'il ſouffre, s'il l'a mérité. Je ſuis bien malheureuſe auſſi, quoique d'une autre maniere. La miſere publique, dont on m'accuſe, la haine de mes ennemis, l'ennui de la Cour, une mauvaiſe ſanté qui empire tous les jours, les rides que je commence à avoir ſur mon viſage, & que d'autres ont apperçues avant moi, tout, en un mot, ſert à rendre ma ſituation auſſi triſte que d'autres la croient agréable. Cependant je ne ſuis pas tout-à-fait à plaindre, puiſque j'ai une amie à qui je puis montrer mon ame toute entiere, qui me plaint ſincérement & me conſole. Qui m'auroit dit, il y a une douzaine d'années, que j'aurois beſoin de conſolations ? Adieu ma très-chere, je vais pleurer, & penſer à vous. Je ſuis, &c.

LETTRE LXIX.

Au Maréchal de NOAILLES.

1762.

CE que vous m'écrivez au ſujet de la préſente négociation avec l'Angleterre, n'eſt peut-être que trop vrai. Elle eſt accablée preſque autant que nous; elle a une dette énorme & effrayante; ſes richeſſes ne ſont que du papier, & ce qui la ſoutient c'eſt uniquement ſon crédit, qui commence cependant à baiſſer. Peut-être que ſi la guerre continuoit ſeulement encore un an, les Anglais ſeroient obligés de faire banqueroute, ou de réduire l'intérêt de leurs fonds, ce qui leur ſeroit également funeſte, & nous ſerions amplement vengés. Je comprends toutes ces raiſons, je les approuve, & je vous en ſuis obligée. Mais le Roi eſt las de la guerre; il eſt le maître, & il faut obéir. Cependant; Mr. le Maréchal, continuez-moi vos avis; la fin.

gularité de ma situation me les rend nécessaires, & la supériorité de vos lumieres me les fait estimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la Cour ? Vous y trouveriez des amis sinceres, à qui vous seriez utile, & qui à leur tour seroient charmés de vous servir. Considérez d'ailleurs qu'il est fort incommode de ne pouvoir conférer que par Lettres : je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirois de bouche, & vous ne pouvez m'écrire la moitié des choses que vous pourriez me dire & que j'ai besoin de savoir. Mais vous aimez votre repos & votre liberté : hélas ! vous avez bien raison, je vous envie. Votre fils sera un galant homme, digne de vous : mais il n'est pas encore aussi Philosophe que son pere, car il aime le monde, comme tous les jeunes gens qui ne le connoissent pas, & il veut faire son chemin. Soyez sûr, Monsieur, qu'il y a une certaine personne qui l'aidera de tout son pouvoir, & qui a déjà fait quelque bagatelle pour lui, en attendant mieux.

Mais pour revenir aux Anglais, ne trouvez-vous pas qu'il eſt bien dur de payer la ſubſiſtance des priſonniers qu'ils ont faits ſur nous? Il me vient dans l'eſprit à ce ſujet une comparaiſon qui me ſemble juſte. Suppoſé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de ſon voiſin, aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant ſept ans, & puis d'exiger que ce voiſin lui paie leur penſion lorſqu'ils lui ſont rendus? N'y a-t-il pas là deux injuſtices? Mais par malheur il ne s'agit pas ici de juſtice : la force a enlevé les enfans du Roi, & la force oblige à payer leurs dépenſes. Dieu ſoit loué de tout! mais les choſes vont horriblement mal dans ce monde, comme diſoit le Philoſophe Martin.

J'embraſſe toute votre famille : quand m'enverrez-vous la petite Henriette? Je meurs d'envie de la voir, quoiqu'à chaque fois elle renouvelle mes douleurs en me rappellant le ſouvenir de ma chere Alexandrine, qui avoit comme elle un bon cœur & un très-beau viſage. Hélas! la

mort me l'a impitoyablement enlevée lorſque j'etois ſur le point de la marier; & cela en vingt-quatre heures de temps. Que je la hais cette mort, non pas tant pour moi, que pour les perſonnes que j'aime & qu'elle m'arrache d'entre les bras! Si je pouvois faire des vers comme Voltaire, la belle ſatyre que je ferois contre elle! mais, helas! je le ſais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le Mémoire de Dubret: je n'ai fait que le parcourir a la hâte faute de temps; mais je crois qu'il y a du bon. Je ſerois charmée que ſon projet fût véritablement utile & poſſible au commencement de la paix. La France a beſoin d'un bon régime pour ſe remettre. C'eſt comme un malade qui ſort d'une maladie dangereuſe, & qui ne ſauroit trop ſe tenir ſur ſes gardes de peur d'une rechûte. Il y a grand nombre de Médecins qui adreſſent tous les jours au miniſtere des remedes qu'ils diſent excellens & infaillibles: mais nous craignons les Charlatans & les Empiriques. Vous,

Monsieur, qui connoissez si bien la maladie de l'Etat; fournissez-nous des remedes bons & sûrs ; ou du moins aidez-nous à rejetter les mauvais & à les connoître. J'attends une Lettre, & je la veux bien longue pour mon plaisir & mon instruction. Adieu, Monsieur, soyez persuadé que personne ne vous estime plus que moi.

Je suis, &c.

LETTRE LXX.

A la Comtesse de BASCHY.

1762.

ENFIN après six semaines de conférences, de complimens & de patience, on a conclu les *Préliminaires* de la paix, & tout le monde est dans la joie, car cette guerre étoit un horrible fardeau. Le Roi revenoit de la chasse lorsqu'on les lui a présentés. Il les a signés encore tout botté, en disant qu'il n'avoit jamais rien signé avec plus de plaisir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle il gagna la

Lorraine, étoit plus agréable à ſigner: mais peut-être ne s'en ſouvient-il plus. Sa bonté d'ame paroît bien ici, & ſon amour pour ſon peuple ; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de ſoulager ſon peuple : mais c'eſt beaucoup pour un bon Roi. N'admirez-vous pas cette ſinguliere conformité entre la fortune de cet excellent Prince & celle de Louis XIV ? Ils ont tous deux été heureux, craints & reſpectés de toute l'Europe, pendant plus de quarante ans ; après quoi ce n'a plus été qu'un long & déplorable enchaînement de calamités, de perte & de miſere. Quels temps? hélas! Aurois-je jamais cru vivre aſſez pour voir *Louis le Bien-aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace? Un ſoldat, qui ſervoit dans la derniere guerre ſous le Maréchal de Saxe, répondit un jour à des étrangers qui lui demandoient quel étoit ſon Pays? *J'ai l'honneur d'être Français.* Qui oſeroit en dire autant aujourd'hui? Cependant tout le monde eſt en l'air au ſujet de ces *Préliminaires* :

tout le monde s'embraſſe, ſe careſſe, ſe félicite : j'ai peur que la joie ne nous rende ſous, comme la douleur nous a rendu miſérables.

Hier la petite Marquiſe que vous ſavez, courut chez moi toute eſſouflée, toute ſuante, toute palpitante. » Eſt-il vrai, » Madame, me dit-elle, que la paix ſoit » faite? Non, Madame, lui dis-je, mais » elle ſe fera. Eh quand, Madame, re- » prit-elle, pour l'amour de Dieu, quand » ſe fera-t-elle? » Je lui demandai quel intérêt ſi vif elle prenoit à la paix? Elle ſe mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin je la preſſai, & je découvris qu'il y avoit un homme aimable à l'Armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, & qu'elle haïſſoit la guerre & aimoit la paix de tout ſon cœur à cauſe de lui. Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue*, & j'eſpere que vous viendrez me voir. Je ſerai ſeule au milieu de la foule, & ne verrai que vous, parce que vous valez mieux que tout le reſte. Je vous prie de donner pour moi

deux cens louis à la petite la Vergue : j'aime cette fille-là pour ſes bonnes mœurs & ſon eſprit : je lui ferai toujours du bien, ſi elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle ſache que cela vienne de moi : par-là nous éviterons la vanité l'une & l'autre. Je me porte bien, mon frere auſſi ; & vous auſſi, à ce que j'eſpere. Adieu, il y a long-temps que je n'ai été d'auſſi bonne humeur qu'à preſent, à cauſe de cette paix qui doit réjouir tout le monde, & parce que je m'attends à vous embraſſer dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N... (*), grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avoit été fort gai dans un certain endroit. Je voudrois bien ſavoir ſi un loyal Chevalier doit rire dans l'abſence de ſa Dame. Quelle horreur ! Manger une omelette brûlante ſur le derriere nu d'une pauvre fille. Cette aventure a tranſpiré malgré toute ſa fineſſe ; & on convient généralement que c'eſt une fort mauvaiſe &

(*) Nanteuil.

fort cruelle plaisanterie. Nous connoissons ici son complice. Ils ont, dit-on, donné cinquante louis à cette fille : c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez pour le martyre qu'elle a dû souffrir. Il faut avouer que le monde est quelquefois bien fou & bien méchant. Les femmes mêmes veulent aussi commencer à donner des scenes. Des Dames qu'on m'a nommées, revenant de la campagne la semaine derniere, se sont arrêtées dans une hôtellerie pour se rafraîchir ; & s'étant mises à boire, elles ont cassé dans leur belle humeur les verres & les vitres pour imiter un peu le tapage des hommes. Quelles femmes! Adieu, encore une fois. Est-ce que vous ne me dites pas de finir ? Je suis, &c.

LETTRE LXXXI.

A la même.

1762.

Le plaisir que j'ai eu de vous voir a été bien court, ma chere Comtesse: je ne sais

d'autre moyen de le rappeller & de me consoler que celui de vous écrire. Vous savez que nous étions aussi transportés de la conclusion des *Préliminaires*, qu'un pauvre mourant à qui son Médecin annonce qu'il lui sauvera la vie : mais voici bien d'autres nouvelles. Les Anglais ; c'est-à-dire, les marchands & le petit peuple jettent feu & flammes : ils parlent de pendre le Ministre qui osera faire la paix, le Ministre qui la négociera, & le Ministre qui l'approuvera. Le pauvre Duc de B... (*) fait pitié ; il tremble à l'idée seule de la réception qu'on lui fera à son retour. Mais, dites-vous, le Roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, & de faire la paix, quand il juge à propos ? Pardonnez-moi, Madame, il a ce pouvoir. Qu'est-ce que ce pauvre B... a donc à trembler ? Madame, vous êtes bien ignorante : est-ce que vous ne savez pas qu'en Angleterre il y a un Roi qui loge à Saint-James, sept à huit cens autres Rois qui

(*) Bedfort.

s'assemblent au Parlement, & sept ou huit millions qui habitent les Villes & la campagne ? Quand le Roi de Saint-James fait quelque chose qui déplaît aux autres, ils commencent d'abord par murmurer, par écrire, par cabaler ; puis ils pendent ses Ministres, & lui coupent la tête à lui-même, ou le chassent s'ils peuvent. Le même homme qui lui baise la main aujourd'hui pour obtenir une place, lui fera demain la guerre s'il lui en refuse une seconde, en protestant toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc, Madame, qu'il n'est pas aussi facile de finir la guerre que de la commencer dans ce Pays de la rate & de la liberté. Cependant je crois que l'ouvrage est trop avancé pour le laisser-là : nous avons beaucoup d'amis à la Cour de Londres, & au Parlement ; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle Dame, qui aime tant la paix, de ne pas perdre courage & de se consoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau, & mon Chevalier vint

me présenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de Reine, comme un hommage naturel rendu à ma beauté; car je me croyois jeune & jolie : mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à Madame de L... que je la verrai avec plaisir : j'ai déjà oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas son mérite, que je considere avant toute choses : car il faut être juste; cela vaux mieux que de se fâcher. Je vous embrasse : ne voulez-vous pas me faire une nouvelle surprise agréable ?

LETTRE LXXII.

A la même.

1762.

Vous n'aviez pas besoin, ma chere amie, de recommander le Marquis : tout le monde l'estime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai pensé hier casser la mienne.

Il s'agissoit de passer une porte : une Dame vouloit que je passasse la premiere, & moi je ne le voulois pas. En reculant au milieu de cette belle dispute, ne voilà-t-il pas que mon pied s'embarrasse dans ma robe, & que je tombe sur le front ? J'en suis pourtant quitte pour une petite bosse, qui est une glorieuse marque de ma politesse. On jouera bientôt *ici Esope à la Cour* : ne voulez-vous pas y venir ? Nous avons dans cette Cour quantité d'hommes qui sont à la vérité aussi laids qu'Esope, mais très-peu qui soient aussi sages. Je voudrois que cela pût les corriger, ou du moins les rendre plus modestes. La Reine parla hier de vous, & demanda de vos nouvelles : elle a beaucoup d'estime & d'amitié pour toutes les personnes qui vous ressemblent. Cette bonne Princesse est sans contredit la *femme forte*, dont parle le Roi Juif qui aimoit tant les femmes : elle souffre sa vieillesse, ses infirmités, ses chagrins, (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par son exemple que la vraie dévotion est bonne à quel-

que chose. Le Roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il estime ; il est pénétré de sa vertu, & je crois que, s'il lui survit, il la regrettera sincérement. Vous dirai-je encore ce que vous savez, que le Dauphin ne m'aime pas ? il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il passoit dans la galerie, & nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte : je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en faisant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup, sans me rendre injuste. Ce Prince a de grandes qualités, un bon cœur, & peut-être trop de dévotion : mais sur cela je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. Une chose en quoi je l'admire le plus, c'est son attachement pour le Roi ; il l'aime tendrement, & c'est peut-être le seul héritier qui verseroit des larmes sinceres à la mort de son pere. Ces vertus sont rares, mais elles sont belles.

J'examine quelquefois ma conscience, & quand j'y trouve un respect si sincere & naturel pour le bon & le vrai, il me prend

des tentations de m'estimer un peu. Je sais que cela ne suffit pas, & que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espere qu'à force de l'aimer & de la desirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale : jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent ; c'est un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuient, passez-les ; mais aimez-moi toujours. Adieu, ma très-chere, embrassez-moi sur cette joue, puis sur l'autre : bon soir, je vais me coucher & rêver à vous. Je suis, &c.

LETTRE LXXIII.

A Monsieur l'Archevêque de Paris.

J'AI reçu votre Lettre, Monseigneur : elle m'a surprise & affligée. On se plaint ici que le Clergé fait trop de bruit sur des riens : je sais au moins qu'il tourmente cruellement le Roi. Je souhaiterois que certains Prélats, au lieu de se re-

garder comme des Peres de l'Eglise & de faire des Mandemens que le Parlement brûle & que la Nation mépriſe, vouluſſent au contraire nous donner l'exemple de la modération, de la modeſtie & de l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de Confeſſion ſont une choſe excellente; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur, ces querelles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois, & ſcandaliſent tout le Royaume: ſi je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même temps je voulois m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos Jéſuites, il faut les abandonner à la juſtice des Parlemens. Un homme qui les connoît bien, me diſoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Pérou, & que leur ſociété a été le fléau des Rois & des Etats qui les ont ſoufferts. Il me ſeroit impoſſible de les ſervir: mais quand même je le pourrois, je ne voudrois pas; je vous le dis tout net. Il paroît qu'ils ont mérité d'être détruits; eh!

eh! bien, qu'on les détruise. Je vous prie donc, Monseigneur, de ne me plus parler de cette affaire, & de laisser le Roi en paix : souvenez-vous que vous êtes sujet, avant d'être Evêque. Cependant vous êtes aussi mon Pasteur, & je vous demande votre sainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de Lettres. Ce sont des Evêques qui me prie d'employer mon crédit en faveur de la Société. Je vois par-là qu'il y a dans le Royaume une ligue presque générale du Clergé pour la sauver, tandis que presque tous les Séculiers s'unissent pour la perdre, & cela avec raison. Je vais prier aussi ces Evêques de me laisser tranquille, & de me donner leur sainte bénédiction.

LETTRE LXXIV.

Au Duc de BROGLIE.

VOUS vous moquez de moi, Monsieur le Duc, avec vos complimens. J'étois fort touchée de votre disgrace, & je murmurois tout bas de voir un galant homme mal avec son Prince, tandis que tant de petits hommes bas & rampans levent fièrement la tête & se croient quelque chose parce qu'ils sont heureux. Le Roi étoit fort prévenu; mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite & la lâche envie de vos ennemis. Il est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot, qui n'a peut-être pas fait de mal: voilà toute l'obligation que vous m'avez, ou plutôt que je vous ai: car mon devoir & tout mon plaisir sont de servir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois ne se lassent pas de parler de vous avec les plus grands éloges, sur-tout l'Ambassadeur d'Espagne, qui se connoît très-

bien en hommes. Je suis bien fâchée que votre ami nous ait quitté pour aller en Dannemarc : on lui a donné quelque sujet de mécontentement, & on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, si l'on dégoûte les seuls hommes qui puissent lui faire honneur & la défendre ? Cependant il y a encore du remede à cela, s'il ne s'est pas engagé trop avant : on n'est pas éloigné de le satisfaire. Pour revenir à vous, Mr. le Duc, je vous le répete, je suis ravie de vous revoir parmi nous, favorisé, honoré & content : mais ne m'en remerciez pas davantage . . . .

. . . . . .

LETTRE LXXV.

A Monsieur D'ALEMBERT.

VOUS m'avez fait plaisir en me faisant part de votre résolution au sujet de ce voyage chez les Russes. Vous méprisez & refusez avec politesse des offres ma-

gnifiques, qui auroient ébloui la plupart des autres. Cette conduite est noble & généreuse : tout le monde l'approuve. Il est plus beau à un Philosophe de jouir en paix, au sein de sa Patrie & dans la médiocrité, de la réputation qu'il a acquise par ses travaux, que d'aller chercher ailleurs des biens & des honneurs, qui après tout ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lu quelque chose de votre ouvrage sur les Jésuites, & je le trouve aussi bien écrit qu'il est fort & bien raisonné. Ces gens-là ont sans doute mérité leur disgrace, & il me semble qu'on les traite encore avec indulgence. Je suis étonnée que votre ami Voltaire se taise a leur sujet, lui qui fait de si belles choses sur tous les événemens qui se présentent. Je vous répete en finissant que tout le monde loue & admire votre conduite, qui mérite d'être récompensée, & qui le sera. Je suis, &c.

LETTRE LXXVI.

A Monsieur de VOLTAIRE.

Je vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé : tout y est beau, tout y est vrai ; & vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire & pour bien penser. Vous avez grande raison de prêcher la tolérance ; mais les ignorans ne vous entendront pas, & les hypocrites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas, je croyois d'abord que cette scene s'étoit passée parmi les Cannibales : mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les sauvages de Toulouse, dans une Ville où la Sainte Inquisition a été fondée ; & je n'en fus pas étonnée. J'ai lu quelques morceaux de votre ouvrage au Roi, qui en a été touché. Il est bien resolu de venger & de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard : pour moi, je ne serois pas fâchée qu'on envoyât ses Juges

aux galeres. On dit que cette bonne Ville de Toulouse est fort dévote: Dieu me préserve d'être jamais devote de cette maniere.

Pour revenir à vous, mon cher Monsieur, peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge? Continuez à instruire les hommes; ils en ont bien besoin, pour moi, je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser l'autre jour des vers très-injurieux pour le Roi & pour moi. Un homme voulut me soutenir que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui soutins qu'ils ne pouvoient être de vous, parce qu'ils étoient mauvais, & que je ne vous avois jamais fait de mal: vous voyez par-là ce que je pense de votre génie & de votre justice. Je pardonne volontiers à mes ennemis; mais je ne pardonne pas si aisément aux ennemis du Roi, & je ne serois pas fâchée que l'Auteur de ces beaux vers passât quelque temps à Bicêtre, pour pleurer ses péchés, ses calomnies & sa mauvaise Poésie.

Est-il vrai que vous avez été dange-

reuſement malade, & que vous avez reçu les Sacremens avec une dévotion exemplaire. J'appris cette premiere nouvelle avec douleur, & la ſeconde avec plaiſir, parce qu'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous ſur le fait de la Religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis. Mr. d'Argouge diſoit à ce ſujet : *Ah! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fievre.* Pour moi, je le grondai beaucoup, lui diſant qu'il n'y avoit dans ce diſcours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprends de votre ſanté me ſont très-agréables: ma joie ſeroit complette ſi je pouvois vous être utile à quelque choſe, & voir la France plus heureuſe.

LETTRE LXXVII.

A la Comteſſe de BASCHY.

JE vis hier, ma belle Comteſſe, les tableaux expoſés au Louvre : j'y trouvai mon

visage en plusieurs endroits, & pas un ne me plut. J'avoue, en toute humilité, que ce n'est pas la faute du Peintre : je fais seulement venue au monde trop tôt. Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit ans ; & quelque force d'ame qu'on ait, on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse, quiconque soutient le contraire, ment ou n'est qu'une bête.

A propos, j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau Financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossièrement bon & sincere que j'aime tant. Le nouveau Ministre se pique d'être honnête homme : hélas ! ils le sont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les culottes du Roi, à qui il demanda hier combien il en pouvoit bien user de paires par an ? » Mais, dit le » Roi, comme je suis souvent à cheval, » je crois que j'en use bien une en trois » jours. Cela ne monte en tout qu'à environ

» virondix douzaine, dit le Contrôleur : eh » bien, voici le mémoire des culottes qu'on » a mises sur le compte de Votre Majesté » pour l'année derniere ; il y en a seule- » ment neuf cens paires. » Ce galant homme alla ensuite chez Mesdames de France, & tira de sa poche quelques paires de gants blancs, en leur demandant comment elles les trouvoient ? » Ils sont » fort beaux, dirent les Princesses. Fort » bien, reprit le Contrôleur, ils ne me » coûtent que vingt sols la paire ; les vô- » tres en coûtoient cinquante : j'aurai l'hon- » neur de vous en fournir à l'avenir. » Vous voyez, ma chere, que cet homme commence bien : mais il y a de plus grandes réformes à faire que celles des culottes ou des gants. On tâche de faire des emprunts : mais les Français n'on rien à prêter, & les étrangers ne le veulent pas. Notre crédit est perdu : il n'y a plus d'hypotheques ni de fonds libres pour la sûreté des prêteurs. Laval disoit hier qu'un Général Portugais ayant besoin d'argent, s'adressa à des marchands qui lui prêterent

deux cens mille pistoles sur sa barbe. Je ne sais combien d'estime les Hollandais, par exemple ont pour la barbe du Roi; mais je suis bien sûre qu'ils ne voudroient pas prêter vingt ducats sur ce gage. On parloit, il y a quelque temps, de pendre les Fermiers Généraux : mais ils ont de puissans amis, qui disent qu'ils sont les colonnes de l'Etat ; d'autres disent qu'ils soutiennent l'Etat, comme la corde qui soutient un misérable au gibet : qu'en pensez-vous ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes dans l'abjection & la misere. Autrefois on haïssoit la France, mais on la craignoit : à présent on la hait & on la méprise. Quoique les femmes soient en général fort indifférentes sur les affaires publiques, je ne puis ni ne dois l'être: voilà pourquoi mes Lettres ont presque toujours un mauvais air de politique, qui seroit fort ennuyeux pour toute autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait ravage ici depuis quelque temps : elle a tué vingt personnes en

quinze jours, & en a défiguré cinquante autres. Gardez-vous donc bien d'apporter à préſent votre beau viſage ici : j'aimerois preſque autant vous voir morte que vous voir laide. Je vous embraſſe, ma tendre amie ; tâchez de vous conſoler de ne me pas voir ; & ſi vous trouvez ce ſecret, ne manquez pas de m'en faire part. Adieu, &c.

LETTRE LXXVIII.

A la même.

JE tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un Garde-du-Corps couvert de ſang & de bleſſures dans ſon poſte. Eh ! qui l'a mis dans cet état, dites-vous ? Patience, Madame ; & écoutez-moi. On s'approche de lui, on le queſtionne, on lui demande quels ſont ſes aſſaſſins ? Il répond que c'étoient deux hommes de mauvaiſe mine qui vouloient forcer le paſſage, & pénétrer dans l'appartement du Roi. Cette aven-

ture a paru bien étonnante, & a répandu l'alarme par-tout. On l'a encore interrogé, & à la fin on a découvert par ses réponses que son assassin étoit lui-même. Il faut maintenant vous dire quels étoient les motifs de ce pauvre homme. Il comptoit qu'en se donnant cinq ou six coups de couteau dans des endroits peu dangereux, tout le monde concluroit que la vie du Roi avoit été en grand danger, qu'on admireroit & qu'on récompenseroit son courage & sa fidélité. Mais il se trompoit : on a jugé cette affaire singuliere d'une si grande importance, par les suites fâcheuses qu'elle auroit pu avoir, qu'au lieu d'une récompense il recevra sûrement la mort. Tous ses camarades sont enragés de cette infamie. Pour moi, je pense que cet homme étoit fou, & qu'il serait peut-être cruel de pendre un fou au lieu de l'enfermer aux petites-maisons. Mais d'autres pensent tout autrement, & ils sont les maîtres. (*)

(*) Le pauvre Latouche fut pendu.

L'écrin que vous m'avez envoyé est charmant : je m'amuse à le remplir, quoique je n'ai déjà que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne sont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parce qu'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'est votre fille que j'aime plus que votre écrin : beaux traits, beaux yeux, belle taille & bon cœur. Elle a une foule d'admirateurs, dont elle ne paroît pas faire grand cas ; & je l'en estime davantage, car il est difficile de lui plaire & de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche, aimable & d'une grande maison, qui pourroit lui convenir. Je ne pense pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres ; car elle est toujours fort sérieuse & fort réservée avec lui. C'est-là un symptôme de la maladie amoureuse, autant que je puis m'en souvenir. Si ce parti ne vous déplaisoit pas, j'ai dans l'esprit qu'il ne seroit pas difficile de faire un mariage. C'est la folie des vieilles femmes de faire des mariages, & vous voyez par mon humeur que je suis presque de

nombre. Je m'en console assez aisément, sur-tout parce que je vous aime : le plaisir solide de l'amitié dédommage bien des turbulentes délices des passions. Adieu, ma chere ; aimez-moi toujours bien de votre côté.

LETTRE LXXIX.

A la même.

AUSSI-TÔT que vous aurez lu cette Lettre, je vous prie, ma très-chere amie, de faire mettre les chevaux à votre carrosse & d'aller chez la Marquise de Laval. C'est encore une emplette : est-ce que je ne serai jamais lasse de faire des emplettes ? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, & que je la prie de songer à ce qu'elle fait bien tandis qu'il est encore temps. Elle vous dira ce que c'est ; mais ne me grondez pas, si vous désapprouvez cette dépense. Le maigre Ambassadeur va nous quitter ; & personne, à ce que je pense, ne le regrettera, excepté son boucher &

son tailleur : il n'a ni l'esprit, ni la personne aimable. Le Roi lui donnera son portrait, on ne sait pas encore qui lui succédera.

Est-il vrai que le Comte va aux eaux de Plombieres ? Le pauvre homme! je le plains s'il en a besoin, & encore plus si cela n'est pas. On va dans ces endroits-là plus souvent par plaisir que par besoin. Vous connoissez un certain Mr. le Riom, eh bien ! il y a dépensé cinquante mille écus de rente. C'est une bonne leçon : mais qui est-ce qui profite des bonnes leçons ? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage, s'il n'est pas absolument nécessaire. Le grós bœuf est bien malade : on espere qu'il mourra ; il vit trop long-temps pour sa pauvre famille & les honnêtes gens. Savez-vous que la grosse Duchesse est arrivée, celle qui court seule toute l'Europe comme un grenadier ? En vérité la nature s'est trompée en la faisant ; car c'est un homme que cette femme-là. Elle vit le Roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ses voyages, & si Londres étoit plus

beau que Paris? » Sire, dit-elle, il n'y » a pas de belles maisons à Londres; mais » il y a quantité de belles rues, & de » beaux visages, sur-tout parmi les fem- » mes. » Elle part bientôt pour l'Allemagne qu'elle a déjà vue deux fois, & elle nous promet une relation de ses voyages : cela sera curieux. Je suis obligée de finir ici. Donnez-moi pourtant un baiser; je vous en rendrai mille, &c.

LETTRE LXXX.

A la même.

Je suis bien fâchée contre vous. Je vous attendois cette semaine : pourquoi n'êtes-vous pas venue? Si vous saviez l'ennui qui me dévore le cœur dans ce *Paradis terrestre*, comme les ignorans l'appellent, vous viendriez me voir, sinon par inclination, ou du moins par charité. Il n'y a pas d'homme qui soit aimable que le Roi : tous les autres font pitié : pour les femmes, je n'en veux rien dire; cepen-

dant tout le monde les court. La galanterie est la folie des Français : les autres Nations savent aimer. Mais en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient : la pauvre petite ne sait pas ce que je veux dire ; c'est l'innocence même. Elle est devenue tout-à-coup sérieuse, grave ; & souvent je lui vois des yeux qui paroissent avoir pleuré. Au reste, le jeune homme que je soupçonne a du mérite, & ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne : avouez que l'amitié est une belle chose, puisqu'elle met, pour ainsi dire, la même ame en deux corps.

La pauvre Ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des représentations inutiles au sujet de la démolition de son port : il faut que le traité de paix s'exécute : qu'elle pitié ! Les Anglais parlent déjà de guerre : les uns parient qu'elle se fera en six mois, d'autres en un an. C'est l'usage de ce peuple fou ; on parie au lieu de raisonner. Mais voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers Anglais. Il faut donc que vous sachiez, Ma-

dame, que l'Empereur hait les Français à la mort ; qu'il veut ravoir la Lorraine sans rendre ce qu'il a reçu à sa place : il doit encore conquérir l'Alsace & les trois Evêchés, comme des anciens Domaines de l'Empire. Son Armée est déjà en campagne : elle est auprès de Treves, où sans doute elle est tombée des nues ; & tout cela va fondre sur la pauvre France au printemps. Voilà, Madame, ce que les Anglais écrivent, & ce qu'ils croient : cependant ils se disent sages & raisonnables.

Il semble qu'ils auront beaucoup de peine à se bien établir au Canada : les sauvages aiment toujours les Français, & font à leurs nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent : je ne crois pas qu'il y ait de Nation qui possède si bien l'art de se faire haïr que les Anglois. Tant mieux, ils seroient trop dangereux s'ils étoient encore aimables.

J'ai presque envie de vous aller surprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas, car ce ne seroit plus une surprise. Mon Dieu ! le beau temps ! Que n'êtes-

vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau ? Adieu.

LETTRE LXXXI.

A la même.

Vos réflexions sur l'amitié sont excellentes & mériteroient d'être imprimées pour votre honneur & l'instruction des autres, Les hommes disent qu'il est impossible que des femmes s'aiment sincérement. Ils mentent : notre exemple seul prouve le contraire.

Oui, certainement, j'ai vu le Comte de O . . (*) ; c'est un homme qui parle mal, mais qui pense bien. Il est magnifique en tout, & on en veut faire un Ambassadeur. C'est une chose curieuse de voir avec quelle ardeur nos courtisans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les Ambassades : j'admire ici les bons

(*) Guerchi, depuis Ambassadeur à la Cour de Londres.

effets de la vanité. C'eſt une folie particuliere à la Nobleſſe Françaiſe : ailleurs on ſert, mais on ſe fait bien payer ; mais chez nous on paie pour ſervir : peut-être cet eſprit eſt-il utile à un Etat. Ce Comte donc part bientôt ; il a ſollicité l'honneur d'être mon correſpondant, & je lui ai accordé cette grace. Ainſi nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenois hier ſeule avec notre petite fille dans mon parc : il étoit preſque nuit, & nous vîmes des choſes effrayantes. D'abord il nous apparut un grand ſantôme blanc ; c'étoit mon jardinier, qui étoit en chemiſe. A vingt pas de-là nous apperçûmes un géant tout noir : c'étoit un grand arbre dépouillé de ſes branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables : c'étoient les enfans du Suiſſe, qui s'amuſoient à faire du tapage. Voilà, ma chere, quelles furent nos frayeurs : la plupart des craintes des hommes ne ſont gueres moins ridicules.

Eſt-il vrai que la place de Louis XV ſoit auſſi belle qu'on le dit ? Je n'ai pas

eu le temps de la bien voir. On va la dédier ; mais c'eſt au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Eſt-il vrai que le petit Duc s'eſt aviſé de me haïr, & de mal parler de moi? Voilà donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liſte. Eſt-il vrai que vous m'aimez toujours ? Cette amitié me ſuffit ; & malgré le torrent de haines, d'impertinences & d'horreurs que j'eſſuie tous les jours, ſi vous me reſtez fidelle, je ne ſerai pas à plaindre. Recevez, ma chere, le baiſer le plus tendre de votre amie. Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXII.

A Madame de NEUILLY.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere Ducheſſe. Elle a tort, & vous n'avez pas raiſon : il faut avoir de la complaiſance, & des égards dans le monde, ſans quoi la vie eſt un peſant fardeau pour nous & pour les autres. Chacun a ſes foibleſſes, & les femmes ſur-tout ; ſupportons

réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans le bois, si nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La Duchesse est fiere, prompte & étourdie; mais elle a le cœur bon, & je crois que sa faute est involontaire Je veux absolument vous réconcilier, & vous faire embrasser: ces petites guerres de femmes sont toujours ridicules, & font rire les hommes, qui en pareil cas se coupent bravement la gorge sans s'amuser à crier & à disputer.

Le Nonce doit faire son entreé cette semaine: j'y enverrai la petite Saint-Ives, qui est fort curieuse de voir ces petites choses: Voulez-vous bien, ma chere Dame, vous en charger, & me la ramener ensuite à Belle-vue, où nous passerons la soirée aussi agréablement que des femmes peuvent faire? J'ai vu hier le petit Comte; il est bien joli; il me fait toujours souvenir de ma pauvre Alexandrine, qui avoit beaucoup de son air. Je vous salue de tout mon cœur: aimez tout le monde, & ne vous fâchez contre personne; car la colere est fort mauvaise pour la santé.

Je suis, &c.

LETTRE LXXXIII.

A la Comtesse DE BASCHY.

UN des grands agrémens de ma situation est d'être obligée de faire politesse & bon visage à des personnes que je hais ou qui me haïssent. J'ai reçu ce matin la visite de la petite Ducheſſe. Ah ! quelle assommante créature ! Comme elle grasseie, comme elle languit ! On diroit qu'elle n'est au monde que pour avoir des vapeurs, & se regarder au miroir. Il m'a fallu essuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, entendre mille impertinences, & recevoir mille fausses caresses. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie est détestable : venez bientôt m'embrasser & me consoler. Il est étonnant de voir avec quel soin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus ; tandis qu'elles négligent leur esprit, qui doit leur servir toute la vie. Celle-ci s'imagine

qu'elle n'a été créée que pour être belle & pour avoir des aventures. Vous, ma chere, qui êtes belle avec modestie, & qui plaisez sans chercher à plaire, continuez de donner à notre sexe l'exemple de la sagesse & du bon sens, & aimez toujours ceux qui vous aiment. Je suis, &c. . . . .

LETTRE LXXXIV.

A la même.

Je connois donc enfin Madame la Maréchale. Je cherchois une amie ; & n'ai trouvé qu'une intriguante sans esprit & sans modération. Elle a voulu me détruire : je lui pardonne, & ne lui ferai d'autre mal que de la mépriser & de l'éviter. Ma situation est bien malheureuse ! Je ne peux connoître mes amis, ni mes ennemis : ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politesse & le même langage. Ah ! que je hais ce monde bas & flatteur ! J'aimerois bien mieux l'honnête franchise des sauvages, qui aiment ou haïssent ouvertement

tement. Parmi nous on rampe, on careſſe, on embraſſe ceux qu'on veut perdre; & tout cela s'appelle le bel uſage du monde chez les peuples civiliſés. Vous, ma chere, vous êtes preſque la ſeule qui me conſoliez de toutes mes miſeres. . . . . .

LETTRE LXXXV.

A la même.

J'ARRIVAI hier de Fontainebleau, triſte, abbatue, de mauvaiſe humeur: la choſe la plus agréable pour moi eſt de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie: je ne ſais cependant ſi vous recevez mes confidences avec le même plaiſir que je vous les fais: mais j'ai beſoin de vous les faire, pour ſoulager un peu mon cœur. Quelle eſt donc la ſituation des grands! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir, & ne ſont heureux qu'en eſpérance: il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je ſuis toujours mélan-

colique, & souvent sans raison. Les bontés du Roi, les égards des courtisans, l'attachement de mes domestiques, & la fidélité d'un très-petit nombre d'amis : tant de motifs, qui devroient me rendre heureuse, ne me touche plus. J'ai eu autrefois la pensée de devenir femme de Roi, & je me flattois que le meilleur des Princes pourroit bien faire pour moi ce que son bisaïeul avoit fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avoit qu'une petite difficulté à ce beau plan : la grande (*) Dame, & le petit (*) Normand vivoient encore. Voilà, ma belle Comtesse, les chimeres qui ont long-temps amusé ce cœur foible, qui n'aime presque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaisoit tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maison de Paris : eh bien ! cela m'a plu pendant deux jours. Celle de Belle-vue est charmante, & il n'y a que moi qui ne la puisse souffrir.

(*) La Reine, (*) Mr. le Normand d'Etioles, son mari.

Des perſonnes charitables me rapportent tous les jours l'hiſtoire & les aventures de Paris : on croit que j'écoute ; mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit ? en un mot, je ne vis plus, je ſuis morte avant mon temps ! mon Royaume n'eſt plus de ce monde. Tout le monde conſpire à me rendre la vie amere. On m'impute la miſere publique, les mauvais plans du cabinet, les mauvais ſuccès de la guerre & les triomphes de nos ennemis. On m'accuſe de vendre tout, de diſpoſer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard, au dîner du Roi, s'approcha de lui & le pria de vouloir bien le recommander à Madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la ſimplicité de ce pauvre homme : mais moi je ne riois pas. Un autre préſenta, il y a quelque temps, au Conſeil un Mémoire admirable pour trouver de l'argent ſans incommoder le peuple : ſon projet étoit de me prier de prêter cent millions au Roi. On rit encore de ce beau plan ; mais

moi je ne riois pas. Cette haine & cet acharnement général de la Nation me sont bien sensibles : ma vie est une mort continuelle. Je devrois, sans doute, me retirer de la Cour : mais je suis foible, & je ne puis ni la souffrir ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, & s'il se peut, donnez-moi quelques consolations.

Fin de la seconde Partie.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans la seconde Partie.

Lettre L. *A la Maréchale de Broglie.* Page 1
Lettre LI. *Au Maréchal de Soubise* 3
Lettre LII. *A la Comtesse du Barail.* 6
Lettre. LIII. *A Mr. de Voltaire.* 7
Lettre LIV. *Au Marquis de Beaussac.* 9
Lettre LV. *Au Duc de Fitz-James.* 11
Lettre LVI. *Au Duc de Nivernois.* 12
Lettre LVII. *A la Comtesse de Baschy.* 14
Lettre LVIII. *Au Maréchal de Soubise.* 17
Lettre LIX. *Au Duc de Choiseul.* 20

Lettre LX. *A la Comteſſe de Baſchy.* 23
Lettre LXI. *A l'Abbeſſe de Chelles.* 27
Lettre XLII. *Au Duc de Nivernois.* 29
Lettre LXIII. *A la Comteſſe de Baſchy* 31
Lettre LXIV. *Au Duc de Nivernois.* 33
Lettre XLV. *Au même.* 35
Lettre LXVI. *A la Comteſſe de Baſchy.* 38
Lettre LXVII. *A la même.* 41
Lettre XLVIII. *A la même.* 44
Lettre LXIX. *Au Maréchal de Noailles.* 49
Lettre LXX. *A la Comteſſe de Baſchy.* 53
Lettre LXXI. *A la même.* 57
Lettre LXXII. *A la même.* 60
Lettre XXIII. *A l'Archevêque de Paris.* 63
Lettre LXXIV. *Au Duc de Broglie.* 66
Lettre LXXV. *A Mr. d'Alembert.* 67
Lettre LXXVI. *A Mr. de Voltaire.* 69
Lettre LXXVII. *A la Comteſſe de Baſchy.* 71
Lettre LXXVIII. *A la même.* 73

Lettre LXXIX. *A la même* 78
Lettre LXXX. *A la même.* 80
Lettre LXXXI. *A la même.* 83
Lettre LXXXII. *A Madame de Neuilly.* 85
Lettre LXXXIII. *A la Comtesse de Baschy.* 87
Lettre LXXXIV. *A la même.* 88
Lettre LXXXV. *A la même.* 89

Fin de la Table de la seconde Partie.

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

Depuis 1746 jusqu'à 1752, inclusivement.

TROISIEME PARTIE.

A LONDRES,

Chez THOMAS CADELL, dans le Strand.

M. DCC. LXXIII.

AVERTISSEMENT.

LE Lecteur éclairé reconnoîtra bientôt dans les Lettres ſuivantes, le même eſprit, le même cœur, & la même main, qui l'ont déja charmé.

Celles-ci ne ſont parvenues à l'Editeur qu'après la publication des autres. Les inopinées ne lui ont pas paru moins dignes de ſes ſoins : le monde ne les verra peut-être pas avec moins de ſatisfaction.

On y trouvera les ſix premieres années de Madame de

POMPADOUR, aussi brillantes que le reste de son regne, & les commencements convenables à la suite d'un si célebre caractere.

Si le Recueil précedent s'est bien légitimé, celui-ci ne sçauroit être mal reçu, qui commence à la fois & acheve la correspondance Épistolaire de la Marquise.

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

LETTRE I.

A Monsieur BRIDGE *, Valet-de-Chambre du Roi.*

1746.

JE vous remercie, mon cher Bridge, de tous les soins que vous vous donnez pour moi. Votre place auprès du Roi,

* Un Irlandais.

vous met en état de me servir, & je compte sur la tendre amitié que vous m'avez promise. Mais cette singuliere affaire de l'ambition demande un profond secret ; il faut que le plan, s'il vient à réussir, paroisse seulement un effet du hasard. Le Roi me vit hier, & m'observa en passant; il apperçut mon trouble, mais il n'a pas encore vos yeux, & je ne sçais quand il les aura. Il est continuellement assiégé de femmes qui ont de la beauté, mais qui n'ont pas mon cœur : hélas, que ne le connoît-il ce cœur ?

On dit que Madame de Mailli s'est faite dévote : elle est actuellement sous la direction du Pere de la Valette, Général de l'Oratoire. Hélas ! qu'elle est heureuse, si elle est réellement guérie de sa passion : heureux les indifférents. On dit qu'elle alla l'autre jour au Sermon à Notre-Dame; mais comme elle venoit un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siege. Un brutal qui étoit là, se mit à crier tout haut : *Eh, voilà bien du bruit pour une*

P,... La Comteſſe ſe tourna vers lui, & lui dit avec beaucoup de douceur : *Monſieur, puiſque vous me connoiſſez ſi bien, faites-moi la grace de prier Dieu pour moi.* Voilà, en vérité, une femme bien reſpectable. Si ma foibleſſe, ou mon étoile, me fait commettre les mêmes fautes, j'eſpere qu'à la fin je m'en repentirai comme elle. Adieu, Monſieur, venez demain me voir, j'ai beaucoup de choſes à vous dire, & beaucoup plus à vous cacher.

LETTRE II.

A Monſieur BINET.

1746.

JE ſuis bien étonnée de ne pas recevoir de nouvelles de Bridge ; peut-être n'en a-t-il que de mauvaiſes à m'apprendre, & vous voulez tous deux ménager ma foibleſſe. Je ſuis preſque prête à pleurer ſur ma folie, mais je ne ſçaurois encore m'en repentir. Qu'eſt-ce que dit le Roi ? Parle-t-il

de moi ? N'a-t-il pas envie de me voir ? A-t-il quelque estime pour votre cousine ? De grace, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Hélas ! je commence à sentir que l'ambition est le plus grand des supplices, sur-tout dans le cœur d'une femme. Je veux vous consulter sur une nouvelle tentative qui m'est venue dans l'esprit ; & j'aurai besoin de vous, aussi bien que de l'officieux Duc, qui continue à me soutenir hardiment que le grand Seigneur en tient. Je vous attends tous deux. Ma petite Alexandrine vous embrasse de tout son cœur ; j'espere qu'elle sera plus sage & plus heureuse que sa mere. Je vous embrasse, mon cher cousin, ne manquez pas de venir.

LETTRE III.

Au Maréchal de SAXE.

Septembre 1746.

VOUS êtes toujours malade, & vous battez toujours le Duc de Cumberland ;

c'eſt à la fois pour vos amis un ſujet de douleur & de joie. Les petites ames diroient, moins de gloire & plus de ſanté: mais la vôtre n'eſt pas de ce nombre.

Il y a ici de grandes plaintes au ſujet des Entrepreneurs des vivres; ces hommes avides vont à la guerre, non pas pour y acquérir de l'honneur, mais pour acquérir des richeſſes: ce ſont des ſangſues. Vous faites très-bien de les réprimer.

On m'a rapporté une petite anecdote qui vous concerne; & vous méritez bien de la ſçavoir, ſi vous ne la ſçavez déjà. Après la bataille de Rocoux, le Chevalier d'Aubeterre parut frappé de la bonne mine, & de l'air guerrier d'un priſonnier Anglais, & lui dit: *Je crois que s'il y avoit eu cinquante mille hommes comme toi dans l'armée ennemie, nous aurions eu de la peine à la battre.* Le ſoldat reprit vivement: *Nous avions aſſez d'hommes comme moi, mais il nous en manquoit un comme le Maréchal de Saxe.* Il y avoit dans cette réponſe beaucoup d'eſprit & de vérité. Le Duc de Cumberland eſt

auprès de vous, ce qu'étoit le pauvre Maréchal de Villeroi, vis-à-vis du terrible Malbroug, un pigmée qui veut faire face à un géant. Au reste, on dit que c'est un Prince généreux & magnanime, quoiqu'il se soit déshonoré à l'affaire de Culloden, en massacrant, sans pitié, deux mille Montagnards * qui demandoient la vie à génoux; mais personnes ne disputera que ce ne soit un mauvais Général. Quant à sa victoire sur les Ecossais, ceux-ci, quoique vaincus, ont acquis plus de gloire que lui; vingt mille hommes en devoient naturellement battre cinq : il n'y a pas là de prodige.

On croit que le siege de cette place que vous attaquez sera difficile : mais y a-t-il rien de difficile pour vous ? Faites vîte cette conquête en dépit de nos Politiques, & puis venez chanter le *Te Deum* avec nous. Vous verrez l'Eglise de Notre-Dame ornée de vos trophées; on peut justement vous en appeller le *Tapissier*,

* Il faut qu'il y ait de l'exagération.

comme on le disoit du Duc de Luxembourg. Adieu, Mars, tout le monde vous aime & vous desire.

LETTRE IV.

A la Comtesse de BRÉZÉE.

1746.

VOUS me faites rire avec votre gros Hollandais ; il est gauche & lourd suivant l'usage de son pays. Je sçais qu'il est assommant ; cependant, il faut le souffrir parce qu'il est de nos amis : si vous voulez que vos connoissances soient parfaites, cherchez-en parmi les Anges. L'Ambassadeur Van Hoy est un tout autre homme ; il a du mérite, & vous avez raison de l'estimer ; il est même quelquefois agréable & piquant, comme vous allez voir.

Le Marquis de Fontaine l'invita à souper Mardi dernier ; au dessert, voilà un gros fromage qui paroît sur la table, & Fontaine lui dit : M. l'Ambassadeur, *c'est*

du fruit de votre pays. A ces mots Van Hoy se leve brusquement, met la main dans sa poche, & jette sur la table une poignée de ducats, en disant : *en voilà aussi.*

Si vous allez au Val de Grace, je vous prie de faire bien des amitiés pour moi à Madame de Senneterre. Hélas ! elle a choisi la meilleure part ; le monde ne méritoit pas le cœur que Dieu lui a donné. Sa jeunesse & ses charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs ; à présent elle veut être sainte : voilà le diable pris pour dupe. N'avez-vous pas aussi quelque envie de devenir sainte, ma chere Comtesse ? Faites comme il vous plaira : mais aimez-moi toujours.

LETTRE V.

A Monsieur VAN HOY, *Ambassadeur de Hollande en France.*

Avril 1746.

Ce n'est pas à moi, mais au Ministre, que votre excellence auroit dû écrire & se

se plaindre. Cependant je vous suis obligée de votre confiance, & je tâcherai de la mériter.

Vous sçavez que, dès le commencement de la guerre, le Roi n'a jamais demandé autre chose à votre République que d'être neutre dans cette grande querelle des principales Puissances de l'Europe ; & il a offert de remettre entre vos mains la Ville de Dunkerque pour garant de sa parole. Mais les Etats ont constamment mépriſé ses prieres & ses offres ; ils ont fourni aux ennemis de la France des secours de toutes especes, sous prétexte de leur alliance avec l'Angleterre & la Cour de Vienne ; ils ont même mis une armée sur pied, que les Français ont pris la liberté de battre assez souvent, quoiqu'à regret. Vous pouvez compter que dans tous les temps la politique de France sera d'exiger la neutralité des Sept Provinces : c'est son intérêt, c'est aussi le vôtre.

Vous vous plaignez aujourd'hui que le brave Maurice soit entré sur votre territoire, & qu'il prenne vos Villes. Cette

démarche me paroît juste & nécessaire ; on vous a prié d'être neutres, vous ne l'avez pas voulu ; il faut donc vous y forcer : nous vous en demandons pardon.

Vous dites que les Hollandais se feront toujours une gloire d'être les amis de la France : cela peut être, & c'est ce que nous voulons. Mais qu'ils aient donc la complaisance de nous en donner des preuves. Les amis ne se battent pas ; cependant le Maréchal de Saxe a été obligé de vous battre : permettez-nous de douter de votre sincérité.

Pour vous, en particulier, M. l'Ambassadeur, le Roi a pour vous toute l'estime que vous méritez. Vous condamnez peut-être en secret l'obstination de vos Maîtres. Quoi qu'il arrive, vous aurez la gloire d'avoir rempli votre ministere, sinon avec succès, du moins avec beaucoup de sagesse.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

A la Marquise du SAUSSAY.

Avril 1747.

LES nouvelles de Hollande donnent ici beaucoup d'occupation; je prévois que la France sera forcée de prendre le pays de ces *veaux d'or* pour les rendre sages.

Notre ami du Thiel m'a envoyé les particularités de la mort du pauvre Lord Lovat : on ne sçauroit mourir avec plus de courage, aussi étoit-il Ecossais; ces gens-là sçavent se battre & mourir. Une heure avant son exécution il a déjeûné avec grand appétit, & plaisanté ses bourreaux ; il est monté sur l'échafaud aussi gaiement que s'il étoit allé à une fête, & a reçu le coup fatal sans faire paroître la moindre frayeur. Voilà donc tous les amis du Prince Edouard qui sont tous sacrifiés, l'un après l'autre : les Anglais ne sçavent pas pardonner. Je trouve que la France à très-

mal fait en faisant révolter ces braves gens, & plus mal fait encore en les abandonnant à la vengeance d'un ennemi implacable : il ne faut pas ainsi se jouer de la vie des hommes.

Les desseins que vous m'avez envoyés sont charmants ; la Déesse Flore elle-même conduisoit, sans doute, votre belle main en les faisant. Je les montre à tout le monde ; on les admire, & je suis contente. Mais je vous prie, ma chere amie, de ménager vos beaux yeux : le dessein ne doit être qu'un amusement, n'en faites pas une occupation, &c.

LETTRE VII.

A Duc de Bouflers.

1747.

Vous connoissez, M. le Duc, toute mon estime pour vous ; il s'est présenté une occasion de vous en donner une petite preuve, & je ne l'ai pas laissée échap-

per. Le Roi vous a nommé pour aller commander à Gênes, que les Autrichiens menacent de nouveau, mais qu'ils menaceront inutilement lorsque la République vous aura pour son défenseur : ces pauvres pantalons disent qu'ils ne sçauroient se défendre eux-mêmes.

Cependant la révolution singuliere, par laquelle les Génois ont recouvré leur liberté & chassé leurs tyrans, sera admirée dans l'Histoire ; & l'on voit avec surprise que dans l'état d'humiliation où se trouvent actuellement l'Italie, il reste encore quelques étincelles de ce beau feu qui animoit les anciens Romains : allez l'entretenir.

Les Génois sont des amis utiles dans la présente crise des affaires ; ils ont frayé le chemin de l'Italie à Dom Philippe ; ils ont assuré le pouvoir de la Maison de Bourbon, ne les exposons pas à s'en repentir. La France est d'ailleurs leur alliée naturelle, & ils le sentent bien. Les Empereurs, qui se qualifient de successeurs des Césars, prétendent, en vertu de ce

titre chimérique, au domaine de chaque état d'Italie, dont ils puissent s'emparer, & qu'ils regardent comme Fief du Saint Empire. En conséquence, les Princes d'Italie, qui ont continuellement besoin de protecteurs, n'en peuvent point avoir de plus sûr ni de plus puissant que la Maison de Bourbon.

Cependant vous verrez bientôt que les Génois sont turbulents, inquiets & factieux; c'est pour cela que j'ai conseillé au Roi de leur envoyer un homme qui fût à la fois bon Officier & judicieux Politique, capable de concilier les esprits du peuple le plus intraitable de la terre. Louis XI les connoissoit bien; ils lui envoyerent un jour des Députés pour lui offrir la souveraineté de leur République. *Vous vous donnez à moi*, dit ce Prince, *& moi je vous donne au diable.* Pour vous, Monsieur, ne les donnez pas au diable, mais allez les sauver par reconnoissance, & pour l'intérêt de votre patrie. Je vous verrai avant votre départ, & ne vous souhaiterai pas les talens & le courage

néceſſaires pour réuſſir, vous avez tout cela; mais vous aurez beſoin de patience: en avez-vous? &c.

LETTRE VIII.

A la Marquiſe DE FONTENAILLES.

J'ALLOIS vous écrire & vous gronder, lorſque j'ai reçu de vous une lettre pleine d'eſprit & d'amitié. Elle a déſarmé ma colere, & je ſuis toute prête à vous embraſſer. Cependant une lettre ne ſuffit pas à mon cœur. Vous ſçavez que je ſuis difficile dans le choix de ma compagnie, & que vous êtes du petit nombre de celles que j'eſtime & que j'aime à voir: pourquoi donc me refuſez-vous ce plaiſir?

Je ſuis ſeule au milieu de cette foule de petits Seigneurs qui me haiſſent, & que je mépriſe. Pour la plupart des femmes, leur converſation me donne la migraine. Leur vanité, leurs grands airs, leurs petiteſſes & leur fauſſeté les rendent

insupportables ; je ne le leur dis pas, mais je n'en suis pas plus heureuse.

C'est à présent que je connois que les Rois peuvent pleurer comme les autres hommes ; pour moi je pleure souvent sur l'ambition qui m'a amenée ici, & sur l'ambition qui m'y retient : plaignez ma foiblesse. On dit que le Roi du Monomotapa a cinq cents bouffons qui l'accompgnent par-tout pour le faire rire. Louis XV a cinq cents singes qui l'obsèdent tous les jours à son lever ; mais c'est rarement qu'ils le font rire : il n'est guere moins triste que moi. Que je les plains ces Dieux de la terre, qu'on croit si heureux ! L'amitié seule, plutôt que l'amour, pourroit les consoler : mais les Rois n'ont point d'amis : il y en a même peu qui soient dignes d'en avoir : ils n'ont que des esclaves & des flatteurs.

Vous, ma chere amie, vous m'aimez, je ne suis pas tout-à-fait à plaindre. Quand viendrez-vous ici ? Ne manquez pas d'amener Mademoiselle de Fontenailles : vous verrez par les caresses que je lui ferai, quelle est ma tendresse pour la mere, &c.

LETTRE IX.

Au Maréchal DE BELLE-ISLE.

1747.

JE suis très-fâchée, pour vous & pour la France, de cette malheureuse affaire d'Exiles. On blâme fort ici la témérité du Chevalier de Belle-Isle, & on dit que jamais sage Général ne se fît tuer ; ceux qui parlent de la sorte sont, peut-être, trop sages eux-mêmes. Pour moi, je ne blâme personne, encore moins les morts. M. votre frere avoit peut-être trop de feu : mais du moins on ne l'accusera pas de lâcheté ; il est tombé dans le champ d'honneur : c'est la gloire & la récompense des Héros, & c'en est assez pour vous consoler.

Il ne convient peut-être guere à une femme de parler de ces matieres : l'ambition de la plupart de notre sexe est de plaire aux vivants, sans s'embarrasser des

morts ; celle du vôtre eſt de ſe faire caſſer la tête : chacun a ſon goût. Mais pour moi, je me plais à honorer le mérite & les hommes qui vous reſſemblent.

Toute la France eſt dans des mortelles alarmes au ſujet de cette ſubite irruption des Autrichiens & des Piémontais en Provence. Quant à moi, quoique bonne Françaiſe, je n'ai pas la moindre crainte : n'êtes-vous pas là ?

Tandis qu'on ſe bat, nos Miniſtres parlent toujours de la paix. J'ai ſouvent des conférences avec ces têtes graves, qui ne me paroiſſent pas auſſi admirables que je me les figurois avant de les voir de près. L'art d'un politique eſt de tromper & de mentir à propos pour le bien de l'Etat ; il me ſemble que cet art n'eſt pas difficile. Je m'en vais vous dire une folie : je m'imagine quelquefois qu'une jolie femme emploie plus d'eſprit & de profonde politique à ſa toilette qu'il n'y en a dans tous les Cabinets de l'Europe ; car l'art de plaire eſt encore plus difficile que l'art de tromper. Vous ne ſerez pas ſans doute

de mon avis, mais je ne veux pas vous prendre pour juge, parce que vous êtes vieux.

Ne manquez pas, M. le Maréchal, de battre bien ces Messieurs, qui ont tué le pauvre Chevalier ; je le souhaite pour votre propre gloire & l'honneur de la Nation. Envoyez-nous au plutôt de bonnes nouvelles : le Roi vous récompensera en Roi, & moi en jolie femme : je vous laisserai peut-être baiser ma main. Adieu, M. le Maréchal ; souvenez-vous de votre belle retraite de Prague : j'ai promis la victoire, ne me faites pas mentir.

LETTRE X.

A la Marquise DE BLAGNI.

NE voulez-vous pas venir voir mes pigeons & les baiser ? Ils sont si jolis ; leurs tendres caresses rappellent des souvenir bien doux, & ne manquent jamais de faire rêver les filles : c'est pour cela

que je ne les montre jamais à Alexandrine. Madame de Monteſpan avoit ſix ſouris blanches, qu'elle atteloit à un petit carroſſe de filigramme, & qui prenoient la liberté de mordre ſes belles mains. Nos jolies femmes ont toujours des chiens, ou des chats; je n'aime pas tout cela, je n'aime que mes pigeons.

Le Roi eſt à la chaſſe : je n'ai pas voulu l'accompagner parce que j'étois de mauvaiſe humeur, ce qui l'a fait rire. Je lui dis quelquefois qu'il eſt comme ce Nembrod, dont j'ai entendu parler au Sermon, qui étoit *un fort chaſſeur devant le Seigneur*. Mais ce Nembrod étoit un méchant Roi, & Louis XV eſt bon, ce qui fait une grande différence.

Tandis qu'il va à la chaſſe, la Reine paſſe ſon temps à prier Dieu; c'eſt une ſainte : les grandeurs & les vanités de la terre ne la touchent plus. Je voudrois en pouvoir dire autant; car le monde, avec tout ſon éclat & ſes plaiſirs, m'ennuie quelquefois à mourir, mais je ne le veux pas aſſez. Il ſemble que nous ayons deux ames;

ames ; l'une pour approuver le bien ; & l'autre pour faire le mal.

Cependant la Reine, malgré toute sa sainteté, a un grand défaut : c'est qu'elle me hait ; elle semble oublier à mon égard, la loi qui oblige les Reines, comme les autres, à aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour moi, je n'aime pas ce défaut là, grace à Dieu ; j'aime cette Princesse, & je la révere parce qu'elle est vertueuse, & je voudrois avoir le courage de l'imiter. Je vous aime aussi avec tendresse, ma belle amie, & vous le sçavez bien, &c.

LETTRE XI.

Au Maréchal de SAXE.

1747.

IL faut toujours vous admirer & vous aimer. La France n'étoit pas accoutumée à vaincre les Anglais : cette gloire vous étoit réservée. Un Maréchal de France,

grand homme & bon citoyen, qui ne s'embarraſſe pas par qui le Roi ſoit ſervi pourvu qu'il le ſoit bien, & qui ne connoît pas les petiteſſes de la jalouſie, diſoit derniérement, que vous réuniſſiez en vous l'ardeur du Grand Condé avec la ſageſſe de Turenne. Je ne ſçais pas ſi ces célebres Généraux, qui ont fait trembler l'Europe dans le dernier regne, étoient auſſi grands qu'on les repréſente, mais je ſçais que vous êtes plus utile. Ils ont fait dans des guerres injuſtes des conquêtes dont la Nation n'a tiré aucun avantage ſolide; ils attaquoient, mais vous nous défendez, ce qui eſt plus important & plus honnête.

On dit, Monſieur le Maréchal, qu'au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, vous trouvez encore du temps pour faire l'amour. Je ſuis femme, & ne vous blâme pas: l'amour fait les Héros, & les rend ſages. Charles XII, de Suede, eſt peut-être le ſeul qui n'ait jamais aimé, mais il en a été puni; il eſt mort fou & malheureux. Les anciens Germains di-

ſoient, qu'il y avoit *quelque choſe de divin dans une belle femme*; je ſuis preſque de leur avis, & je penſe que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat ſur un beau viſage, que dans le cerveau de Newton.

Nous allons nous réjouir de votre nouvelle victoire; prenez encore cinq ou ſix Villes pour vous amuſer le reſte de la campagne, & puis venez voir vos amis.

Les Conférences de Bréda continuent toujours; je ne ſçais à quoi elles aboutiront, & ſi elles nous donneront la paix, dont la France à grand beſoin; mais nos Plénipotentiaires demandent trop, & les ennemis n'offrent pas aſſez. J'ai bien peur que cette pompeuſe négociation ſe réduiſe à rien: elle n'a produit juſqu'ici que des compliments & des révérences. Vous n'en êtes ſans doute pas fâché; car pour vous autres Héros, votre gloire & votre plaiſir conſiſtent à tuer les hommes: mais le Roi ſeroit bien-aiſe de les rendre heureux. C'eſt pour cela qu'il eſt toujours prêt à donner la paix: mais il faut auſſi qu'elle ſoit honorable & utile.

On a chanté hier le *Te Deum* dans la Chapelle du Roi pour la bataille de Lawfelt, mais je n'aime pas cette cérémonie, qui me paroît injurieuse à Dieu ; c'est comme si quelqu'un alloit remercier un bon pere de ce qu'il a eu le bonheur d'égorger ses enfants ; il seroit plus juste & plus naturel de lui en demander pardon.

Comment se porte le Comte de Frise ? J'espere qu'il ressemblera à son oncle. Le Roi songe à le marier & à l'établir d'une maniere digne de vous & de lui. Adieu, M. le Maréchal ; je ne vous recommande pas de continuer à battre l'ennemi, mais d'avoir soin de votre santé pour le service du Roi, & la satisfaction de vos amis. Souvent la perte d'un seul homme est une calamité publique ; c'est ce que la France éprouveroit, si elle avoit le malheur de vous perdre.

LETTRE XII.

Au Comte DE LOWENDAL.

1747.

JE vous remercie de votre lettre & de votre conquête. Vous avez donc pris Berg-Op-Zoom en dépit de l'envie & des Hollandais. Cette Ville, qui a bravé le génie de Spinola, & qui portoit le nom de *pucelle*, n'a pu vous résister; ce qui prouve que les Français sont capables de tout, quand ils sont commandés par des hommes comme vous. Ils n'ont fait que prendre des Villes pendant toute cette guerre, comme en se promenant; mais la prise de cette derniere met le comble à leur gloire & à la vôtre. Je suis charmée que nous vous en ayons l'obligation.

Les alliés disent dans leurs Gazettes, que vos troupes, en entrant dans la Ville, ont massacré, sans distinction, hommes, femmes & enfants. Je ne sçais pas

ſi cet horrible menſonge leur eſt utile pour exciter la fureur des peuples, mais je ſçais que les hommes ſenſés ne le croiront pas. Les Français ont juſtement la réputation d'être les peuples les plus humains de la terre : ils aiment la victoire, & non pas le ſang.

Continuez, Monſieur le Comte, à faire honneur à la Patrie que vous avez adoptée, & qui vous eſtime. Si la vieilleſſe & les infirmités viennent à nous priver du brave Maurice dans le cours de cette trop longue guerre, vous nous reſterez, & on ne s'appercevra pas qu'il ſoit mort.

Il eſt humiliant pour la France que ſes deux plus grands Capitaines ſoient étrangers : c'eſt une remarque que le Roi a faite en apprenant la priſe de Ber-Gop-Zoom ; il s'étonnoit que la Nation ne produiſît plus d'auſſi grands hommes que dans le dernier regne. Le Prince de Conti, qui étoit préſent, reprit tout haut : *C'eſt parce qu'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Ce mot eſt piquant, mais il y a peut-être quelque vérité.

La Comteſſe de Lowendal vint hier à l'Audience. Le Roi la reçut comme la femme d'un Héros, & lui dit : *Madame, tout le monde gagnera quelque choſe par cette conquête de Ber-Gop-Zoom; je donne au Comte le Bâton de Maréchal de France, & j'eſpere avoir le plaiſir de donner la paix à mes ſujets.* Je vis enſuite cette Dame en particulier, & mon eſtime pour elle s'en eſt augmentée. Avec toutes les graces de ſon ſexe, elle a le ſens & l'eſprit du vôtre. Je lui ai demandé ſon amitié: quant à la mienne, c'eſt une dette que je lui dois & que je lui paierai toujours avec plaiſir ; je lui dis que ſi jamais je pouvois lui être utile, j'eſpérois qu'elle me jugeroit digne de la ſervir.

Le Roi vient de donner un Régiment à votre fils. M. d'Argenſon n'en étoit pas d'avis à cauſe de ſa grande jeuneſſe; mais je lui ai répondu par ce mot de Corneille:

. . . . . Aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

J'avois raiſon, le mérite du pere répond de celui du fils. Je vous ſouhaite, Mon-

sieur, seulement une bonne santé, vous trouverez tout le reste en vous-même.

LETTRE XIII.

A la Comtesse de BRÉZÉE.

JE viens de renvoyer une femme ennuyeuse, qui m'a donné des vapeurs. Il n'y a guere d'autre compagnie à la Cour, qu'on nomme pourtant le séjour de l'esprit & de la politesse. Selon moi la politesse consiste à être aimable, & quiconque m'ennuie est un rustre : j'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaise compagnie que la bonne compagnie.

On dit, ma chere, que vous vous amusez actuellement à vous faire peindre, j'en suis bien aise : c'est signe que vous êtes toujours belle. Vanloo est un homme inimitable pour attraper la ressemblance ; dites-lui de ne pas oublier ces deux petites fausſettes qui vous rendent le souris si aimable, ni ces levres de rose que je

prends tant de plaisir à baiser, ni ces yeux tendres & touchants qui me disent si bien, *je vous aime.*

On dit qu'un Sultan fit un jour appeller dans son serrail un fameux Peintre Vénitien pour tirer le portrait de sa femme favorite ; mais le Peintre lui disant que pour cela il falloit qu'il la vît, ce Prince jaloux le trouva fort impertinent, & le renvoya. Si vous eussiez été dans ce serrail, vous n'auriez jamais eu le plaisir de voir votre portrait.

Il y a demain un bal masqué à l'Opéra, j'ai presque envie d'y aller, & de vous prendre en passant. Je m'habillerai en marmotte & vous comme il vous plaira : mais nous ferons enrager les hommes. En attendant l'exécution de ce noble dessein, donnez-moi un baiser, je vous le rendrai bientôt.

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

Au Maréchal DE SAXE.

1747.

VOUS nous envoyez toujours de bonnes nouvelles : chacune de vos lettres annonce une victoire ou une conquête, & vous êtes *l'enfant gâté* de la fortune. Les lettres de César étoient sans doute de même ; mais ce César se portoit bien quand il conquéroit le monde pour lui, & vous êtes malade quand vous gagnez des batailles pour nous ; avouez que la gloire est une maîtresse cruelle, qui fait payer ses faveurs bien cher.

Mais à propos de César, M. de Brissac, qui étoit à la derniere action, & qui m'en rapportoit les particularités, dit : je soupai avec Saxe la veille de la bataille. Ici je l'arrêtai tout court, & lui fis observer que, par respect pour votre titre de Général, il devroit au moins dire, *Monsieur*

de Saxe. Eh, morbleu, Madame, reprit-il vivement, *est-ce qu'on dit M. César, M. Alexandre* ? Cette saillie gasconne est un mot sublime, & vaut seule le plus grand éloge.

Il ne vous manque, M. le Maréchal, qu'un peu de santé, pour être l'homme le plus heureux de la terre, puisque vous en êtes le plus grand : les Héros ne devroient jamais être malades.

Les Hollandais murmurent beaucoup, & ne vous aiment pas dans leur voisinage ; ils se ressouviennent de l'invasion de Louis XIV. Ils craignent le même sort sous son Successeur, quoiqu'ils ne soient qu'auxiliaires. Mais, après tout, il est en leur pouvoir de détourner l'orage qui les menace, & qu'ils craignent. On ne leur demande autre chose que d'être neutres, dans une guerre qui ne les regarde pas ; & je suis étonnée que ces Marchands, qui entendent d'ailleurs si bien leur intérêt, ne prennent pas dans cette occasion le parti le plus sage & le plus sûr. Ils semblent avoir oublié la leçon de leur fa-

meux Jean de Wit, qui leur conseilloit de ne jamais faire d'alliance offensive, *mais plutôt d'imiter le prudent chat, qui ne prend les souris que pour lui.*

Au reste, la faction Anglaise est toute puissante chez eux par l'influence de la Maison d'Orange. Les bons patriotes sentent bien à quelles calamités leur pays va être exposé, mais ils murmurent tout bas, & sont sans pouvoir. Leur Ministre, Van Hoy, présente sans cesse Mémoires sur Mémoires; il proteste que leur Hautes Puissances sont pleines de respect pour le Roi, & ne souhaitent rien plus ardemment que de vivre en bonne intelligence avec nous. De notre côté, nos Ministres lui protestent que la Nation Française a le plus grand respect pour l'illustre Nation Hollandaise, & souhaite cordialement qu'elle devienne sage & raisonnable. Nous espérons qu'elle le deviendra, quand elle nous verra à ses portes, & que vos victoires nous procureront une paix que les Héros n'aiment pas, mais dont toute l'Europe a besoin. Les Français meurent

de

de faim au milieu des acclamations, des feux de joie, & des cris de *vive le Roi.*

Je vous salue, &c.

LETTRE XV.

A la Duchesse DE DURAS.

SAVEZ-VOUS bien que nous allons bientôt avoir une nouvelle Dauphine? C'est la Princesse de Saxe; on va envoyer un certain Duc, qui aime les actions d'éclat, pour en faire la demande en forme. Vous connoissez ce Duc, il a une belle tête, mais il n'y a rien dedans. Au reste, pour le dire en passant, ce mariage sera singulier, le Dauphin aura pour femme la fille de celui qui a détrôné son grand-pere, & qui porte encore actuellement sa couronne. Mais la conduite des Princes est comme celle des Dieux, bien différente de celle des hommes. N'a-t-on pas vu, au commencement de ce siecle, le Duc de Savoie faire tous ses efforts pour

détrôner Philippe V, Roi d'Eſpagne, ſon gendre, & préférer le vain titre de Roi, qu'il gagna par ce moyen, à celui de bon pere.

Après tout, je ſuis bien aiſe qu'on donne une femme au Dauphin; car j'ai bien peur que la dévotion ne lui tourne la tête: le mariage eſt le meilleur remede contre cette maladie des ames foibles. Le jeune Prince eſt bon comme ſon pere, & il ne manque pas de ſens, mais ſon éducation a été fort négligée. On avoit propoſé au Cardinal de Fleuri de lui donner pour Précepteur l'Abbé Rome, homme ſçavant & plein de probité; ſon Eminence répondit qu'il avoit trop d'eſprit, & elle confia l'héritier du premier Trône de l'Europe aux ſoins d'un ſot & d'un cafard, qui l'a élevé comme un Moine, & s'eſt plus attaché à en faire ce qu'on appelle un Saint, qu'un grand Prince. Sans doute que le Cardinal, quoiqu'il eût plus de ſoixante-dix ans, eſpéroit encore gouverner le fils après le pere.

Si vous voyez la belle Comteſſe, je

vous prie de l'embraſſer pour moi, & de la faire ſouvenir de ſa parole : il faut que mes amies aient de la mémoire. Quant à la mienne, elle eſt aſſez bonne ; je n'oublierai jamais de vous aimer avec tendreſſe, & ce ſentiment fait un des plus grands plaiſirs de ma vie, &c.

LETTRE XVI.

A Monſieur D'ARGENSON.

1747.

JE ſuis très-fâchée, non pas pour vous, qui avez du courage, mais pour l'Etat, de ce qu'on appelle votre diſgrace. Le Roi perd un bon ſerviteur, & vous devenez votre maître : ce n'eſt pas vous qui êtes à plaindre. Il y a ici une certaine faction de petits maîtres, ennemis jurés du mérite & des talents, qu'ils ſont incapables d'avoir ; & je trouve qu'ils ont trop de pouvoir. Ils ſont comme le chien au ratelier, qui ne pouvoit manger du foin,

ni souffrir que le cheval en mangeât : quoiqu'ils soient sans génie pour servir le Roi, ils ne veulent pas que d'autres le servent : *quella rabia della gelosia* !

Votre propre exemple, Monsieur, fait voir que les bonnes qualités attirent plus de haine que les mauvaises. On dit que vous supportez votre exil avec plus de courage & de patience qu'un Stoïcien ; je n'en suis pas surprise, je vous connois. Je vous donnerois volontiers une autruche pour devise, avec ces mots : *Il n'y a rien de si dur que le fort ne digere.*

Cependant tous les honnêtes gens espérent bientôt vous revoir à la tête du Département auquel vous avez fait tant d'honneur : ce n'est pas seulement la bonne fortune qui est inconstante, la mauvaise l'est aussi. Quoique le Roi soit prévenu, il est aussi bon & juste, il sentira bientôt que vous lui manquez. Si je puis contribuer à votre rappel, je m'estimerai fort heureuse d'avoir rendu au Roi le plus grand Ministre du siecle, & de vous prouver que je ne suis pas ingrate, &c.

LETTRE XVII.

A Mademoiselle ALEXANDRINE.

1747.

COMMENT vous portez-vous, mon bel ange ? Tout le monde me dit que vous ferez honneur à votre mere, & mon cœur m'en assure. Vos Dames sont fort contentes de vous : elles ne peuvent se lasser de louer votre esprit & vos graces. Continuez à mériter leur tendresse & leurs soins, si vous voulez me plaire, & vous faire un jour estimer. Venez me voir Vendredi prochain, avec votre petite amie, Mademoiselle Rosieres. Le Roi vous aime comme sa fille, & vous caressera : il me parle souvent de vous. Je ne doute nullement que, quand il s'agira de vous établir, il ne fasse quelque chose de considérable pour vous. Adieu, ma chere enfant, ayez soin de votre santé, & aimez votre mere autant qu'elle vous aime.

LETTRE XVIII.

A la Comteſſe DE NOAILLES.

1747.

QUE faiſiez-vous hier avec ce grand flandrin de Marquis? Je le hais parce qu'il eſt ſot & ennuyeux; il ne ſçait ni rire ni parler comme les honnêtes gens, & je ne le vois jamais que je n'attrape un bon mal de tête. Il a un de ces viſages bêtes, que les Italiens appellent *volto ſenza ſenno*. Cependant on dit qu'il eſt bon, généreux, & toujours prêt à ſervir ſes amis & les malheureux. J'ai de la peine à le croire, car il faut avoir de l'eſprit pour faire du bien: les ſots en ſont incapables. En un mot, Madame la Comteſſe, avec votre permiſſion, cet homme n'eſt pas de ceux que j'aime à voir.

Devinez ce que j'ai fait aujourd'hui; je me ſuis levée à ſix heures du matin, & j'ai été pleurer dans le Parc parmi les

roſſignols, qui n'y faiſoient pas attention. Je ſuis triſte pour bien des raiſons, & je commence à m'appercevoir que j'ai fait une folie en venant à la Cour. La pompe, la grandeur, les plaiſirs de cette terre enchantée, ne m'enchantent plus; le charme eſt fini, & je ne retrouve plus rien dans mon cœur qu'un vuide immenſe que rien ne peut remplir. Le monde eſt menteur, il promet un bonheur qu'il eſt incapable de donner. Quelquefois il me ſemble que je penſe autrement, & je ſuis aſſez gaie : nous ſommes les machines de la Providence. On diroit qu'il y a dans le cœur humain deux meſures; l'une de plaiſir; & l'autre de douleur, qui ſe vuident & ſe rempliſſent alternativement.

Le Roi Très-Chrétien eſt comme moi, triſte & gai tour-à-tour. Quand la mélancolie le domine, j'ai recours à de petits airs qu'il aime beaucoup : nous chantons & paroiſſons contents. Le divin Jeliotte eſt toujours l'ame de ces petits concerts; il fait, pour un moment, nos délices, comme il fait celles de Paris. Il ne

manque jamais de ramener la sérénité dans l'esprit du Prince, & par-là il est souvent le principal mobile des plus grandes affaires de l'Europe; car un Monarque qui refuse tout dans sa mélancolie, accorde tout quand cette vapeur est dissipée.

Pour vous, ma chere Comtesse : vous êtes peut-être plus égale & plus heureuse; mais soyez sûre que dans la tristesse, ou dans la joie, je vous aime toujours avec la même tendresse. Le Comte aura le Commandement d'Alsace : priez-le de m'aimer aussi, & de ne me plus gronder.

LETTRE XIX.

Au Marquis DE *Lussac.*

LE Roi vient d'accorder un Régiment à votre fils, en considération de vos anciens services & de son propre mérite. Venez ensemble remercier ce bon Prince, & voir vos amis. Je pense aussi à Mademoiselle de Lussac, mais elle est encore

trop jeune pour lui donner une Abbaye. Les femmes, & sur-tout les Religieuses, sont plus difficiles à gouverner que les hommes ; & ces humbles *épouses de Jesus-Christ* ne sçauroient respecter leur Abbesse à moins qu'elle n'ait des rides. Cependant votre fille n'attendra pas jusqu'à ce temps-là, sa vertu & sa sageſſe doivent suppléer en elle au défaut d'âge ; d'ailleurs, elle ne vieillira que trop-tôt. Je vous salue, M. le Comte ; je me ferai toujours un honneur & un plaisir de vous servir, &c.

LETTRE XX.

A la Marquise DU CHATELET.

C'EST moi, Madame, qui dois plutôt vous remercier de m'avoir offert une occasion de vous servir dans la personne du jeune Comte. Mon estime pour vous & pour lui m'en faisoit un devoir, que j'ai taché de remplir.

Permettez-moi en même-temps de faire

compliment à mon sexe de ce que vous l'honorez par des talents, dont les hommes doivent être jaloux. Lorsque Newton étonnoit l'Europe par ses découvertes sublimes, il ne se seroit jamais imaginé qu'une Française, célebre par son rang & sa beauté, seroit non-seulement capable de l'entendre, mais de l'expliquer : ce qui fait voir que l'esprit n'a point de sexe. Tandis que l'ingénieux Voltaire vous chante, & que la France vous admire, souffrez qu'une femme qui ne sçait rien, mais pleine d'estime pour le sçavoir, présente à l'illustre & charmante *Emilie* l'hommage sincere que toute l'Europe lui rendra bientôt, &c.

LETTRE XXI.

Au Duc de Boufflers.

1747.

Vous n'avez pas trompé nos espérances, M. le Duc. Je viens de recevoir

votre lettre avec la nouvelle de la levée du siege de Gênes. J'ai couru aussi-tôt la porter au Roi, qui m'a promis de vous récompenser. Vous louez beaucoup les Génois, & vous dites qu'ils vous ont secondé de tout leur pouvoir; je n'en suis nullement surprise, tout homme a plus d'intérêt que son voisin à défendre sa propre maison.

J'admire, comme vous, l'action du Gouverneur de Savonne, qui n'a pas voulu obéir au Sénat, & rendre sa Place pour rester fidele à sa Patrie : cette action auroit été digne d'un Romain, & c'est pourtant un Italien, & un Génois, qui l'a faite.

Vous avez raison de penser à fortifier actuellement l'Etat de Gênes contre une nouvelle entreprise de la part des Autrichiens, & de leur en fermer l'entrée. Cependant, malgré tous vos soins & les bonnes intentions du Roi, il sera difficile d'assurer la tranquillité d'Italie; jamais on n'a pu le faire, parce que c'est le plus beau pays de l'Europe, comme il en est

le plus foible ; il a toujours excité l'ambition des Grandes Puiſſances, & quand même elles voudroient y prévenir la guerre, les Italiens s'y oppoſeroient eux-mêmes. Comme ils ſont pauvres, ils ont beſoin d'armées étrangeres qui viennent ſe couper la gorge chez eux, & les enrichir. Voïlà pourquoi ils ont toujours ouvert à nos troupes l'entrée de ce paradis terreſtre, qui eſt habité par des démons, & qu'on appelle, avec beaucoup de juſtice, *le tombeau des Français.*

Le Sénat n'a fait ſimplement que ſon devoir en vous créant Noble Génois ; c'eſt à la vérité un foible honneur, mais la gloire que vous avez acquiſe, & l'eſtime du Roi, ſont d'un plus grand prix.

Si l'Infant paſſe à Gênes, voulez-vous bien lui préſenter mes très-humbles reſpects ? Le voilà à préſent ſûr d'un établiſſement, il en eſt bien digne. Recevez, Monſieur le Duc, mes vœux & mes compliments : perſonne ne vous honore plus que moi

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE XXII.

A la Comteſſe de BRÉZÉE.

JE vous remercie bien de votre lettre & de vos magots. Ce Raux eſt un homme admirable ; ces figures d'émail vont devenir à la mode, comme les *pantins*, mais elles ne ſeront pas ſi ridicules.

La pauvre Marquiſe de Pouange vient de mourir preſque ſubitement : cela fera trembler les jolies femmes qui ſe portent bien. Deux jours auparavant elle étoit au bal ; à ſon retour elle ſe mit auſſi-tôt au lit, & commença à rêver. Elle vit donc ſa mere comme un grand fantôme blanc, dans le triſte appareil des morts, qui lui fit ſigne de la ſuivre. Elle ſe réveilla toute épouvantée, appella ſes femmes, & leur raconta ſa viſion, qu'elles traiterent de chimere : mais elle étoit frappée. Elle a eu un accès de fiere, puis un autre, puis un autre, avec le tranſport au cerveau, &

elle vient de rendre à Dieu ſa belle ame. J'eſpere que Dieu l'aura reçue à bras ouverts, car elle étoit ſage & vertueuſe. Le Marquis, qui l'adoroit, eſt inconſolable; je ne plains pas les morts, mais ceux qui ſurvivent & qui ont le cœur tendre.

Je relis votre lettre avec cette douce ſatisfaction qui accompagne la correſpondance des vrais amis; mais je rougis des louanges que vous me donnez. Eſtimez-moi, ſi vous m'en croyez digne, mais ne me le dites pas, cela eſt inutile.

Je compte vous voir dans ma loge Samedi prochain à la Comédie. On doit repréſenter *Zaïre*; cette piece eſt un chef-d'œuvre; elle nous convient ſur-tout, car c'eſt celle des ames ſenſibles. Adieu, *Cor mio*, portez-vous bien, je vous embraſſe.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

Au Maréchal DE BELLE-ISLE.

1747.

LE Général Brown a donc été forcé de repaſſer le Var, & nous vous en avons l'obligation, auſſi bien qu'à Dom Philippe, qui dans cette occaſion, dites-vous, a payé de ſa perſonne comme un ſimple volontaire. Je ne m'en étonne pas : il eſt du ſang de Bourbon. Ainſi ce beau projet du Roi de Sardaigne, d'envahir la Provence, s'eſt évanoui en fumée. Les Français ſont invincibles quand ils ſont commandés par des hommes comme vous, & ſur-tout quand on les attaque chez eux ; Charles-Quint l'a éprouvé long-temps avant le Savoyard. Vous avez vengé la mort de votre frere ; cette victoire fera oublier au Roi la malheureuſe affaire d'Exiles.

La France eſt actuellement triomphante

dans toutes les parties de l'Europe, où l'on a porté la guerre. Mais, hélas! en mer les Anglais viennent d'achever de détruire les malheureux reſtes de notre marine J'ai bien peur que tant de ſang & de tréſors, prodigués dans cette guerre ſi ridicule dans ſes motifs, & ſi cruelle dans ſes effets, ne produiſent à la fin aucun avantage; & que le Roi ne ſoit obligé de rendre les conquêtes d'Europe pour ravoir ſes Colonies. A chaque fois que les Anglais nous battent ſur ce qu'ils appellent leur propre élément, je ſuis pour ainſi dire prête à maudire la mémoire du Cardinal de Fleuri : j'en demande pourtant pardon à Dieu, car c'étoit un Prêtre. Sa politique timide, & ſa ridicule économie, ont achevé de faire perdre à la France toute ſa conſidération en qualité de Puiſſance Maritime. Il n'aimoit ni la guerre, ni les dépenſes ; il avoit cet eſprit d'épargne, qui eſt fort bon dans le gouvernement d'une famille particuliere, mais qui eſt ſouvent très-pernicieux dans le gouvernement de la grande famille de

l'Etat, où il faut ſçavoir dépenſer, & perdre même à propos. On dit que les Anglais avoient beaucoup d'eſtime pour lui, je le crois. Il a laiſſé pourir nos vaiſſeaux dans nos Ports, de peur de les fâcher : c'étoit un ſûr moyen de plaire à ces honnêtes gens. L'adminiſtration des Prêtres a toujours été plus ou moins fatale à la France, & peut-être auſſi aux autres Etats ; ils ſont faits pour prier Dieu, & non pas pour gouverner les hommes : n'êtes-vous pas de mon avis ?

Portez-vous bien, Monſieur le Maréchal, & ſoyez content : tout le monde vous eſtime, & moi plus que les autres. Si l'on avoit dit à l'infortuné M. Fouquet que ſon arriere-petit-fils ſeroit non-ſeulement un grand Seigneur, mais un grand Homme, il auroit peut-être ſupporté ſa priſon avec plus de patience. Je vous ſalue ſincérement, & je ſouhaite à la France beaucoup d'hommes qui vous reſſemblent.

LETTRE XXIV.

Au Chevalier DE SADE.

1747.

J'AI auſſi-tôt porté au Roi la bonne nouvelle que vous m'avez envoyée, & dont je vous remercie. Il ne comptoit pas d'abord qu'une Place, telle qu'Antibes, ſans fortifications, & qui n'avoit qu'une petite poignée de monde pour la défendre, pourroit ſeulement tenir vingt-quatre heures contre une nombreuſe armée. Cependant vous avez ſoutenu un ſiege de quarante jours, & à la fin forcé l'ennemi à le lever. Si cette action n'eſt pas la plus importante de la guerre, elle n'en eſt pas la moins admirable. Le Roi vous donnera au plutôt des marques de ſon eſtime; & s'il étoit capable de l'oublier, je vous promets de l'en faire ſouvenir. Pour moi, Monſieur le Chevalier, je me ferai toujours un devoir de ſervir le mérite &

la valeur : par-là vous pouvez juger de mes sentiments pour vous.

LETTRE XXV.

Au Comte DE MAUREPAS.

1747.

J'AI ouvert votre lettre avec empressement, croyant que c'étoit la nouvelle d'une victoire, & c'est celle d'une défaite. Cette malheureuse affaire acheve de détruire le reste de la marine Française, & de tromper vos espérances. Il y a cependant quelque sujet de consolation. M. de la Jonquiere s'est battu en homme de courage : mais hélas ! il avoit affaire à des Anglais. On peut dire que tout est perdu, hors l'honneur. Je ne crois pas que ces succès continuels de l'ennemi par mer aient d'exemple dans l'histoire : c'est pour lui seul que la fortune n'est pas inconstante. Il n'y a aujourd'hui que deux grands peuples en Europe ; il semble que

l'un ſoit deſtiné à poſſéder l'empire de la mer ; & l'autre, celui de la terre : il faut prendre patience.

Je prévois que la France ſera obligée de faire une paix honteuſe, & de rendre les conquêtes de Flandre ; la miſere du Royaume, la difficulté de faire de nouvelles levées, l'obſtination des alliés, qui ont plus d'argent & de patience, la rendront bientôt néceſſaire. Le Maréchal de Saxe ſe vante de conquérir la Hollande la campagne prochaine, & d'arborer les Fleurs-de-Lis ſur les remparts d'Amſterdam. A vous dire vrai, je n'en crois rien du tout, & même je ne le deſire pas. Cette conquête, en ſuppoſant qu'elle ſoit poſſible, ſeroit très-dangereuſe ; Louis XIV, qui la fit, fut preſque auſſi-tôt obligé de l'abandonner ; il n'en tira d'autre avantage que le vain honneur d'avoir fait dire publiquement la Meſſe à Utrech : bonne leçon pour ſon Succeſſeur. Je ſuis dans la ferme perſuaſion que le regne de Louis XV ne ſera jamais celui des conquêtes ; les Français du temps préſent ſont trop différents

de ceux du dernier siecle. Je le redis encore, la paix nous est nécessaire ; notre marine est détruite ; nous sommes épuisés d'hommes & d'argent, & nous avons de puissants ennemis. Vous, Monsieur, qui tenez la premiere place dans le Conseil, & qui la méritez par votre expérience, & vos lumieres, contribuez à rendre aux Français cette paix, dont ils ont tant de besoin, & qui est le bien le plus précieux qu'un bon Roi puisse faire à des Sujets qui l'aiment, &c.

LETTRE XXVI.

A la Marquise DU SAUSSAY.

J'AI été heureuse pendant huit jours, c'est-à-dire, tout le temps que je vous ai vue, à présent je suis triste à mon ordinaire ; je puis vous dire, au scandale des Grands de la terre, que malgré ma faveur & l'estime d'un Grand Prince, je suis quelquefois sur le point d'abandonner

la Cour, & d'aller dans la retraite me consoler avec mes amis. Mais ma foiblesse me retient ; je hais le monde, & ne puis le quitter.

Comment trouvez vous la nouvelle Dauphine ? Elle n'est pas belle, mais elle a du sens, des graces, & ce je ne sçais quoi qui plaît encore plus que la beauté. Son Illustre Epoux est trop dévôt ; nous verrons si elle ne le guérira pas de cette maladie des petites ames, qui ne manque jamais de rendre un Prince persécuteur, & ses sujets fanatiques. Je ne connois pas de Grand Roi qui ait été dévot : le bon Henri IV ne l'étoit pas. Aimons Dieu & la vertu, laissons la dévotion aux moines.

La Dauphine a amené avec elle un Jésuite Allemand, nommé le Pere Crousst, qui est son Confesseur ; c'est peut-être le plus sot & le plus plat animal qui ait jamais été importé du Saint Empire Germanique ; cependant elle a une extrême confiance en lui, ce qui me fait tout craindre.

Mais à propos du Dauphin, je ne vous ai peut-être jamais parlé d'une scene qui s'est passée, il n'y a pas long-temps, à Versailles. Une femme de Paris, qui étoit grosse, eut envie d'embrasser ce jeune Prince, qui est, à la vérité, beau comme l'Amour; un Officier se chargea de l'introduire; mais le Dauphin, voyant qu'elle avoit la gorge découverte, lui tourna le dos, & lui ferma lui-même la porte au nez. Vous voyez que la dévotion l'a presque rendu grossier.

Je fus hier surprise de voir la jeune Dauphine avec des bracelets de la défunte Infante, où l'on voit son portait en miniature; le Dauphin l'a priée de les porter, ce qui ne lui fait pas beaucoup de plaisir: en effet, ce procédé n'est pas galant.

Il pleut toujours, & je ne sçaurois aller prendre l'air. Je suis réduite à rester dans mon Appartement, & à caresser mes pigeons. Je pense aussi à vous, ma belle Comtesse. Adieu.

LETTRE XXVII.

A la même.

1747.

AVEZ-VOUS lu la catastrophe du tyran de Perse, le trop fameux Thamas Kouli-Kan? Il a été massacré dans son propre Palais par ses Gardes. Cet homme, si célebre par son courage & par ses crimes, a éprouvé le sort qu'il méritoit: belle leçon pour les ambitieux. Trois voyageurs trouverent un jour un trésor; l'un d'eux alla chercher des vivres, & les empoisonna pour se défaire de ses camarades, & devenir le seul possesseur du trésor. Ceux-ci, dans le même-temps, prénoient la résolution de l'assassiner par le même motif, & ils l'exécuterent à son retour; après quoi ils se mirent à manger ce qu'il avoit apporté, mais ils y trouverent la mort qu'ils méritoient: fidel emblême des conséquences de l'ambition. O vanités, grandeurs humaines, pompeuses

peuſes chimeres ! je vous mépriſe ſincérement, mais hélas ! je n'ai pas encore le courage de vous haïr.

On ſonge toujours à la paix. Le Roi fait des propoſitions très-raiſonnables, mais les Anglais s'en moquent, & veulent traiter avec nous comme avec des vaincus. Les Conférences de Bréda n'ont produit juſqu'ici que quantité de belles harangues & de compliments ; cependant nous eſpérons toujours.

Quand vous écrirez au beau Marquis, dites lui de ne pas tant s'expoſer pour l'amour de vous & de ſes amis, car le canon ne reſpecte perſonne. Adieu, je vais partir pour Marli : c'eſt un lieu charmant, mais votre préſence le rendroit encore plus beau, &c.

LETTRE XXVIII.

A Monſieur D'ARGENSON.

1747.

LES Anglais ont donc renouvellé leur traité avec les ſauvages de Ruſſie, par

lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente mille hommes en payant. Ils sont comme les Princes d'Allemagne, amis de tout le monde en payant. Je ne sçais cependant pas ce que les alliés feront de ces barbares. Le Roi de Prusse ne les laissera pas passer impunément, & j'ose dire que s'ils viennent jamais en Flandre, il faudra qu'ils y arrivent par mer sur les vaisseaux Anglais, ce qui n'est guere praticable, où qu'ils fassent le trajet sur une meule de moulin, comme leur grand S. Nicolas.

Cependant je regarde ces alliances avec les Russes comme d'une très-dangereuse conséquence. Cette nation qui, cent ans auparavant, étoit aussi inconnue dans le reste de l'Europe que la terre australe, s'aguerrira peu-à-peu, & apprendra la discipline Militaire, en servant les différentes Puissances qui l'emploient; bientôt elle sera en état de battre ses maîtres, & leur sera formidable. Il ne seroit pas impossible de voir un nouveau déluge de barbares, sortis des antres de Sibérie, &

commandés par un nouvel Attila, qui inonderoient l'Europe : Dieu nous en préserve !

Je n'aime pas la politique, mais puisque la singularité de ma fortune m'en rend l'étude nécessaire, je vous prie de continuer à être mon guide. Après tout, je m'imagine qu'il ne faut pour cela que beaucoup de droiture & de bon sens. Quant à cette politique qui enseigne à tromper les hommes, & à les rendre malheureux, je n'en ai pas besoin, & vous êtes incapable de me l'apprendre.

Je suis, &c.

LETTRE XXIX.

A la Comtesse DE NOAILLES.

1748.

A Quoi passez-vous le temps, ma chere amie ? Etes-vous heureuse & contente ? Pour moi je suis triste, & je suis sûre que s'il y a du bonheur sur la terre, ce

n'eſt pas dans les Cours qu'il faut l'aller chercher. Il ſemble que ce ſoit ici l'antre de Trophonius, on n'y rit jamais de bon cœur. Je n'y trouve que de fauſſes joies, de faux plaiſirs, & de faux amis, qui tâchent de m'aſſaſſiner en m'embraſſant. Je fais tout ce que je peux pour diſtraire ma mélancolie : mais le plaiſir eſt un don de Dieu, qu'il n'accorde jamais à l'ambition ; il ne m'eſt pas plus poſſible d'être gaie, qu'à Madame de Percival d'être belle & raiſonnable.

Je vous remercie de vos cantates ; la muſique & les paroles en ſont fort belles, mais à préſent je n'ai pas envie de rire.

Avez-vous été chez Martin voir mon nouveau carroſſe, comme vous l'aviez dit ? Je lui ai défendu de le gâter par des peintures laſcives, que les honnêtes gens ne ſçauroient voir ſans rougir. C'eſt pourtant aujourd'hui la mode, mais je me moque de la mode ; les femmes ſages m'en eſtimeront davantage. Le Roi m'a fait préſent de ſix beaux chevaux barbes : le bon Prince ! qu'il eſt digne d'être aimé !

A propos, eſt-il vrai que la Princeſſe de Conti, étant l'autre jour à la Meſſe aux Théatins, un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône, en ſe plaignant *qu'il avoit perdu les joies de ce monde;* ſur quoi elle ſe tourna vers le Comte de Clermont, & lui dit : *Eſt-ce que cet homme-là eſt eunuque* ? Voilà une réflexion bien gaillarde, ſur-tout dans une Egliſe.

Je reçus hier la viſite de la belle Ducheſſe, qui me ſalua de votre part, & je l'embraſſai pour ſa peine. Vous penſez donc toujours à moi ? Vous avez bien raiſon : il y aura Dimanche prochain 28 ans qu'il vint au monde une certaine perſonne deſtinée à vous aimer tendrement.

Je vous prie de faire bien des careſſes pour moi à Madame de Nanteuil ; je ſuis, après tout, bien heureuſe d'avoir des amies comme vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXX.

Au Comte d'ARGENSON.

1748.

ON m'a présenté un Mémoire pour l'établissement d'une Ecole Militaire, & je vous l'envoie, parce que c'est une affaire de votre Département. Ce n'est pas, comme le disoit le Cardinal Dubois, des projets de l'Abbé de S. Pierre, *le rêve d'un bon citoyen*, mais il me semble que ce seroit une institution très-praticable & très-utile. Les campagnes sont remplies de pauvres gentilshommes, qui vivent dans la misere & l'abjection; on pourroit les soulager en élevant leurs enfants pour le service du Roi & de l'Etat. La Noblesse Française est la plus brave de l'Europe, & l'on a vu dans tous les temps ce qu'elle sçavoit faire. Mais nos pauvres hobereaux qui n'ont que l'épée & du courage, sont perdus pour l'Etat, parce que n'ayant pas

le moyen de servir comme Officiers, ils dédaignent de servir comme Soldats. Je crois donc que le projet de les rendre utiles dans leurs enfants, mérite attention. Si l'on entretenoit constamment un corps de cinq à six mille jeunes gens, élevés avec soin par les plus habiles maîtres dans toutes les parties de l'Art Militaire, cela formeroit une pépiniere de bons Officiers, en qui les lumieres suppléeroient à l'expérience, & bien supérieurs à ces petits Messieurs bien poudrés, qui se présentent tous les jours à votre Bureau, & qui n'ont d'autre mérite, pour obtenir une Lieutenance, qu'un peu d'argent & beaucoup de présomption.

Je n'ai pas encore parlé au Roi de ce plan, qui me paroît sage & de la plus grande importance; je veux avoir votre avis auparavant. Considérez, Monsieur, que nous sommes en guerre avec les Anglais, & que nous y serons presque toujours par la rivalité & l'antipathie des deux nations. Ce sont les seuls ennemis qui soient à craindre pour la France, & con-

tre lesquels elle ne sçauroit trop bien se préparer. Nous faisons la guerre avec les autres peuples pour la gloire, mais avec les Anglais pour notre conservation. On ne sçauroit donc prendre trop de précautions contre de pareils rivaux, qui veulent, à toute force, tenir la balance de l'Europe, & qui, par leur valeur & leurs richesses sont bien plus à craindre que la Maison d'Autriche ne le fut jamais.

Je vous prie de vous souvenir du petit S. Marc, dont je vous ai déjà parlé. Si vous l'examinez bien, vous le trouverez digne de servir le Roi, & vous accorderez l'emploi qu'il sollicite, plutôt à son mérite qu'à ma recommandation.

LETTRE XXXI.

A Monsieur DE CHEVERT, *Lieutenant-Général.*

J'AI obtenu pour vous, Monsieur, ce petit Gouvernement que vous desiriez; &

cette préférence a causé bien des murmures parmi vos rivaux, ce qui m'auroit donné de vous la plus grande opinion, si le Maréchal de Saxe ne m'avoit d'ailleurs souvent parlé de vous comme d'un des meilleurs Officiers de l'armée. On objectoit que vous étiez un Soldat de fortune, un homme sans naissance. C'est ce qui vous rend plus estimable ; votre mérite est personnel, celui des autres leur est étranger. Je me ferai toujours un devoir de vous servir, & ceux qui vous ressemblent ; par-là on verra qu'une femme, qu'on accuse avec tant d'amertume & d'injustice, sçait honorer le mérite & la vertu. Venez remercier le Roi avant de partir ; je vous verrai aussi avec plaisir, mais à condition que vous ne me remercierez point.

Je suis, &c.

LETTRE XXXII.

Au Comte D'ARGENSON.

1748.

CETTE nouvelle démarche du Roi de Prusse me fait plaisir, mais elle ne me surprend pas; il entend aussi bien ses intérêts que l'art de la guerre, tâchons aussi d'entendre les nôtres. J'ai prédit que cette négociation de Suede n'aboutiroit à rien, & ma prédiction s'est accomplie. Les Suédois ont perdu leur gloire en gagnant leur liberté; ils ont été la terreur du nord, tant qu'ils ont été esclaves de leurs Rois; à présent qu'ils sont libres, ils ne sont plus rien; ce qui semble prouver que la liberté est, pour ainsi dire, une viande particuliere qui ne convient pas à tous les estomacs. Elle ne nous convient pas davantage; les Français ont besoin d'un Maître, & ils sont heureux d'en avoir un bon.

Je viens de recevoir un placet d'un En-

trepreneur des vivres, & je vous le renvoie, parce que ces affaires ſont de votre Reſſort. Il ſe plaint que le Maréchal de Saxe eſt trop ſévere, ſans doute parce qu'il ne permet pas à ces honnêtes gens de voler autant qu'ils voudroient : repondez à ce petit Monſieur comme il le mérite. J'admire l'aſſurance de ces hommes avides, qui oſent troubler le Gouvernement de leurs petits intérêts ; quand le Roi envoie un vaiſſeau à la Chine, s'embarraſſe-t-il ſi les ſouris ſont à leur aiſe ?

Il y a ici un jeune homme de bonne famille, qui m'a été recommandé ; il eſt d'une figure agréable, mais le principal c'eſt qu'il eſt brave & capable de bien ſervir. Je ſerois bien aiſe que vous fiſſiez quelque choſe pour lui, & je vous en prie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIII.

A Mademoiselle ALEXANDRINE.

1748.

J'AI reçu à votre sujet une lettre qui m'afflige. On dit que vous êtes hautaine & impérieuse avec vos compagnes, & que vous commencez à devenir très-indocile. Pourquoi affligez-vous le cœur de votre mere ? Pourquoi la mettez-vous dans la triste nécessité de se plaindre de vous ? Je vous avois tant recommandé d'être douce, modeste & affable, comme le seul moyen de plaire à Dieu & aux hommes. Avez-vous si-tôt oublié mes leçons ? Voulez-vous me mettre dans le cas de rougir de vous ? J'espere que vous changerez de manieres par égard pour moi & pour vous-même. Point de grands airs, ils ne conviennent à personne, & encore moins à vous qu'aux autres. Si je vous fais élever comme une Princesse, songez que vous

êtes

êtes bien éloignée d'en être une. La même fortune qui m'a élevée peut changer, & me rendre la plus malheureuse des femmes ; en quel cas vous seriez comme moi, rien du tout. Adieu, ma chere fille, vous sçavez que je ne respire que pour vous, que c'est pour vous que j'aime la vie. Si vous me promettez de vous corriger, je vous pardonne & vous embrasse, &c.

LETTRE XXXIV.

A Madame, l'Abbesse de Saint Antoine.

1748.

J'AI reçu, avec respect, la lettre de Votre Altesse Séréniſſime, & je voudrois pouvoir vous consoler & vous servir. Mais je ne puis rien dans cette affaire, qu'on a représentée au Roi sous le jour le plus odieux. On vous accuse de tyranniser vos Religieuses. On dit que vous vous baignez tous les matins dans une cuve pleine de lait, que vous leur faites ensuite man-

ger. Cela seroit bien indigne d'une Princesse du Sang de Bourbon, & je ne le crois pas. Mais, malheureusement, on le croit ici, & le Roi est fort irrité. Il a donc été résolu de vous ôter le gouvernement de vos filles. Au reste, on vous conserve votre revenu ; de sorte que, à le bien prendre, je serois plutôt tentée de vous faire compliment, que de vous plaindre. La charge de cent cinquante filles, toujours chagrines & mécontentes, est bien pénible, sur-tout pour une personne de votre rang. Je vous remercie très-humblement de la confiance que vous avez eue en moi ; j'ai tâché de m'en rendre digne. Si je n'ai pu parer l'orage qui se préparoit, j'ai du moins été assez heureuse pour en adoucir les conséquences, comme vous l'apprendrez bientôt. Mon profond respect pour vous, & pour l'illustre Sang dont vous sortez, m'en faisoient un devoir, que j'ai tâché de remplir avec zele.

Je suis, &c.

LETTRE XXXV.

A la Marquise DU SAUSSAY.

1748.

QU'AVEZ-vous donc fait à Madame de Fronlai ? elle se plaint fort de vous. Est-ce que les amis doivent se fâcher ? Elle ne m'a pas dit les particularités de votre brouillerie ; mais je me charge de vous réconcilier, & de vous faire embrasser, pourvu que vous ne l'ayez pas appellée laide, ce qui ne se pardonne jamais entre les femmes.

Le Roi part demain pour Compiegne, & je dois le suivre, mais je porte par-tout la même mélancolie ; il est plus facile de changer d'air que d'humeur. Quel est cet impertinent qui a dit tout haut, en me voyant promener avec le Maréchal de Saxe : *Voilà l'épée du Roi & son fourreau.* Cette mauvaise plaisanterie a déjà couru tout Paris, & je ne doute pas que vous

ne la ſçachiez comme les autres. J'en voudrois connoitre l'auteur, non pas pour le punir, car de pareilles ſottiſes ne m'offenſent pas, mais pour le prier de mettre plus d'eſprit & de décence dans ſes bons mots.

Je vous prie, pendant mon abſence, d'aller voir les tableaux de M. de Renuſſon, & d'acheter pour moi ce qu'il vous plaira, je m'en rapporte à votre goût. Mais il y a ſur-tout un morceau que je ſerois bien aiſe d'avoir : c'eſt l'enlévement de Proſerpine, ne le laiſſez pas échapper. Voilà ma premiere commiſſion; la ſeconde, dont je vous charge encore plus expreſſément, c'eſt de vous bien porter & de m'aimer toujours. Adieu, ma chere, je ſouhaite & eſpere vous voir à Compiegne : ce jour-là ſera le plus agréable pour moi.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVI.

A la Ducheſſe DE DURAS.

1748.

VOUS me demandez ce que je fais, Madame la Ducheſſe, je m'ennuie, & vous aime toujours à l'ordinaire. Je m'imaginois autrefois follement, que la Cour étoit le ſéjour des ris & des plaiſirs : c'eſt plutôt celui des pleurs, du moins pour moi. J'en ai verſé aujourd'hui d'indignation, en voyant mes amis, ceux que j'ai ſervis de tout mon pouvoir, conſpirer contre moi. Cela ne m'empêchera pourtant pas de faire du bien, ſuivant ce mot d'un Philoſophe : *Donne à manger aux chiens, duſſent-ils te mordre.*

Je me repens, cependant, d'avoir contribué à l'élévation d'un certain perſonnage, qui eſt également incapable de bien ſervir le Roi & d'être reconnoiſſant : mais alors je ne le connoiſſois pas.

Vous avez, sans doute, oui parler de ce Chamillard, que Louis XIV fit Ministre de la guerre, parce qu'il jouoit bien au billard. J'ai fait à peu près la même chose pour cet homme-là; il n'avoit d'autre mérite que celui d'être amusant, & il est actuellement Secretaire d'Etat.

Il y a, selon moi, un grand abus dans tous les Gouvernements; chaque membre de l'administration devroit être fixé pour toujours dans le même poste, sans espérance de monter plus haut, autrement on ne peut attendre de lui ni justice, ni application. Il ne peut pas remplir les devoirs de la charge à laquelle il a ambition d'aspirer, parce qu'il ne l'a pas encore; ni ceux de celle qu'il occupe, parce qu'il a dessein de la quitter. L'homme dont il s'agit, confirme ma remarque.

On attend ici la Duchesse de Parme; & j'espere que sa présence ramenera la gaieté dans cette Cour, où l'on ne rit que du bout des levres. Le Roi me disoit hier: *j'ai beaucoup de flatteurs, & n'ai point d'amis.* Voilà le malheur des Princes, on

les adore, mais il eſt rare qu'on les aime.

Le jeune Comte m'eſt venu remercier du Régiment qu'il a obtenu ; il eſt vrai que j'ai dit un mot en ſa faveur, mais ſon propre mérite en a dit davantage : il parle des belles actions comme un homme qui eſt capable d'en faire.

Je vous verrai, peut-être, la ſemaine prochaine chez la belle Comteſſe, qui m'a invité à une petite fête ; ce ſera la fête de l'amitié, & par conſéquent très-agréable. Adieu, ma chere Ducheſſe, je baiſe vos belles mains.

LETTRE XXXVII.

A la Marquiſe DE FONTENAILLES.

1748.

LA Cour eſt un bon pays pour oublier les malheureux ; on ne parle déjà plus du pauvre Prétendant, & il n'y a peut être que moi qui le plaigne. On dit qu'il va ſe promener en Allemagne, dans ce pays

de l'orgueil & de la misere, où il trouvera, à chaque pas, des Princes & des gueux. Il a un grand projet dans la tête; je souhaite qu'il réussisse, mais sans l'espérer: les malheureux n'ont point d'amis. Le Roi lui a fait donner des lettres de change pour six cents mille livres; je souhaite de tout mon cœur que cela contribue à le consoler, si toutefois, un peu d'argent peut consoler de la perte d'un trône.

Enfin, le petit Marquis a obtenu ce qu'il souhaitoit; il étoit souple & flatteur comme un épagneul; faisant des caresses à ceux qui se moquoient de lui; souffrant les injures, & remerciant ceux qui les faisoient: c'étoit le vrai moyen de réussir à la Cour.

Quand je considere les bassesses, l'impertinence, & le caractere rampant de la plupart des Courtisans, je fais beaucoup de différence entre les Grands Hommes & les Grands Seigneurs. Ceux-ci, que je méprise, m'ennuient à mourir; les autres ne m'ennuient pas, mais ils sont rares, & je n'en vois guere. Je plains les Rois d'être

environnés de ces ſinges dorés, auſſi lâches & mal-faiſants que ceux d'Angola. Les Cours, que le ſot vulgaire regarde avec tant d'envie, ne devroient exciter que la compaſſion. L'autre jour l'Abbé de la Tour-du-Pin, Prédicateur des jolies femmes, vint nous voir à Verſailles; & comme on lui demandoit ce qui l'y avoit amené: *J'ai*, dit-il, *une deſcription du Paradis à faire, & je viens ici prendre des Mémoires.* Le pauvre homme! Si les excès des paſſions les plus funeſtes & les plus baſſes, l'envie, la haine, la rage, le déſeſpoir; ſi les fureurs & les crimes de l'ambition peuvent donner une image du Paradis, il peut toujours venir ici.

Comme je m'intéreſſe à tout ce qui vous regarde, je vous fais mon compliment ſur l'affaire de Boulogne; le Parlement a été pour vous tout d'une voix, ce qui prouve que la Juſtice n'eſt pas aveugle. Je ne le ſuis pas non plus dans les ſentiments d'eſtime & de tendreſſe que j'aurai toujours pour vous.

LETTRE XXXVIII.

A la Comteſſe DE BRÉZÉE.

1748.

J'AI toujours eu bien des ennemis ; j'en ai actuellement parmi les dévots, & ce ſont les pires de tous. Un ſaint homme de cette eſpece, qui a la mine, & peut-être le cœur d'un démon, ſe poſta hier ſur le paſſage du Roi, comme il revenoit de la Meſſe, ſe jetta à ſes genoux, & lui préſenta un placet, qu'il prit avec ſa bonté ordinaire, & vint le lire dans mon Appartement : en voici la concluſion. *J'annonce à Votre Majeſté, de la part de Dieu, qu'il faut abſolument renvoyer Madame de Pompadour au plutôt, autrement ſa main vengereſſe va s'étendre ſur votre Royaume, & punir vos Sujets de la foibleſſe de leur Souverain.* Cette inſolence méritoit peut-être la mort, ou du moins une priſon perpétuelle. Mais le meilleur des Princes

ne se démentit pas en cette occasion ; il fit appeller ce messager du Ciel, & se contenta de lui dire : *Mon ami, allez vous faire saigner, & raccommoder votre cerveau, car je vous annonce, de la part du bon sens, que vous êtes fou.*

Pour moi je ne le crois pas fou, mais un dangereux hypocrite, envoyé, non pas de la part de Dieu, mais de la part de certaines gens que je mépriſe & ne crains pas. Voilà mon aventure, Madame, qu'en dites-vous ? Sçavez-vous que j'ai acheté l'Hôtel d'Evreux ? car il faut bien que j'aie une maiſon dans Paris ; mais je vais le faire abattre, & en bâtir un autre plus à mon goût. On ſe moque par-tout de la folie de bâtir ; pour moi je l'approuve fort cette prétendue folie, qui donne du pain à tant de miſérables ; mon plaiſir n'eſt pas de contempler de l'or dans mes coffres, mais de le répandre : je ſuis ſûre que vous penſez comme moi. Aimons-nous toujours, & mépriſons la baſſeſſe & l'envie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIX.

A la même.

1748.

JE n'aime pas du tout votre *Gouvernante* du bon homme Lachaussée, parce que cette Comédie n'est pas une Comédie, puisqu'elle fait pleurer au lieu de faire rire. Ce faux genre larmoyant est ridicule, & choque la vraisemblance ; cependant il devient à la mode, parce qu'il est plus facile de se guinder sur de grands sentiments de Tragédie, que de plaisanter avec grace : le génie comique est mort avec Moliere.

Un autre vice de la Scene Française, c'est qu'on n'y voit jamais que des Grands Seigneurs, comme si tous les hommes étoient des Marquis. Un Auteur se croiroit déshonoré, s'il mettoit sur le Théâtre des Bourgeois & des Marchands ; les Anglais y mettent même des Savetiers, & en cela je les approuve ; la Comédie est une peinture des hommes, & un Savetier

tier eſt un homme comme un autre.

Un troiſieme défaut, c'eſt que nos Comiques n'attaquent jamais que des ridicules : il faudroit plutôt attaquer les vices. Un homme ridicule ne fait pas de mal, & il fait rire ; mais un homme vicieux eſt nuiſible à la ſociété, & l'afflige.

Cependant j'irai voir cette Piece, parce que je l'ai promis, & je vous prendrai en paſſant ; après cela nous reviendrons ici, s'il vous plaît, où nous ferons ce que les vieux Français de Louis XIV appelloient *medianoche*. Adieu, ma chere, j'aime toujours votre bon cœur & votre eſprit.

LETTRE XL.

A la Ducheſſe d'Estrées.

POURQUOI ne me venez-vous pas voir ? la préſence d'une amie eſt preſque le ſeul plaiſir auquel je ſois ſenſible. Tout le monde me parle de vous ; tout le monde vous voit : hélas ! qu'il eſt heu-

reux ! Vous avez beau faire, Madame, vous ne trouverez perſonne qui ſçache aimer comme moi. Vous dites que vous m'aimez tendrement, & j'en ſuis ſûre, c'eſt ce qui me fait ſupporter avec patience les grandeurs & les vanités de la Cour. La fortune qui m'a élevée, peut me tourner le dos ; mais il eſt un bien qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de m'ôter, c'eſt votre amitié : voilà le vrai *baume de vie*, & il vaut mieux que celui de *Le Lievre*. J'entends du bruit à ma porte, attendez, ma belle Ducheſſe, je reviens à vous dans un moment.

C'étoit ce vieux ſinge de Contrôleur-Général, qui m'apportoit de l'argent, ſans cela je l'aurois bien grondé de venir m'interrompre quand je vous écris. Comment ſe porte le Duc ? Il s'ennuie déjà de la paix ; mais j'eſpere qu'il s'ennuiera long-temps, car je n'aime pas la guerre. Adieu : quand viendrez-vous m'embraſſer ?

Je ſuis, &c.

LETTRE XLI.

Au Duc de Nivernois.

1749.

JE n'approuve pas plus que vous cette fantaisie du Cardinal de Tencin, au sujet du Duc d'Yorck, & je suis surprise de la foiblesse de ce Prince à y consentir. Il n'étoit pas né pour être Prêtre, mais pour soutenir les prétentions de son frere au trône d'Angleterre, & y succéder en cas de mort. Mais le voilà mort lui-même par son acceptation d'un bonnet rouge; & cette Maison infortunée, qui a coûté tant de sang & de trésors à la France, va devenir le jouet de l'Europe. Je hais ce vieux Tencin pour sa bévue; mais lui & tous les Prêtres sont comme les eunuques, qui voudroient que tous les autres hommes leur ressemblassent. Il ne sentoit pas combien les prétentions des Stuarts étoient utiles à la France, en cas de guerre avec les

Anglais. C'étoit un épouvantail qui ne manquoit jamais de jetter la terreur parmi eux. Quoi qu'il en ſoit, le mal eſt fait, & le Roi eſt réſolu de donner à ſa nouvelle Eminence la premiere riche Abbaye qui viendra à vaquer: c'eſt de quoi vous pouvez l'aſſurer. J'ai pitié de cette malheureuſe Famille, qui a été pendant tant de ſiecles le jouet de la fortune, La France, qui a toujours été l'aſyle des Princes malheureux, n'abandonnera pas ceux-ci. Si elle ne peut les rétablir ſur le trône de leurs ancêtres, du moins elle leur fournira toujours les moyens de vivre avec dignité, & d'une maniere digne de leur rang.

Les Religieuſes de Saint Cyr m'ont prié d'obtenir pour elles un Corps Saint, pour mettre dans une nouvelle Chapelle, qu'elles viennent de bâtir. Voulez-vous bien, Monſieur le Duc, vous charger de cette bonne œuvre. La Cour de Rome n'eſt pas avare de ces ſortes de préſents, & elle vous l'accordera ſans peine; mais gardez-vous bien d'envoyer à ces bonnes Filles

un Saint avec deux jambes gauches, comme le S. Ovide des Capucines. Je ne puis m'empêcher de rire en écrivant ceci : c'eſt une plaiſante commiſſion pour un Ambaſſadeur & un Philoſophe.

Le Clergé de France devient de plus en plus turbulent ; s'il étoit le maître, il renouvelleroit les *Dragonades* de Louis XIV. Mais, grace au Ciel, notre Roi Très-Chrétien n'eſt ni dévot ni perſécuteur ; il n'a, dit-il, aucun pouvoir ſur les conſciences, & n'en veut point avoir. Le bon Prince ! pour moi, je hais les Prêtres intolérants ; & ſi j'étois Souveraine, je ne perſécuterois que les perſécuteurs. Vous penſez comme moi, Monſieur le Duc ; & je vous prie, au nom de la raiſon & de l'humanité, d'éclairer leurs intrigues à Rome, & d'éteindre les premieres étincelles de cette guerre ſacrée qu'ils ont tant d'envie d'exciter.

Je vous prie de faire mes tendres compliments à Madame la Princeſſe Pamphili, c'eſt une femme bien eſtimable, quoique Italienne. Je vous prie de vous bien

porter, & d'aimer toujours ceux qui vous aiment. Je suis, &c.

LETTRE XLII.

Au Comte DE FRISE.

1750.

TOUTE la France pleure, avec vous, la perte du Grand Homme qui lui a fait tant d'honneur. Il étoit vieux & accablé d'infirmités ; la mort étoit un bien pour lui : il n'y a que l'Etat qui soit à plaindre d'avoir perdu son défenseur. Tous les bons Français sont dans l'affliction ; le Roi, qui la partage, veut vous donner des marques de son estime pour le Maréchal de Saxe, & l'honorer encore après sa mort dans son neveu. Il vous laisse le Château de Chambord, avec toutes ses dépendances, & les mêmes privileges dont feu votre oncle jouissoit. Quant à sa pompe funebre, il en fera les frais d'une maniere digne de lui, & du Héros qu'il regrette.

Il auroit bien voulu lui donner une place dans la ſépulture des Rois de France, mais, comme il eſt mort Luthérien, les préjugés de notre Religion ne permettent pas à ce bon Prince de lui donner cette derniere preuve de ſa reconnoiſſance. Il ſera donc enterré, ſelon ſes deſirs, dans le Temple de S. Thomas, à Strasbourg; & je ne doute pas que dans le tranſport des triſtes reſtes de ce Grand Homme, les peuples n'accourent en foule ſur la route pour donner, à ſa mémoire des larmes ſemblables à celles qui furent verſées pour le Maréchal de Turenne.

Quant à moi, Monſieur, je l'honorerai toujours en vous, & j'oſe dire que vous lui reſſemblerez un jour. Quand il ſe préſentera une occaſion de vous ſervir, je vous prie de ne pas accorder à d'autres le plaiſir de vous obliger.

Je ſuis très-ſincérement, &c.

LETTRE XLIII.

A Monsieur DE LA BEAUSSIERE.

1750.

Je suppose que vous êtes encore à Paris. Aussi-tôt que vous recevrez cette lettre, ne manquez pas de porter deux cents louis à l'adresse ci-jointe, & d'assurer la personne à qui vous les remettrez de toute mon estime. Le malheur des temps m'empêche de faire mieux; mais j'espere avoir le plaisir de l'obliger plus solidement une autre fois. En attendant, je penserai à quelque place qui lui convienne, &c.

LETTRE XLIV.

A la Duchesse D'ESTRÉES.

1750.

Je vis hier M. le Comte, qui me fit des compliments pour vous & pour lui;

il m'aſſura que vous vous portiez bien, ce qui eſt le principal : car je vis dans mes amis.

Nous venons de recevoir une triſte nouvelle. Le brave Maurice eſt mort dans ſon Château de Chambord : cette perte eſt un malheur public. On dit que feu le Maréchal de Villars apprenant que le Duc de Berwick avoit été tué au Siege de Philisbourg, il s'écria : *cet homme a toujours été heureux.* Le pauvre Saxe n'a pas eu ce plaiſant bonheur des Héros, car il eſt mort dans ſon lit comme une vieille femme, & tel que M. de Catinat, ne croyant rien, & peut-être n'eſpérant rien.

J'ai eu occaſion de le voir ſouvent, & je crois avoir bien ſaiſi ſon caractere. Il n'etoit grand qu'à la tête d'une armée ; par-tout ailleurs il avoit les petiteſſes des ames vulgaires, ce qui me rappelle le mot de la Bruyere : *qu'il eſt difficile d'être Héros aux yeux de ſon Valet-de-Chambre.* Ce ſont ſes débauches qui l'ont tué encore plus que la vieilleſſe, ou les fatigues de la guerre : & il n'étoit pas délicat dans ſes

plaisirs. Dans les deux dernieres ann
de sa vie, c'étoit un cadavre ambula
dont il ne restoit plus rien que le nom.
pendant, malgré tous ses défauts, qui s
l'appanage de l'humanité, c'étoit un Gra
Homme à qui la France doit peut-être
conservation, & qu'elle ne sçauroit tr
regretter. Il ne sera pas enterré à S. Den
parce que les Prêtres disent qu'il étoit
rétique. Pour moi, j'aime de pareils
rétiques, & je souhaite que Dieu nous
envoie encore un semblable. Je vous ai
aussi, Madame la Ducheſſe, mais je
vous vois pas assez souvent.

Je suis, &c.

LETTRE XLV.

A la même.

J'ALLAI hier pour vous voir, & l'
me dit que vous étiez au Palais-Roya
j'y courus & ne vous trouvai pas. La D
cheſſe étoit occupée d'une maniere que n

jolies femmes de Paris trouveroient supérieurement ridicule : devinez à quoi. Elle brodoit des manchettes pour son beau Duc. Il y a une certaine Princesse dans Homere, qui va à la fontaine laver les chemises de ses freres, & elle se plaint qu'elles sont trop sales ; mais dans ces temps simples, les Princesses avoient des mains de paysannes, ce qui n'est plus à la mode aujourd'hui. La Duchesse me fit beaucoup d'amitiés, & nous parlâmes de vous, comme vous méritez qu'on en parle. Je vis, avec une certaine vanité, qu'elle vous estime autant que moi, & je l'en estime davantage.

J'ai vu cette misérable rapsodie sur le Maréchal de Saxe. S'il vivoit encore, il rougiroit de la maniere platte & ridicule dont on le loue. Pour moi, je crois qu'il n'y a que ceux qui sont capables d'imiter les Grands Hommes, qui soient capables de les bien louer, & je prends l'éloge d'un sot pour un affront.

Mais à propos de ce pauvre Saxe, il avoit quelquefois des idées singulieres. Je

lui demandois un jour pourquoi il ne s'étoit jamais marié. *Madame*, dit-il, *comme le monde va à préſent, il y a peu d'hommes dont je vouluſſe être le pere, & peu de femmes dont je vouluſſe être l'époux.* Cette réponſe n'étoit pas galante, mais pourtant il y a quelque apparence de raiſon. Il diſoit auſſi qu'une femme n'étoit pas un meuble propre à un Soldat. Malgré cela, il entretenoit des filles qui à la fin l'ont tué, & c'eſt une Comédienne qui lui a donné le coup de grace : jugez par-là de ſes compagnies.

Nous aurons ici, Samedi prochain, une repréſentation de *Mahomet ;* venez-y apprendre avec moi à déteſter la ſuperſtition & à admirer Voltaire. Nous avons mille faiſeurs de vers, mais nous n'avons qu'un Poëte. Il vint hier matin me rendre ſes hommages ; mais s'il me traite en reine, je le reçus auſſi mieux qu'un Roi ; car il faut honorer les grands talents. S'il ne croit pas en Dieu, comme on le dit, tant pis pour lui, cela n'empêche pas qu'il ne ſoit grand homme : c'eſt dommage qu'il devienne vieux.

Dites

Dites à M. le Duc que je le hais, parce qu'il eſt venu ici ſans me voir ; on diroit que les hommes eſtimables me fuient, pour me livrer à une troupe d'animaux à figure humaine, qui m'ennuient, & que je mépriſe. S'il ſe repent, & répare ſa faute au plutôt, je pourrai peut-être lui pardonner. Portez-vous bien, ma chere Ducheſſe, & ſoyez toujours gaie, ſi vous voulez toujours être belle, la triſteſſe enlaidit, &c.

LETTRE XLVI.

A Madame de la POUPELINIERE.

Je ne m'imaginois pas, Madame, que nous aurions jamais quelque choſe à nous dire. Vous m'avez écrit une lettre violente ; & je vous ferai une réponſe modérée. Je ſçais que vous êtes, depuis quelque temps, à la tête des belles femmes qui ont des deſſeins ſur le cœur du Roi ; vous le ſuivez par-tout ; il vous trouve

toujours quelque part en embuscade pour le surprendre, & cela nous fait rire. Je vous en demande pardon, Madame, il faudroit plutôt plaindre la folie que d'en rire. Vous faite plus aujourd'hui, vous m'insultez par une lettre qui n'a ni sens ni justice, comme si j'étois le seul obstacle qui s'oppose à votre ambition. J'ai le malheur, Madame, de ne pas connoître tout votre mérite; & quoique vous ayez fait tout votre possible pour le faire connoître au Roi Très-Chrétien, il n'en sçait pas davantage que moi.

Vous êtes la femme d'un homme riche & estimable, tâchez de ne plaire qu'à lui; mais si vous vous obstinez à vouloir plaire au Prince, travaillez paisiblement à ce beau projet, sans vous fâcher contre moi, qui n'ai pas l'honneur de vous connoître, ni de vous estimer. Voici la premiere fois que je prends la liberté de vous écrire, ce sera aussi la derniere. La charité m'a dicté cette lettre; & si la folie d'une femme n'est pas un mal incurable, je souhaite qu'elle produise un bon effet. Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

A Monsieur CAMPBEL.

Je suis très-sensible au souvenir du Prince Edouard, & à toutes vos honnêtetés, mais j'ai peur que l'affaire qu'il médite ne soit bien difficile; je ferai cependant tout mon possible pour le servir, par estime pour lui & pour son illustre maison. Le Roi, qui ne l'a éloigné que par force & en gémissant, n'abandonnera jamais ses intérêts : c'est de quoi vous pouvez l'assurer. Son mariage avec la Princesse de Modene seroit un petit équivalent de ses prétentions, & lui fourniroit un établissement; on ne négligera rien ici pour le faire réussir. Il a fait tant pour nous, que nous sommes obligés par reconnoissance de faire quelque chose pour lui.

Il y a des gens, & même des Français, qui disent que jamais le Roi n'a eu de sérieuses intentions de le rétablir sur le

trône de ses ancêtres, & qu'il ne l'a envoyé en Ecosse que pour servir d'épouvantail aux Anglais. Je sçais de bonne part que ces gens-là mentent. La France n'a pu le soutenir comme elle l'auroit voulu; les ennemis étoient maîtres de la mer, & l'on n'a jamais pu faire passer dans la Grande-Bretagne les troupes destinées à supporter sa cause & celle de ses amis. Dans une nouvelle guerre (car les deux Nations, qui se haïssent réciproquement, ne sauroient vivre long-temps en paix,) dans une nouvelle guerre, dis-je, on trouvera peut-être une occasion plus favorable. En attendant, le Roi, qui aime le Prince Edouard, & le plaint, est résolu de le servir de tout son pouvoir.

Est-il vrai qu'il a été attaqué près de Francfort, par des assassins masqués; qu'il en a tué un, & blessé dangéreusement deux autres? Sa bravoure est bien connue; mais il est triste pour lui d'être obligé de l'exercer contre des vils meurtriers: ces scélérats étoient-ils Anglais?

Je vous prie, Monsieur, de lui pré-

senter mes respects & mes services. Sa cause est la cause des Rois, & si je pouvois contribuer selon mon petit pouvoir à la faire triompher, je regarderois certainement cette action comme la plus belle de ma vie.

Je suis, &c.

LETTRE XLVIII.

A Monsieur DE PUISIEUX, *Ministre d'État.*

1750.

JE suis étonnée de ces chicanes des Espagnols. La France n'a-t-elle pas assez fait pour eux ? Louis XIV, après plus de cinquante ans de regne & de gloire, s'est vu sur le bord du précipice pour s'être obstiné à soutenir le Roi que le dernier Prince de la maison d'Autriche avoit nommé pour son successeur, & empêcher le démembrement de leur Monarchie. Louis XV a fait une longue & san-

glante guerre, qui n'a été utile qu'à Dom Philippe, par l'établiſſement honorable qu'on lui a procuré en Italie. Tant de ſervices rendus à l'Eſpagne aux dépens de la France, ſembleroient exiger quelque reconnoiſſance. Cependant elle s'obſtine à nous refuſer, comme à toutes les autres nations, l'entrée de ſes Ports d'Amérique, ſans faire la moindre différence entre ſes amis & ſes ennemis. On peut dire même que les Anglais ſont plus favoriſés que nous par l'avantageux & important traité de l'*Aſſiento*.

L'ambition & la vanité de Louis XIV ont été ſatisfaites; il a aſſuré avant ſa mort la Couronne d'Eſpagne à ſa Maiſon; mais trop ſouvent l'ambition & la vanité des Princes ſont le malheur des peuples, comme il eſt arrivé par cette eſpece d'union des deux Monarchies. Juſqu'à cette époque la France avoit preſque toujours été en guerre avec l'Eſpagne, & l'avoit tellement épuiſée, que Charles II fut obligé de faire de la fauſſe monnoie; nos Corſaires enlevoient ſes Gallions, & nos Colonies

ſubſiſtoient aux dépens des ſiennes. Mais tout eſt changé depuis qu'elle a un Roi de la Maiſon de Bourbon ; délivrée d'un ennemi redoutable, elle augmente tous les jours ſa Puiſſance, & reparoîtra bientôt avec ſon ancienne ſplendeur par l'intime alliance des deux Couronnes ; nous nous battons, & nous épuiſons pour elle.

Voilà, Monſieur, quelques-unes des inſtructions qu'il ſeroit peut-être à propos d'envoyer à notre Ambaſſadeur à Madrid, pour lui ſervir de guide dans ſa préſente négociation, ſi toutefois vous l'approuvez. Le deſir d'être utile & de plaire au Roi l'emporte, depuis que je ſuis ici, ſur mon inclination naturelle, car je n'aime pas la politique ; & d'ailleurs, cette étude ne convient guere à mon ſexe. Cependant il faut que je m'en mêle, pour ainſi dire, malgré moi, car autrement avec vous, Meſſieurs, je n'entendrois pas la langue du pays.

Je vous prie de m'envoyer votre courier avant de l'expédier, j'ai un paquet de compliments à lui donner pour quelques *Doms & Donnes*, &c.

LETTRE XLIX.

A la Comtesse DE NOAILLES.

Je plains & j'admire le courage de cette pauvre petite Vaubonne, qui s'est empoisonnée volontairement, pour n'être pas obligée de coucher avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Cette pauvre fille à donc été la victime de la lâche avarice de ses parents. Qu'il étoit cruel de la forcer à épouser un vieux singe de soixante ans, avec un œil de verre & une jambe de bois ! C'étoit renouveller le supplice de ce Mézence, qui lioit les vivants avec les morts. On dit qu'ayant été conduite dans la chambre nuptiale, elle se retira dans un cabinet voisin, tandis que le monstre se déshabilloit, & que là elle prit un verre de poison, qui la tua en un quart d'heure de temps. Je n'approuve nullement le suicide ; j'espere, cependant, que Dieu lui a fait grace : c'est plutôt le crime de sa famille que le sien.

Je vis hier l'Ambassadrice de Venise, qui vous aime & vous loue beaucoup, je l'en estime davantage; car il faut avoir du mérite pour le discerner dans les autres. On vient de déclarer la grossesse de Madame la Dauphine, & tout le monde est dans la joie; réjouissez-vous aussi & aimez-moi, &c.

LETTRE L.

A la même.

Il est arrivé cette nuit une aventure qui a causé beaucoup de confusion, & qui est singuliere: je m'en vais vous la dire. Un homme a pénétré, je ne sçais comment, dans l'Appartement de Madame, tandis qu'elle étoit couchée & endormie, s'est jetté sur son lit & l'a embrassé. Aussi-tôt voilà la pauvre Princesse qui se réveille, se débat, & jette les hauts cris. On accourt, & on la trouve qui étoit tombée dans la ruelle, étroitement embrassée par

cet homme, qui ne vouloit pas lâcher prise. On l'a conduit en prison dans le dessein de le punir de sa témérité ; mais après quelques recherches, on a trouvé que c'étoit un somnambule qui occupe une petite Charge à la Cour, & qui ne manque jamais de courir toutes les nuits en dormant, à moins qu'on ne l'enferme avec soin. On l'a donc relâché, & chacun rit de cette aventure, excepté Madame, qui paroît un peu confuse.

Voilà la nouvelle du jour. Votre Mairan a présenté son livre au Roi, qui l'a bien reçu. Mon Dieu, qu'il a l'air bête ! & cependant tout le monde dit que c'est un grand homme : au reste, tous ces Géomettres ont l'air sot. On m'a raconté une petite anecdote au sujet de cet homme-là, qui m'a bien fait rire. Le feu avoit pris par hazard à sa maison, & étoit près de pénétrer au second étage, où il travailloit tranquillement à ses cercles & à ses triangles. On court lui dire de se sauver sans délai, s'il ne veut pas avoir le plaisir d'être brûlé tout vif, & de donner ses ordres

dans ce cas preſſant. *Parlez de cela à ma femme*, dit-il, *je ne me mêle pas de cela.* Sur quoi il ſe remet à rêver à la lune comme auparavant. On a été obligé de l'arracher de force de ſon cabinet, & de l'emporter hors de la maiſon : quels animaux !

Je m'en vais à la Meſſe, & je prierai Dieu pour la pauvre Couſine. Eſt-elle donc toujours ſi malade ? Si elle venoit à mourir, je plaindrois tous les honnêtes gens qui l'aiment. Adieu : aimez-moi toujours davantage, & dites-le moi ſouvent, &c.

LETTRE LI.

A la Ducheſſe d'ESTRÉES.

Ce fou de Bâville eſt revenu de *l'Iſle Ténébreuſe*, & il parle avec anthouſiaſme des Anglaiſes. Les Philoſophes de ce pays-là, dit-il, ont éclairé le monde, & les femmes l'embelliſſent. Mais, lui diſoit le Roi, on prétend que ces Anglaiſes ſont fort pâles. *Ah, Sire*, reprit cet ori-

ginal, *c'eſt la couleur de la tendreſſe & de la volupté ; & ſi je n'avois que trente ans, je craindrois plus ces joues pâles que nos viſages rouges de Paris. Si le Paradis de Mahomet exiſte, ce ſont ſûrement des Anglaiſes qui font le bonheur des Saints.*

Ce qui étonne Bâville, c'eſt que les Anglais n'ont pas de bons vers galants ; car, dit-il, les belles femmes devroient inſpirer de belles penſées. Il ſe propoſe dans vingt ans d'ici de faire un ſecond pélérinage en Angleterre, pour voir ſi les filles reſſemblent à leurs meres. Il nous amuſe tous les jours par ſes folies ; en un mot, il eſt dans le même enchantement que s'il ſortoit du Palais d'Armide. Il dit qu'à ſon arrivée à Londres, la ſombre humeur des hommes penſa lui donner des vapeurs ; mais que la beauté, l'eſprit & les graces des femmes diſſiperent bientôt ſa mélancolie. Malgré tous ſes éloges, il trouve cependant un grand défaut dans ces aimables femmes, c'eſt qu'elles aiment trop nos modes. Tant que les Anglaiſes, dit-il, ne ſeront qu'Anglaiſes, ce ſera

un

un sexe divin ; mais bientôt elles voudront être Françaises, & alors les Françaises vaudront mieux qu'elles.

Je crois, après tout, que ce n'est pas absolument à tort qu'il loue tant les femmes de ce pays-là ; j'en ai vu qui étoient charmantes, mais peu d'hommes agréables. Ce Bâville ne vous a pas pourtant oubliée ; il se ressouvient qu'il a laissé à Paris un petit visage de Déesse, qu'il se propose d'aller adorer bientôt. Que Dieu le conduise : il commence à m'ennuyer. Je me propose aussi de vous aller surprendre un de ces jours, mais ne m'attendez pas. Adieu, ma chere, je vous aime tendrement.

LETTRE LII.

Au Marquis DE SAINT CONTEST.

1750.

LA retraite de M. de Puisieux laisse vacant le Département des Affaires Étran-

geres. C'étoit un bon Miniſtre, le Roi en veut encore un meilleur, & vous êtes celui qu'il a nommé. Vous avez fait la paix, venez la conſerver, ce qui eſt encore plus difficile. Les Hollandais vous regretteront, parce qu'ils vous eſtiment, mais je ne m'imagine pas que vous les regretterez. Le Maréchal de Belle-Iſle dit que l'Ambaſſade de Hollande eſt la plus difficile & la plus déſagréable de toutes. Dans les autres Cours on a affaires à des Princes d'un tour d'eſprit généreux; mais chez ces Marchands, qui foulent aux pieds le Crucifix au Japon, pour gagner de l'argent, les négociations ſe ménagent comme une affaire de Commerce; & ils traitent avec les Rois comme avec leurs correſpondants, toujours attentifs à ce qu'ils peuvent gagner. Quittez donc, Monſieur, ces froids bataves, pour venir honorer votre Patrie par des talents & des lumieres que le Roi veut récompenſer. Je vous ai en mon particulier des obligations, qu'il acquittera pour moi, &c.

Je ſuis, &c.

LETTRE LIII.

Au Comte d'ALBEMARLE.

1750.

MYLORD, j'ai appris qu'avant hier, dans une grande compagnie & à la fin d'un grand soupé, vous avez tenu sur mon compte des propos qui ne sont ni vrais, ni convenables à la dignité d'un Ambassadeur. Tout le monde sçait que vous êtes homme de plaisir, mais je ne sçavois pas que vous fussiez capable d'en prendre à déchirer une femme absente, qui n'a pour vous ni haine ni estime. Si vous étiez sujet du Roi, je me vengerois en vous méprisant en secret. Mais comme vous êtes l'Ambassadeur d'une Nation respectable, souffrez que, par égard pour elle, & non pour vous, j'expose ici votre injustice.

Votre Mémoire & vos plaintes sur le rétablissement de la Marine Française, ont été lus dans le Conseil, & on les a

trouvés ſupérieurement ridicules. C'eſt comme ſi vous trouviez mauvais qu'un homme qui a la fievre prenne le quinquina. Le Miniſtre m'a montré ce beau Mémoire, & je lui en ai dit mon ſentiment d'une maniere allégorique, par cette fable :

La paix étant faite parmi les animaux, le loup dit au hériſſon : pourquoi ne te défais-tu pas de tes pointes ? J'y conſens, replique celui-ci, pourvu que tu commences par t'arracher les dents.

Voilà, Mylord, tout ce que j'ai dit, & que j'ai dû dire, quand j'ai été conſultée. La fable vous a déplu ; & pour vous en venger, vous m'avez calomniée. Ce procédé n'eſt ni généreux ni honnête, ſur-tout de la part d'un étranger, qui ne me connoît pas du tout, & que je ne me ſoucie pas de connoître. Je doute fort que le Roi d'Angleterre, votre Maître, vous ait envoyé ici pour cela. J'eſtime votre Nation, & c'eſt pour cela que je ſouhaiterois que celui qui la repréſente ici fût vrai & décent ; & que la table, qui fait ſes délices, ne fût pas un rendez-vous de ſatyres mal-honnêtes.

Pardon, Mylord, de la liberté que je prends ; si vous continuez à mal parler, je n'en ferai pas surprise, mais je ne m'en plaindrai plus.

Je suis, &c.

LETTRE LIV.

Au Marquis DE SAINT CONTEST, Ministre d'État.

Je n'aime pas cette affaire de Valbure ; il falloit l'encourager, & non l'ennoblir : voilà donc un habile Négociant transformé en petit Gentilhomme. Malgré tous les beaux raisonnements qu'on apporte pour ennoblir le Commerce ; je ne crois pas que cela soit à propos dans une Monarchie absolue. Un Marchand devroit se rendre respectable par son honnêteté & les services qu'il rend à l'Etat, sans chercher des distinctions par des parchemins stériles, qui ne font que le rendre ridicule. Vous connoissez le fameux Bernard, il a

de même obtenu le titre de Comte, mais personne ne le lui a donné. Dans un Etat Monarchique il y a deux ordres essentiellement séparés & distingués, les Nobles & les Roturiers ; les fonctions des premiers sont de le défendre ; & celles des seconds sont de le nourrir & de l'enrichir, sans jamais aspirer à des honneurs inutiles, qui ne sont pas faits pour eux. Je n'ai jamais engagé le Roi, & je ne l'engagerai jamais à ennoblir personne : mais je ne suis pas toujours consultée.

Cette affaire de la vanité, qui n'est rien en elle-même, peut devenir dangereuse par ses conséquences, puisqu'on paroît actuellement disposé à ennoblir tous ceux qui se distinguent dans le Commerce, ce qui jettera nécessairement la confusion dans tous les ordres de l'Etat, & amenera peut-être une révolution dans le Gouvernement. Dans une Monarchie le Roi donne un coup de pied à son premier Ministre ; celui-ci aux Grands Officiers de la Couronne, qui le rendent à leurs inférieurs ; c'est une réaction continuelle entre les

différents ordres de la nation, & se termine aux derniers des sujets. Dans les Républiques c'est autre chose ; celui qui se trouve à la derniere place peut parvenir à la premiere ; & par-là il y a toujours une sorte d'égalité subsistante entre tous les membres de la société : ils sont tous citoyens ; il n'y a par la constitution aucune distinction permanente entr'eux ; ils sont tous Nobles & Législateurs. Si en France on vient à confondre les Ordres de l'Etat ; si un Marchand peut devenir Gentilhomme, & continuer son Commerce, toutes les distinctions seront abolies ; & par degrés la Monarchie se changera en République : voilà ce que l'on doit craindre, & ce que je crains. Continuez, Monsieur, à bien servir le Roi, & à l'éclairer ; c'est un bon Prince, mais quelquefois trop facile ; toujours disposé à faire le bien, mais sujet à trop écouter des conseils qui lui semblent utiles, & dont il ne prévoit pas les mauvaises conséquences. Pour moi, je vous seconderai en tout ce qui me paroîtra raisonnable & conforme à la

nature du Gouvernement Français. Si je me trompe, ce ne ſera pas ma faute : tout homme impartial me pardonnera des erreurs involontaires. Mes tendres compliments à Madame la Marquiſe, je ſerois bien aiſe de la voir : embraſſez-la pour moi.

LETTRE LV.

A Monſieur DE PAULMI, *Miniſtre d'État.*

1750.

JE ſuis bien aiſe, Monſieur, que le Roi ait penſé à vous. Il vous a appellé au Miniſtere, parce qu'il vous croit bien capable de le ſervir; je le crois auſſi, & je n'ai eu garde de bleſſer la vérité en parlant contre vous. Si vous rempliſſez les devoirs de l'emploi pénible, dont il vous a honoré, avec une exactitude égale à vos talents, il ſera ſatisfait : c'eſt toute la reconnoiſſance que je vous demande. Vos Prédéceſſeurs ont mis beaucoup de con-

fusion dans votre Département : on espere que vous corrigerez les abus.

Madame de Paulmi est venue ici en cérémonie pour me remercier : je n'aime pas ces compliments. Je tâcherai toujours d'obliger le mérite ; & quiconque se rend digne de ce que je fais pour lui, n'est pas ingrat : pourquoi me remercier d'avoir été juste ?

Je vous prie de passer Samedi chez moi, avant d'aller au Conseil. On doit y agiter une question importante, à laquelle je m'intéresse vivement ; mais je crains ces têtes froides de nos Ministres qui à force d'être prudentes sont souvent déraisonnables. Le Sénéchal de Brézé, voyant un jour Louis XI à cheval, dit, que *ce cheval portoit le Roi & tout son Conseil*, parce que ce Prince ne consultoit personne, & il s'en est quelquefois bien trouvé. C'est l'usage dans tous les Assemblées de décider à la majeure, il vaudroit souvent mieux décider à la mineure ; & je ne doute pas que vous ne pensiez comme moi. Adieu, Monsieur ; si ce que

vous appellez ma faveur peut vous être utile, je vous prie de vous adreſſer toujours à moi : c'eſt moi que vous obligerez, &c.

LETTRE LVI.

A la Comteſſe DE BRÉZÉ.

IL y a huit jours, il y a un ſiecle, que je ne vous ai vue, ma belle Comteſſe : vous êtes bien cruelle. Croyez-vous donc que je puiſſe vivre ſi long-temps ſans voir les perſonnes qui me ſont cheres ? Je ſuis jeune, je ſuis belle, à ce qu'on m'aſſure : tout le monde m'adore, ou du moins en fait ſemblant, & cependant je m'ennuie. J'ai une mélancolie ſecrette, que rien ne peut diſtraire, excepté la préſence des perſonnes que j'aime. Quel vuide affreux dans cette grandeur & ces plaiſirs des Cours, que les ignorants deſirent ſans les connoître ! Je crois en vérité que je deviendrai Philoſophe, & qu'après avoir bien connu les vanités du monde, je finirai par les

mépriſer. Venez vîte m'embraſſer & me conſoler.

Le Cardinal de Rohan eſt donc mort; ce Prêtre ambitieux, qui a tué Louis XIV en le tourmentant par des ſcrupules qu'il n'avoit pas lui-même, & l'a fait mourir perſécuteur. J'aime ſincérement la Religion, mais j'ai de la peine à aimer ſes Miniſtres, ſur-tout depuis que je les connois.

J'ai vu votre Demoiſelle de la Loubere; elle eſt jolie & aimable; je prendrai ſoin d'elle, pour l'amour de vous, pourvu qu'elle en ſoit digne. Adieu, je baiſe votre joli viſage, ne manquez pas de l'apporter ici quelque jour de cette ſemaine.

Je ſuis, &c.

LETTRE LVII.

Au Marquis DE VANDIERE. *

1750.

POURQUOI, mon frere, ne vous ai-je pas vu depuis quinze jours? Tandis que vous vous occupez peut-être de vos plaisirs, je m'occupe de vos intérêts. Venez incontinent remercier le Roi, qui vous a nommé Contrôleur de ses Bâtiments. Cette place est comme celle de Pétrone : vous devez être *l'arbitre des élégances*, & encourager les beaux Arts; mais pour cela vous serez obligé de les étudier, sans croire ces petits flatteurs qui assiegent les gens en place, & les louent effrontement des bonnes qualités qu'ils n'ont pas. Voltaire dit si bien cela :

Que son mérite est extrême!
Que de graces, que de grandeur!
Ah! combien Monseigneur
Doit être content de lui-même!

* Depuis Marquis de Marigni.

Pour

Pour votre honneur & le mien, ne soyez pas ce *Monseigneur-là* ; j'espere que vous vous rendrez digne des bienfaits du Roi.

Je vous envoie quelque chose pour ma petite Alexandrine : ne venez pas ici sans la voir & l'embrasser pour moi. Donnez cinquante louis à sa gouvernante : j'aime cette femme-là, & je suis très-contente de ses soins. Je ferai sûrement quelque chose pour elle, car il faut être juste, & récompenser le mérite. Adieu, mon cher frere ; je vous attends & vous embrasse.

LETTRE LVIII.

Au Duc DE MIREPOIX.

1751.

Vos Dépêches, M. le Duc, ont paru plus importantes que vous ne l'imaginez ; & nous craignons que ces chicanes au sujet des limites du Canada, ne produisent à la fin une rupture. Votre Roi George est un

Allemand, & il nous cherche une querelle de son pays. Les Anglais, qu'on traite de mauvais politiques, ont pourtant eu l'adresse, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, de laisser ce point indécis, & d'en remettre la discussion à des Commissaires; en conséquence de quoi, cette fameuse paix, qui sembloit assurer le repos de l'Europe pour long-temps, n'est proprement qu'une suspension d'armes, pendant laquelle ils ont le loisir de respirer, & de se préparer à une nouvelle guerre. M. de Montesquieu dit que les Anglais n'entendent rien à l'Art des Négociations. Je ne sçais pas ce qu'il dit de ce coup de Politique de leur part, mais la bévue de nos Plénipotentiaires est impardonnable; le piege étoit visible, & pourtant ils y ont donné comme des enfants : au reste, il faut faire bonne contenance, & ne pas paroître avoir peur. Est-il possible qu'un Anglais ait dit en plein Parlement, qu'on ne devoit pas tirer un coup de canon en mer sans la permission de la Grande-Bretagne? Ce mot est ridicule & insolent;

mais il montre l'esprit de la Nation, qui a sa Justice, comme sa Religion, à part. J'ai lu, je ne sçais où, que les Athéniens faisoient serment de regarder comme des domaines de leur République tous les lieux où il croissoit des vignes & des oliviers. Les Anglais ne font pas ce serment, mais ils s'y conforment dans la pratique.

Mylord Albemarle passe ici agréablement son temps. Le Roi d'Angleterre, qui l'aime, & je ne sçais pourquoi, lui envoie sa leçon toute prête, & il vient la répéter, comme un écolier, au Ministre des Affaires Etrangeres. Ce pauvre Ambassadeur n'auroit jamais été un Marquis de Bedmar, & c'est celui qui nous convient le mieux. Pour vous, M. le Duc, on espere que vous ferez honneur à votre Nation par votre vigilance & vos talents. C'est sur-tout à présent qu'il vous faudroit les cent yeux d'Argus, pour tout voir & tout observer. Albemarle s'amuse ici à boire; amusez-vous à servir avec zele votre Roi & votre Patrie. Adieu, M. l'Ambassadeur, aimez toujours vos amis, & comptez sur eux.

LETTRE LIX.

Au Marquis DE SAINT CONTEST.

1751.

VOTRE lettre me surprend, Monsieur; cette étourderie de M. de Beuvron, qui ne seroit pas pardonnable dans un enfant, l'est beaucoup moins dans un Ambassadeur. On m'a raconté plus en détail les particularités de cette bizarre aventure. Dans ce *Gala* on dansa beaucoup, suivant l'usage d'Allemagne. La Princesse, qui ne s'étoit pas épargnée dans cette occasion si chere à la vanité des femmes, fut enfin obligée de se jetter sur un fauteuil pour se reposer un peu. Dans ce moment, Beuvron vient lui présenter la main pour danser encore un menuet; la Princesse le refuse poliment, & lui dit qu'elle est excessivement fatiguée. Sur cela Beuvron crie qu'on manque à son Maître, comme si son Maître l'avoit envoyé en Allemagne pour danser:

il ordonne sur le champ une chaise de poste, & part à minuit sans prendre congé. Cette échauffourée est ridicule : le Roi en a ri du bout des levres, mais il est piqué contre lui. Vous recevrez ordre de renvoyer ce pointilleux observateur du point d'honneur à son premier poste, & de lui recommander d'être moins vain à l'avenir.

Les nouvelles des Indes sont bien agréables ; nous avons donc le plaisir de voir le nom Français respecté aux extrémités du monde. On dit que la ridicule Ambassade de Siam flatta plus Louis le Grand que n'auroit fait la conquête d'une Province. La négociation de M. Dupleix, qui est venu à bout de fixer le génie inconstant des marates, & de s'en faire déclarer le Généralissime, & de nous procurer un Commerce important & exclusif, est d'un bien plus grand poids, & fera une des plus glorieuses époques de ce regne. Ce M. Dupleix vit, dit-on, à Pondichery avec le faste d'un Prince Asiatique. Il a cinq cents esclaves qui l'accompagnent dans ses promenades ; garde

beaucoup plus nombreuse que celle d'aucun Roi d'Europe ; il y en a vingt qui porte son palanquin ; trente autres sont occupés à chasser les mouches. Voilà un homme bien heureux, si toutefois il y a du bonheur dans la vanité.

Au reste, il ne faut lui reprocher ni son luxe, ni ses richesses ; il a bien servi sa nation, tandis que nous avons ici quarante frippons qui la dévorent, & qui ne vivent avec guere moins de faste. Il faut espérer que la Compagnie des Indes va reparoître avec un éclat qu'elle n'a jamais vu dans les plus beaux temps de Louis XIV ; mais j'ai peur qu'elle ne le conservera pas long-temps. Les Anglais ne manqueront pas d'en être jaloux, & n'oublieront rien pour frustrer nos espérances. Cependant espérons toujours ; c'est au moins un beau rêve : il ne faut pas se rendre malheureux avant le temps.

Tout le monde est étonné de cette grande révolution. Dupleix n'est pas un homme de génie, mais il y a des gens qui font de grandes choses avec des talents

très-médiocres. Souvent la fortune a plus de part dans les affaires publiques que la capacité des Négociateurs.

Il y aura bientôt un grand Conseil au sujet des affaires des Indes, comme vous sçavez ; & par certains mots échappés à quelques-uns des membres qui la composent, j'ai bien peur qu'on ne gâte tout, & j'ai voulu vous prévenir. J'espere que vous soutiendrez, dans cette occasion, l'honneur de l'Etat, & que vous ne contribuerez pas, par des conseils timides, à le rendre méprisable, en sacrifiant des avantages présents par la crainte de quelques inconvénients à venir & incertains. Vous êtes un Ministre habile & sûr : on peut compter sur vous. Je vous salue, Monsieur ; n'oubliez pas dans vos premieres dépêches ce paquet particulier pour le Duc de Mirepoix.

Je suis, &c.

LETTRE LX.

Au Duc DE NIVERNOIS, *Ambaſſadeur à Rome.*

1751.

Vos lettres me font toujours un grand plaiſir ; je n'y trouve qu'un défaut, c'eſt qu'elles ſont trop courtes. Vous me traitez comme une jeune femme toute occupée du monde & de ſes vanités, que la raiſon fait bâiller. Si vous penſez cela de moi, M. le Duc, vous vous trompez : je vous regarde comme le plus ſage & le plus honnête homme de France ; vos lettres m'honorent, m'inſtruiſent, & me donnent une ſatisfaction pure qu'on ne peut goûter dans le tumulte des Cours.

Le Roi parle ſouvent de vous avec la plus grande eſtime, & j'apprends que vos nouveaux Romains, quoique ſi différents des anciens, ont pourtant pour votre génie & vos vertus le reſpect qu'ils méritent

J'aurois souhaité être derriere vous à votre derniere Audience : le bon Benoît XIV ne se pique pas tant du titre de Saint, que de celui d'honnête homme : je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui, avec étonnement, un Pape raisonnable & Philosophe. Malgré tout cela, c'est un Prêtre, quelque respectable qu'il soit ; & je suis surprise que les Rois continuent encore à envoyer des Ambassadeurs à des Prêtres, qui, actuellement, ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal ; car aujourd'hui tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses Bulles & ses Excommunications ne sont plus que des chiffons.

Au lieu d'indulgences & autres saintes bagatelles, vous m'avez envoyé des tableaux profanes, & je les aime mieux ; ils sont beaux & bien choisis : vous excellé en tout.

On espere vous voir aux nôces de Mademoiselle de Nivernois ; elle est belle comme un Ange, sage, modeste, sensible, & pleine d'esprit ; en un mot,

digne de vous. Je trouve le comte de Gisors bien heureux. Le Roi ne l'est guere moins par le plaisir qu'il a d'unir de si près deux familles illustres. Ce que j'admire & que j'aime en ce Prince, ce n'est pas son rang, ni sa puissance, mais sa bonté: c'est pour cela qu'on adore les Dieux, c'est pour cela qu'on l'adore lui-même. Adieu, M. le Duc, conservez-moi votre amitié, je crois la mériter par mon estime pour vous.

Je suis, &c.

LETTRE LXI.

A Monsieur DE MONTESQUIEU.

1751.

J'AI reçu votre livre, & je vous en suis très-obligée; il est admirable, & je lui ai donné la premiere place dans ma petite bibliotheque, qui n'est composée que d'Auteurs qui, comme vous, font honneur à la France, & excitent l'envie des étran-

gers. Vous méritez le titre de Législateur de l'Europe, & je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à présent un peu de loisir, causons un peu ensemble. Vous dites qu'il est impossible que la Religion Chrétienne subsiste encore plus de 500 ans en Europe. Il est vrai que la plupart des Prêtres font ce qu'ils peuvent pour la détruire par leur ambition & leur intolérance. Le monde a été long-temps aveugle, mais il commence à avoir des yeux & à s'en servir. Je crains, sur-tout, que les Philosphes, qui voient le double des autres, ne soient trop zélés dans cette occasion.

La Religion Chrétienne est vraie, sainte & consolante; il ne s'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus: coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois oui parler des Quakers d'Angleterre; je n'aime pas qu'ils se croient inspirés par le Saint-Esprit pour dire des sottises dans leurs assemblées, mais j'aime la sagesse qu'ils ont eue de se passer de Prêtres. La Religion

eſt bonne, il n'y a que ſes Miniſtres qui ſont ſouvent mauvais. Il ſera, dit-on, bientôt ridicule d'être Chrétien : ſi cela arrive, ce ſera leur faute. D'ailleurs, je vois tous les jours que la Religion Romaine fait de mauvais ſujets en reconnoiſſant une puiſſance étrangere ſupérieure à celle du pays : nos Evêques ne ſont pas Français, mais ſujets du Pape.

Une pratique qui m'a toujours déplu dans notre Religion, mais qu'il faut pourtant reſpecter, c'eſt la confeſſion ; comment parler à cœur ouvert à un inconnu, qui ſe moque peut-être de vous, & qui eſt peut-être auſſi grand pécheur? Le jeûne qu'on nous ordonne, ne me plaît pas davantage : c'eſt l'affaire du Médecin. Il eſt fort bon contre l'intempérance, mais je doute fort qu'un frippon qui eſt à jeun, ſoit plus agréable à Dieu, qu'un honnête homme qui a bien dîné. Je vais quelquefois au ſermon, & je m'y ennuie ; ces ſaintes harangues ont produit mille fanatiques, & n'ont jamais fait un homme de bien. Quant aux ſermons de morale, ils ſont bons,

bons, mais inutiles : pourquoi exhortez-vous un Anglais à devenir humble, un Fermier-Général à devenir désintéressé ? Il vaudroit autant dire à un malade, Monsieur, je vous prie de n'avoir plus la fievre. Les vices sont des maladies de l'ame, ce n'est pas par des sermons qu'on les guérira.

Malgré tous les abus & les pratiques qui me paroissent inutiles dans notre Religion, j'ai pour elle le plus profond respect ; mais ce respect ne m'empêche pas de condamner l'esprit d'intolérance de notre Clergé. On dit que les dévots se préparent à vous attaquer, parce que vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre la superstition. J'espere que Louis XV ne sera jamais persécuteur ; il est honnête homme, & point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachoit quelque résolution violente, cette lettre vous répondra de moi, & vous ne pourrez m'accuser d'y avoir part.

Je vous remercie, Monsieur, de vos compliments ; quoique je ne les mérite

pas, ils ne laissent pas de me donner quelque vanité, en m'apprenant que vous avez quelque estime pour moi. Je vous prie de faire mes civilités à Madame la Duchesse d'Aiguillon ; elle est bien heureuse de vous voir & de vous parler tous les jours : je n'ai pas la même satisfaction de converser avec des sages, car il n'y en a point ici. Nous n'avons que des automates, & pas un homme, excepté le Roi. Venez quelquefois me voir, m'instruire, & me consoler.

Je suis, &c.

LETTRE LXII.

Au Marquis DE SAINT CONTEST.

1751.

OUI, Monsieur, j'ai recommandé le Marquis de Bonac pour l'Ambassade de Hollande, & je suis bien aise que tout le monde le sçache : quoique je ne le connoisse pas personnellement, des gens d'un

vrai mérite & que j'eſtime, en diſent tant de bien, que j'ai cru devoir m'intéreſſer en ſa faveur; c'eſt une dette que je dois au mérite, & que je paierai toujours. Je ſçais qu'en général les Militaires ne ſont guere propres aux Négociations, parce qu'ils n'ont pas ce caractere ſouple & pliant, ſi utile dans les affaires. Mais cette regle a ſans doute des exceptions, & M. de Bonac en eſt une; il ſçait ſe battre & parler. D'ailleurs, ce regne eſt celui des Militaires. Louis XV n'en a jamais guere employé d'autres dans les négociations; on employoit autrefois des Evêques, je ne ſçais pas s'ils valoient mieux. J'eſpere que Bonac ſe fera autant eſtimer des Hollandais que vous l'avez été, & ſe fera le même honneur. C'eſt la ſeule reconnoiſſance que j'attends des perſonnes que je ſers; c'eſt la ſeule que j'ai attendue de vous, & vous n'avez pas été ingrat.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIII.

Au Comte DE MAUREPAS, *Ministre de la Marine.*

1751.

VOUS êtes, Monsieur, le plus ancien serviteur du Roi, & vous en devriez être le plus sage. Faut-il qu'une femme ait à se plaindre d'un vieillard qu'elle n'a jamais offensé ? J'apprends que vous vous agayez tous les jours dans vos petits soupés, non seulement à mes dépens, ce qui est peu de chose, mais même à ceux de votre maître, que vous devez respecter. Vous vous servez alors d'expressions aussi injustes qu'indécentes, qui ne conviennent ni à votre âge ni à votre rang. Si vous n'attaquiez que moi, je vous pardonnerois, & vous mépriserois ; mais quand un homme, oubliant la décence de son caractere & les loix de son devoir, ose insulter le meilleur des princes,

qui l'a comblé d'honneurs & de bienfaits, permettez-moi de vous dire que c'eſt une lâcheté honteuſe.

Malgré tous vos torts, Monſieur, je ne ſerai pas injuſte : je reconnoîtrai ſans peine que vous êtes un bon Miniſtre, & que vous avez bien ſervi le Roi. Mais vous ne devez pas vous contenter de le bien ſervir : votre devoir & la reconnoiſſance vous obligent encore de le reſpecter. S'il a des foibleſſes, vous n'êtes pas ſon juge, il eſt le vôtre. Daignez excuſer cet avis, qui vaut mieux qu'un compliment.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIV.

A la Comteſſe DE NOAILLES.

1751.

LE ſaint Archévêque de Paris eſt toujours turbulent ; il afflige le Roi, & moi en conſéquence ; il eſt bien différent de

votre grand-oncle. Que je hais ces Prêtres qui tourmentent ainſi Louis le *bien-aimé* ! Mais ils diſent que c'eſt la cauſe de Dieu.

Il n'y a en France que deux ordres qui oſent réſiſter au Gouvernement, & qui lui réſiſtent ſouvent avec ſuccès ; la Robe & le Clergé. Le Roi n'a pas aſſez de fermeté ; il a paſſé ſa vie à faire des Edits & à les révoquer. Le Régent Philippe, qui ſe moquoit de Dieu & des hommes, ſçavoit mieux ſe faire obéir.

Je reçus hier la viſite de l'Ambaſſadeur de leurs Hautes-Puiſſances, qui me préſenta les compliments de la République. Les Hollandais ſont bien gauches, mais ils ont un grand mérite : ils ſont riches. Le mérite conſiſtoit autrefois dans la valeur & la vertu : tout change.

On a joué le ſoir dans l'Appartement du Roi, qui gagna beaucoup, mais il s'eſt paſſé une ſcene qui m'a déplu. Il avoit devant lui un gros monceau d'or, voilà ſubitement que ſa manche fait tomber un louis d'or, & il ſe baiſſe pour le ramaſſer.

Le Prince de. . . . qui faiſoit ſa partie, & qui avoit obſervé ſon action, en renverſe ſur le champ une centaine à deſſein, & ne daigne pas y faire attention. Le Roi lui dit : Mon couſin, pourquoi ne ramaſſez-vous pas ce qui eſt tombé ? Bagatelle, reprit Son Alteſſe, c'eſt pour les balayeurs. Sa Majeſté ſentit ce trait de ſatyre, & quitta le jeu. Cependant ce même Prince ſçait mieux que perſonne que le Roi n'eſt pas avare, & qu'il ne peut l'être. Il n'y a pas encore quinze jours qu'il a payé toutes ſes dettes, qui montoient à plus d'un million, dans un temps qu'il n'avoit plus de crédit que chez ſon pâtiſſier; mais il ne s'embarraſſe pas d'être ingrat, pourvu qu'il diſe un mot piquant.

Avez-vous vu Nolivaux? Je l'ai chargé d'une petite affaire, qui me tient fort à cœur ; car il s'agit de ſoulager une famille d'honnêtes gens qu'on m'a recommandé, c'eſt ſur-tout en pareil cas qu'il faut de la diligence : il aura aſſez de temps de reſte pour ſes plaiſirs.

Mademoiſelle de Randan fait l'ornement de la Cour par ſa ſageſſe & ſa beauté : toutes les perſonnes qui vous appartiennent, ſont parfaites comme vous. Adieu, ſi vous n'êtes pas ingrate, ma chere, aimez-moi toujours.

LETTRE LXV.

A la Ducheſſe d'Estrées.

1751.

Nous allons nous réjouir pour le rétabliſſement du Dauphin. Le Roi a ſouffert pendant ſa maladie tout ce qu'un bon Roi & un bon pere peuvent ſouffrir : ces moments ont été les plus triſtes de ma vie. M. de Paulmi, qui avoit été envoyé dans les Provinces méridionales de France, pour examiner l'état des troupes & des fortereſſes, nous a rapporté à ſon retour, que dans le temps qu'on ſuppoſoit les Proteſtants du Languedoc prêts à ſe révolter contre leur Souverain, ils étoient

assemblés dans leurs Temples, où ils imploroient le Ciel pour le rétablissement de l'héritier de la Couronne. Le Roi en a été attendri.

J'ai imaginé une petite fête allégorique, pour témoigner mon zele dans cette occasion, & je l'ai communiquée au Roi qui en a été content : voici ce que c'est. La scene, qui est au Château de Belle-vue, représente différentes cavernes environnées d'une piece d'eau, au milieu de laquelle est un dauphin lumineux. Quantité de monstres, vomissants feu & flammes, viennent pour l'attaquer. Mais les Dieux le protegent : Apollon descend sur un nuage, & frappe ces monstres de sa foudre, après quoi des feux d'artifice achevent de les exterminer. Dans ce moment la scene change, & représente le Palais du Soleil, tout resplandissant de lumiere, où le Dauphin reparoît dans son premier éclat par le moyen d'une grande illumination.

Je compte, Madame, que vous viendrez voir tout cela ; c'est peu de chose,

mais rien n'eſt indifférent à l'amitié, & cette lettre eſt comme un billet d'invitation, quoique vous n'en ayez pas beſoin. Amenez tout Paris, ſi vous voulez, tout le monde ſera bien reçu pour l'amour de vous. &c.

LETTRE LXVI.

Au Duc DE MIREPOIX.

1752.

JE crains bien, M. le Duc, que vous n'ayez trop de confiance dans les promeſſes & les proteſtations de votre vieux Roi : tous les hommes ſont menteurs, & les Rois comme les autres. D'ailleurs, ſuppoſé même qu'il ſoit ſincérement diſpoſé à vivre en paix, cela n'eſt pas en ſon pouvoir. S'il ne met ſes ſujets aux priſes avec des ennemis étrangers, ils deviennent les ſiens : en quel cas il eſt forcé d'être injuſte pour ſa propre défenſe. N'écoutez donc pas ce qu'on vous dit à la Cour,

mais ce qu'on dit à la Bourſe de Londres ; car en Angleterre il n'y a que les Marchands qui demandent la guerre, & qui la font déclarer, quand il leur plaît. Vous êtes ſur les lieux, & par conſéquent plus à portée de faire ces obſervations.

Le petit Marquis m'a montré une de vos lettres, où vous parlez des Anglaiſes avec tranſport ; c'eſt un ſujet qui n'eſt peut-être guere convenable dans un Ambaſſadeur, qui ne devroit jamais parler des belles femmes, de peur qu'on ne le ſoupçonne de les trop aimer.

Les intrigues & la galanterie peuvent ſe pardonner à un homme de plaiſir, qui n'a rien de mieux à faire ; mais je m'imagine que c'eſt un grand vice dans un homme public, à moins qu'il n'ait aſſez de force d'ame pour faire, ainſi qu'Auguſte, l'amour par politique.

Il y a actuellement un homme à Londres, qui a fait des vers ſanglants contre moi ; il a pris, dit-on, la fuite, pour éviter mon reſſentiment. Mais il peut revenir : quoique femme, je puis pardonner

les injures ; je puis même faire du bien à mes ennemis, & les forcer ſinon à m'aimer, du moins à avoir quelque eſtime pour moi. Je voudrois qu'il ſçût cela ; il vaudroit mieux qu'il revînt amuſer les Français par ſes beaux vers, que d'aller ſcandaliſer inutilement des étrangers, qui le croiront peut-être, & le mépriſeront.

Je voudrois bien avoir quelques chevaux Anglais ; car c'eſt, dit-on, ce qu'il y a de meilleur dans le pays que vous habitez. Je prendrai la liberté de vous charger de cette petite commiſſion, & je demande pardon à votre Excellence de changer un Ambaſſadeur & un Duc & Pair en maquignon : mais l'amitié ennoblit tout. Choiſiſſez m'en ſix pour un attelage, & envoyez-les moi le plutôt que vous pourrez.

Vous avez ici des ennemis, qui diſent que vous vous occupez plus de plaiſirs que d'affaires ; & moi je leur dis nettement que cela n'eſt pas vrai, & le Roi me croit, parce qu'il vous aime. Je me flatte que vous ferez mentir ces Meſſieurs, & que vous acquerrez à Londres la même réputation

tion que le fameux d'Estrade acquit en Hollande dans le dernier regne. Je le desire pour vous & pour moi, car je regarde l'honneur de mes amis comme le mien propre. Adieu, Seigneur.

LETTRE LXVII.

Au Duc de Richelieu.

1752.

Je crois, M. le Duc, qu'il est temps de vous parler d'un dessein que j'ai depuis long-temps dans l'esprit, & dont je vous ai déjà insinué quelque chose. Le Duc de Fronsac est parvenu à cet âge, où vous songerez bientôt à le marier. Ma fille est dans le même cas, & je serai bien aise de l'établir. Si une grande fortune & de grandes espérances, des graces, de l'esprit, de la beauté & des sentiments vertueux, peuvent la rendre digne de votre alliance, je croirois la rendre heureuse & moi aussi. Le Roi qui vous aime & vous estime,

bien loin de s'y opposer, saisira cette occasion de répandre de nouveaux bienfaits sur votre maison. Voilà mon secret, qui m'est échappé, M. le Duc; & j'attends votre réponse.

Je suis, &c.

LETTRE LXVIII.

Au même.

1752.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre & vos excuses. C'est un refus honnête, que vous avez tâché d'adoucir avec beaucoup d'adresse, mais je l'entends. Vous dites que votre fils ayant l'honneur d'appartenir par sa mere, à l'Auguste Maison de Lorraine, vous ne pouvez en disposer sans son approbation. Je vous demande pardon de ma témérité; mais pourtant je dois vous dire que ce n'étoit pas une faveur que je demandois, c'en étoit une que je voulois vous faire. Ma fille a tout ce qu'il faut pour contenter l'ambition d'un Prince:

malgré cela elle n'eſt pas digne de l'alliance de l'illuſtre Duc de Richelieu, il faudra qu'elle prenne patience. Je rougis preſque de ma bévue ; je vois que nous ne nous connoiſſons pas ni l'un ni l'autre, &c.

LETTRE LXIX.

A la Ducheſſe DE *BOUFLERS.*

1732.

VOTRE Prince Allemand vint hier à mon audience, & m'aſſaſſina de ſes compliments Germaniques. Oh, l'homme mauſſade ! Je crois en vérité qu'il n'y a ni graces ni eſprit parmi les Allemands ; mais auſſi, en revanche, ils diſent que les Français n'ont point de bon ſens. On m'a raconté une ſallie du Comte de Leſtignac à ſon ſujet. Son Alteſſe lui ayant propoſé de jouer, le Comte dit, je le veux, allons, quatre louis la partie. C'eſt un jeu trop mince pour moi, reprit Son Alteſſe. Eh bien, cria Leſtignac piqué, jouons en

un cent de piquet tous vos petits états contre une partie de mes terres. Vous voyez dans cette occasion la vanité qui repousse la vanité; mais après tout, il n'y a pas de mal à humilier un peu ces petits Princes, qui écrasent leurs sujets pour venir briller à Paris.

Est-il vrai que vous allez marier Mademoiselle d'Erouville? Heureux celui qui l'aura! Elle est belle, modeste, & pétrie des graces; &, ce qui est le grand point en affaire d'amour & de mariage, elle est jeune: baisez-la pour moi.

Mais à propos de mariage, j'ai une grande fille qu'il me faudra aussi bientôt établir. Cela doit m'avertir que je deviens vieille, quand même la vanité & mon miroir me diroient le contraire. Quel est le sort des femmes! Elles ne vivent, c'est-à-dire, elles ne plaisent que quinze ans tout au plus: c'est bien la peine d'être belle. Un autre signe de vieillesse dans les femmes, c'est quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre sexe; car les jeunes filles n'aiment rien qu'elles-mêmes.

Je trouve aussi ce signe en moi; je vous aime, & peut-être une demi-douzaine d'autres, avec une tendresse dont je ne me ferois pas crue susceptible. L'amitié est un plaisir dans tous les temps, mais c'est un besoin dans la vieillesse. Je le sens ce besoin, & cela m'annonce que je suis sur la frontiere.

Adieu, ma chere Ducheſſe, consolons-nous; il y a un bonheur propre à tous les âges, tâchons de le connoître & de le goûter. Je vous embrasse tendrement, &c.

LETTRE LXX.

A la Marquise DE BLAGNI.

1752.

LE Roi a dîné hier en public, avec la Famille Royale, suivant l'usage, & j'étois présente. J'admirois avec complaisance la tendre satisfaction qu'il goûtoit à la vue de ses enfants, & cet air de bonté qu'il montre à tous ses sujets. Il a présenté des fruits lui-même à trois ou quatre Bourgeoises de

Paris qui étoient là. C'eſt un homme charmant. Je lui dis quelquefois que c'eſt dommage qu'il ſoit Roi, & que cela le gâte. Je vais vous donner un trait récent de ſa bonté & de ſa politeſſe.

Il étoit à la chaſſe Jeudi dernier aux environs de Choiſi. La fille d'un Gentilhomme voiſin qui s'étoit promenée à cheval, & s'en retournoit chez elle, vint malheureuſement à tomber. Le Roi, qui étoit alors à une centaine de pas, apperçut cette chûte, & laiſſant bruſquement ſon cortege, il courut à toute bride au ſecours de cette fille, ſauta à bas de cheval, la releva, lui demanda ſi elle n'étoit pas bleſſée, & la reconduiſit lui-même chez ſon pere. Ce qu'il y a de plus héroïque à tout cela, c'eſt que cette fille étoit fort laide.

On dit que Louis XIV ôtoit ſon chapeau même à des mendiants ; j'ai vu ſon ſucceſſeur l'ôter à des gens qui ne valoient guere mieux. Ce caractere de bonté qu'il a par-tout inſpire l'amour, tandis que l'air de Majeſté, répandu ſur toute ſa perſonne, inſpire le reſpect, & annonce ce qu'il eſt.

En quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu ſon maître.

Le Duc de Villeroi m'a raconté une anecdote que vous ne ſçavez peut-être pas. Pendant la minorité, le Roi de Perſe envoya en France un Ambaſſadeur, qui à ſa premiere audience fut ſi frappé de la beauté & de l'air de grandeur de ce jeune Monarque, qu'oubliant le cérémonial reſpectueux uſité en pareille occaſion, il courut à lui, le prit entre ſes bras, & l'embraſſa avec un tranſport qu'on eut bien de la peine à réprimer.

Mais je ſonge que je vous parle de ce cher Prince ſans vous parler de vous-même. Vous portez-vous bien? Aimez-vous toujours votre amie? Pour moi, je commence à ſentir que l'amitié eſt la vie de l'ame : l'amour eſt un plaiſir pour un temps, mais l'amitié en eſt un de toutes les ſaiſons, & je prépare mon cœur à le goûter avec toutes ſes délices. Adieu, &c.

LETTRE LXXI.

A la même.

1752.

ON dit que vous êtes fort gaie à Villars : n'avez-vous pas de honte d'être gaie dans l'absence de vos amis ? Ce matin, à la Messe du Roi, j'ai vu un petit visage charmant, & j'étois près d'aller l'embrasser, croyant que c'étoit le vôtre ; mais hélas ! je me trompois. Pensez-vous toujours à moi ? M'aimez-vous toujours de plus en plus ? Le Marquis est-il toujours gros & gras ?

Le pauvre Marigni se porte bien, & vous fait ses compliments ; il a un bon cœur, mais sa tête n'y répond pas.

Sçavez-vous bien, Madame, que nous avons un nouveau Ministre des Affaires Etrangeres ? Ce Ministre est le bon homme Rouillé ; il n'est pas brillant, mais il est appliqué & honnête homme : le Roi l'a pris en attendant mieux. Cependant,

comme son Département est le plus difficile de tous, je ne sçais comment il s'en tirera. Les autres Ministres n'ont que des ordres à donner, & à moins qu'ils ne veuillent se distinguer par de grands projets, & souvent par de grandes sottises, tout est facile; ils n'ont qu'à consulter leurs Commis, qui pensent & écrivent pour eux. Les Affaires Etrangeres sont toute autre chose: il faut que le Ministre connoisse à fond les intérêts des Princes, leur génie, souvent leurs caprices, les mysteres, ou plutôt les ténebres de la politique; qu'il sçache mentir & tromper. Voilà pourquoi ce Département ne convient guere à un honnête homme, & cependant Rouillé l'est; il sera la dupe des autres, jamais ils ne seront la sienne.

J'ai dessein d'aller voir l'entrée du Nonce du Pape, vous viendrez sans doute avec moi. Il faut que vous partagiez mes folies, comme vous partagez mon cœur. On dit que cette entrée sera magnifique. Je considere quelquefois l'orgueil des Prêtres, & je m'imagine que le pauvre S. Pierre ne s'est

jamais mis dans la tête que ſes ſucceſſeurs envoyeroient des ambaſſades, & ſe placeroient ſans façon au deſſus des Rois. Cependant les préjugés qui ſoutiennent leur grandeur, ſe diſſipent peu à peu. Le Pape, dit Monteſquieu, eſt une vieille idole qu'on encenſe par habitude : peut-être que dans cent ans d'ici on ne l'encenſera plus du tout.

Adieu, ma chere amie, car ce titre eſt pour moi plus doux & plus reſpectable que celui de marquiſe ; je baiſe les levres de roſe de votre petite fille & les vôtres, &c.

LETTRE LXXII.

A Monſieur ROUILLÉ, *Miniſtre d'État.*

1752.

VOUS avez bien raiſon de dire que les dépêches du Duc de Mirepoix ne ſont pas auſſi favorables qu'il ſe l'imagine. On l'amuſe, on lui donne des fêtes, & dans l'intervalle on ſe prépare en ſecret à la guerre : voilà ce que je penſe & ce que je crains. Il

dit que le Roi d'Angleterre l'a assuré de sa propre bouche de ses intentions pacifiques; peut-être ce Prince est-il sincere, mais je ne le crois pas. En vérité ces Anglais sont un peuple bien singulier: je ne les ai jamais aimés, quoiqu'on vante tant leur sagesse & leur générosité; ils sont avides, injustes, & par conséquent ennemis des autres Nations. J'avoue cependant sans peine qu'il y a parmi eux des hommes bien estimables. Mais en général ce peuple est extrême en tout, dans le vice comme dans la vertu; un Anglais qui est méchant, est un monstre; un Anglais qui est bon, est presque un Dieu: mais les bons sont rares.

M. de Brissac, qui est revenu de ce pays il y a quelques jours, dit qu'il se commet plus de grands crimes en Angleterre dans l'espace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans le reste de l'Europe dans toute une année; qu'il n'y a que les vieilles femmes qui croient en Dieu & aillent à l'Eglise, & que toute la Religion y consiste à haïr le Pape, & à le brûler tous les ans. Au reste, ce ne sont pas là nos affaires; il

s'agit ſeulement de prévenir les mauvais deſſeins de cette mauvaiſe nation contre nous. J'eſpere que le Duc de Mirepoix, qui a du zele & de la pénétration, ne ſe laiſſera pas ſurprendre, & qu'il nous avertira à temps. Je vous prie, Monſieur, de lui envoyer la lettre ci-incluſe.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXIII.

Au même.

1752.

LES nouvelles de l'Amérique ſont fort agréables. Comme il y a toute apparence que ce vaſte continent ſera le ſujet de la guerre, il eſt très-important d'y faire des amis. J'aime ces honnêtes ſauvages, qui ont tant d'eſtime pour *le Capitaine des Français & ſes vaillants Guerriers*. Ils nous offrent ſi généreuſement *le bras droit de leur brave jeuneſſe*, qu'il faut bien ſe garder de les refuſer. Leur nation, *qui compte plus de dix mille lunes, ſe prépare à régaler leurs femmes*

mes & leurs enfants des cadavres des Anglais, & à manger ſa conquête. Elle l'a juré par *le grand Eſprit*, en nous donnant *le calumet de paix*. Quoique je n'approuve pas qu'on mange les morts, cependant il ne faut pas ſe quereller avec ces honnêtes gens pour des bagatelles. J'eſpere que cette alliance ſera plus utile à la France que la vaine ambaſſade de Siam, dont Louis XIV fit tant de bruit.

Les Français, que tous les peuples de l'Europe haïſſent, envient & imitent, ſont pourtant eſtimés par des barbares à la vérité, mais ſimples & vrais, parce qu'ils ſont bons & humains. La Nation Françaiſe eſt peut-être la ſeule du monde qui ſoit bienfaiſante par caractere : les autres ne le ſont que par caprice, ou par intérêt : auſſi un Huron ne fait-il pas difficulté de dire : *Un Français eſt un homme comme moi.* On entend tous les jours parler de ſoulevements & de révoltes dans les Colonies des autres Européens ; mais cela n'arrive preſque jamais dans les nôtres, parce que nous avons

autant de talent pour nous faire aimer, que les autres pour se faire haïr. Vous avez aussi ce talent, Monsieur, quoique vous soyez Ministre. Continuez à meriter l'estime du Roi & celle du public par vos talents & vos services : les hommes tels que vous sont rares.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

LETTRE LXXIV.

A la Comtesse DE NAVAILLES.

1752.

JE ne trouve point du tout extraordinaire la conduite de votre Roi Allemand. Les Princes mêmes les plus mauvais se piquent de rendre la justice à leurs sujets ; ils les considerent comme des animaux qui servent à leurs intérêts & à leurs plaisirs ; & ils ne veulent pas qu'ils se dévorent entr'eux, comme on sépare des chiens qui se battent. Les voleurs dans leurs ca-

vernes observent aussi la justice parmi eux ; Il n'y a rien là d'admirable.

Je n'admire pas non plus la conduite de ce même Prince à l'égard de M. Chauvelin, qui est un honnête homme, & pouvoit lui être fort utile. Il s'en repentira ; les grands ne sçauroient faire de petites fautes, comme les petits n'en sçauroient faire de grandes.

Je suis fort sensible au souvenir de M. l'Ambassadeur : remerciez-le pour moi dans votre premiere lettre. Je serois fort charmée de le revoir parmi nous ; mais il n'y a encore rien qui lui convienne : il attendra, s'il lui plaît. Le Roi, qui l'aime, pensera à lui, ou je me charge de l'y faire penser. A propos, nous aurons après-demain une grande chasse, & nous passerons par votre Château ; ce qui me fournira une belle occasion de vous servir, vous pouvez compter que je ne la laisserai pas échapper.

Nous sommes toujours tristes ici, & le Roi sur-tout, rien ne peut le distraire. Quelqu'un a dit que les gueux sont mal-

heureux, parce qu'ils ſont toujours gueux, & que les Rois le ſont auſſi, parce qu'ils ſont toujours Rois : Ce mot renferme un ſens profond & très-vrai. Je plains Louis XV, parce qu'il eſt Roi, il ſeroit heureux s'il n'étoit qu'un particulier; il a tout ce qu'il faut pour cela. Mais ſa Couronne le rend miſérable, parce qu'il eſt bon & ſenſible. Un prince a deux familles, la ſienne propre & la grande famille de l'Etat, ce qui fait qu'il a toujours quelque ſujet d'affliction. Du moins le Roi Très-Chrétien eſt preſque toujours dans ce cas; il n'eſt jamais heureux qu'en eſpérance, non plus que moi : Mais hélas! ſouvent l'eſpérance n'eſt qu'un beau ſonge. Irus, couché ſur la paille, rêve qu'il devient puiſſamment riche; il commence à bâtir & à vivre en Grand-Seigneur; il épouſe une femme charmante, & alors le plaiſir le réveille, & il ſe trouve ſur la paille. Voilà l'image de l'eſpérance.

Je verrai votre niece avec plaiſir; tout ce qui vous appartient m'eſt cher. On dit qu'elle eſt belle & ſenſible; je l'aime déjà

par avance, & je tâcherai de la ſervir, ſi elle veut bien me le permettre. Adieu ma chere Comteſſe; embraſſez-moi donc, &c.

LETTRE LXXV.

Au Marquis DE CURSAY, *Commandant en Corſe.*

1752.

C'EST, Monſieur, par reconnoiſſance pour les Génois que le Roi vous a envoyé en Corſe, le même motif vous engage à les ſervir, & tout le monde approuve votre conduite. Il y a long-temps que la République s'épuiſe à faire une guerre malheureuſe aux rébelles : il faut y mettre fin. Il ne s'agit pas de battre les Corſes, mais de leur donner la paix, dont ils ont beſoin, auſſi bien que les Génois, qu'ils appellent tyrans, & qui méritent peut-être ce titre.

Mais on a peur ici que vos Officiers Génois ne gâtent tout, ils ſont jaloux que

des étrangers soient médiateurs dans cette affaire. L'envie, qui est le foible des Italiens, & sur-tout des Génois, mettra souvent votre patience à l'épreuve, parce qu'ils voudroient avoir tous les honneurs d'une paix, qu'ils sont d'ailleurs incapables de faire. Mépriſez-les, Monſieur, & faites-vous honneur en faiſant votre devoir.

Les Corſes ſont à préſent à l'égard de la République de Gênes dans le même cas que les Hollandais le furent, il y a preſque deux ſiecles, vis-à-vis de leur maître & de leur tyran Philippe II. Après beaucoup de batailles & de ſieges, les rébelles chengent de nom; ils ne ſont plus des ſujets révoltés, mais des ennemis irréconciliables, alors la force détruit le droit, & met tout au niveau. C'eſt pourquoi les Corſes demandent beaucoup, & les Génois ne veulent leur accorder qu'un pardon; ils parlent en maîtres irrités contre des eſclaves rébelles: mais ce ton ne ſe ſoutiendra pas. Le grand point eſt de conſerver la ſouveraineté de la République & de contenter les Corſes;

c'eſt une affaire très-délicate, on la remet à votre prudence, & à celle de M. Chauvelin. L'honneur & la parole du Roi ſont engagés, c'eſt un motif plus que ſuffiſant pour exciter votre zele.

Quant à moi, Monſieur, je vous ſouhaite ſincérement tout le ſuccès poſſible, vous êtes bien digne & bien capable de réuſſir, Je ſouhaite que la fortune, qui a ſouvent plus de part dans les affaires de ce monde, que la capacité & les talents, ſeconde vos efforts, &c.

LETTRE LXXVI.

A Monſieur DE MACHAULT, *Contrôleur-Général.*

1752.

VOUS avez deſſein, Monſieur, de faire la guerre aux quarante voleurs privilégiés, qui déſolent la France ; j'aime votre courage, & je ne le blâme pas. On dit que la richeſſe actuelle de l'état monte à en-

viron douze cents millions de livres, & deux cents particuliers en poſſédent au moins la moitié. Il n'y a pas là de proportion, & c'eſt un grand abus. Je penſe comme vous, que le Roi, en accordant aux Fermiers-Généraux les droits d'entrées, n'a jamais eu, & ne pouvoit avoir l'intention de ruiner ſes ſujets. C'eſt un monopole qui engloutit inſenſiblement tous les fonds du Royaume : il eſt juſte de faire rendre compte à ces Meſſieurs ; & je ſuis perſuadée que ſi cette opération ſe fait avec ſoin & fidélité, elle verſera plus de trois cents millions dans les coffres du Roi. Vous rendrez par-là, Monſieur, un bien grand ſervice à l'état, & vous acquerrez chez la poſtérité la gloire de ce Sully, qui étoit ſi digne de ſervir le bon Henri IV.

LETTRE LXXVII.

A Monsieur ROUILLÉ.

1752.

VOUS dites, Monsieur, que le Roi a actuellement cinquante vaisseaux de ligne, & trente frégates : mais n'y a-t-il pas dans ce compte un peu d'exagération ? N'avez-vous pas mis dans le nombre ceux que vous avez dessein de faire construire, mais qui n'existent pas encore ? Si votre compte est exact, on assure que la France sera en état de faire face aux Anglais, quand il plaira à ceux-ci de l'attaquer, & je l'espere.

Le pauvre Albemarle observe toutes vos opérations avec un œil inquiet & jaloux, mais il n'ose plus se plaindre ; en effet, il est ridicule de trouver mauvais qu'un homme s'occupe à bâtir chez lui & à aggrandir sa maison. Je ne sçais pas qui a conseillé au Roi de faire cette

nouvelle promotion de Chefs-d'Escadres & autres Officiers de Mer. Il me semble qu'il ne falloit pas faire tant de bruit ; c'est se donner en spectable au reste de l'Europe, qui ne manquera pas d'en prendre ombrage. Au reste, nous n'avons à craindre que les Anglais.

Mais, mon cher Monsieur, si vous avez enfin une Marine, avez-vous aussi des Matelots ? C'est là le point capital, & le plus difficile Les Français n'aiment ni la mer ni le service des Colonies, ce qui me fait trembler par avance ; & j'ose dire que jamais la France ne brillera comme puissance maritime. M. d'Argenson vient de faire casser la moitié des Officiers du Régiment de Guienne, qui n'ont pas voulu passer au Canada, ni s'aller faire manger, comme ils disent, par les sauvages : ce caractere d'esprit ne présage rien de bon. Je m'imagine donc que le point le plus essentiel est d'encourager le service de Mer : mais cela sera bien difficile.

Le vieux Maurepas est jaloux. Il a dit

publiquement : » Mon ſucceſſeur en ſera » tant qu'il détruira à la fin la marine » Françoiſe. » J'eſpere que vous le ferez mentir : du moins le Roi eſt très-content, & la Nation aime votre zele. Louis XIV n'a brillé que l'eſpace de quarante ans ſur l'océan ; ſi vous y faites briller plus long-temps Louis XV, vous ſerez un *grand Apollon.*

Je ſuis, &c.

Fin de ce Volume.

2384
Phar. 4
JAN 4 '65
APR 0 8 1993

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 004 635 542
DC
135
.P3B7
121702